NUMÉRO 13 MARS 1948

Illinois U Library

France ILLUSTRATION

LITTÉRAIRE ET THÉATRALE

SAVROLA
Roman inédit de
WINSTON CHURCHILL

RETOUR
Pièce en quatre actes
de Pierre-Maurice RICHARD

Directeur : Georges OUDARD
13, rue Saint-Georges,
PARIS-IX^e

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec "FRANCE-ILLUSTRATION"

LES LIVRES DU MOIS

par GEORGE ADAM

On y trouvait des cours de ferme, de vieux puits, des poulaillers, des bornes-fontaines, des jeux de boules, des espaliers de couvent, des champs de pommes de terre, et je crois qu'en cherchant bien on aurait découvert un abreuvoir. Il y avait également une laiterie où l'on voyait traire les vaches et dans les vergers de la rue Saint-Vincent se cachait une chaumière... Qui devinerait à la lecture de cette description champêtre qu'il s'agit du visage présenté, il y a un demi-siècle à peine, par l'un des plus célèbres quartiers de Paris?

Sûrement pas les actuels habitants de Montmartre, encore qu'ils continuent à être très fiers de leur Butte, sommée par un moulin aux ailes immobiles, et du vrai jeu de boules de la rue Norvins avec sa guinguette inconnue des touristes et ses tonnelles. Ils ne peuvent faire, cependant, que leur quartier ne participe aujourd'hui d'une certaine imagerie. De très loin, des promeneurs viennent, le dimanche, visiter ses rues, où ils cherchent, lorsqu'ils en ont le goût, les traces des hommes qui furent les enfants illustres et prodigues de ce coin de Paris. En vain, d'ailleurs, car Montmartre, à part la place du Tertre, vouée aux touristes à Baedekers, est hérissé de maisons de rapport. Il n'est plus que ses escaliers enchevêtrés comme les « traboules » lyonnaises pour retenir encore, à leur rampe rouillée, les fantômes de jadis...

C'est pourquoi il vaut mieux demander aux livres de mémorialistes de nous livrer le secret de ces fantômes, qu'ils se soient appelés Max Jacob ou Apollinaire, ou qu'ils continuent à porter les noms glorieux de Picasso, Dufy, Utrillo... Ces livres ne manquent pas, certes, mais le meilleur de tous n'est-il pas celui que Roland Dorgelès vient de consacrer aux amis de sa jeunesse impécunieuse et vagabonde ?

Bouquet de Bohème (Albin Michel, édit.) ne se borne pas à les évoquer à la manière un peu triste que ne manqueront pas d'adopter les historiens futurs : il les fait revivre, il les remet, vivants et turbulents, dans l'ardeur insoutenable de leurs années d'avant 1914. Car Roland Dorgelès n'a pas eu besoin pour écrire ce livre de compulser des archives, d'ailleurs inexistantes. Il lui a suffi d'écouter le chant qui monte, du plus profond de l'âme d'un homme, à certains soirs de la maturité ; de transcrire, ensuite, ce chant avec fidélité, non sans une pointe de mélancolie parfois.

L'auteur de *Bouquet de Bohème* ne commet pas l'erreur, si fréquente lorsqu'un artiste évoque sa jeunesse, de la parer de couleurs trop brillantes et enviables. Il lui arrive bien parfois de soupirer, comme devait le faire plus tard le poète d'*Alcools*, à propos de la guerre : « *C'était un temps béni...* », mais il ne manque jamais de souligner que les jours et les nuits du Bateau-Lavoir ou du Lapin à Gill, s'ils étaient souvent bruyants et insouciants, étaient toujours rongés par une misère matérielle à laquelle il fallait, pour résister, une âme bien trempée. Beaucoup en triomphèrent, mais en sortirent marqués pour la vie.

« *Nous étions donc, je le confesse,* conclut Dorgelès, *effrontés, turbulents, débauchés, et j'aurais compris que les gens de Montmartre nous regardassent de travers ; or, contre toute logique, ils nous aimaient bien. Je crois qu'ils tiraient un petit orgueil du cachet de fantaisie que nous donnions à leur quartier...* »

L'annonce de la mobilisation, en août 1914, sonna le glas de cette fantaisie. Le bouquet se défit sur le champ de bataille. Bien de ses fleurs furent saccagées par la mitraille et celles qui résistèrent ne songèrent plus, la paix revenue, à se replanter dans le terreau montmartrois. L'époque de la dernière bohème était définitivement liquidée. Elle était, en fait, entrée dans l'histoire.

On pourrait croire, d'après ce titre : *Tous les Corsaires sont morts* (Ferenczi, édit.), qu'il s'agit d'une de ces belles histoires de pirates et de trésor caché, dont on ne s'est jamais lassé depuis R. L. Stevenson. D'autant que son auteur, le poète Loys Masson, est originaire de l'île Maurice, dont le nom reste, aujourd'hui encore, tout auréolé de prestiges romanesques.

Mais l'auteur a cru trop vite qu'il est aisé de porter la réalisation à la hauteur des intentions. Embarqué dans une histoire de trésor perdu, il s'est arrêté en route pour observer les mœurs de son île natale et noter son langage. Celui-ci n'est malheureusement pas plus coloré que le jargon de la place Pigalle ou le parler de la Brie. Les personnages ont beau porter de jolis noms évocateurs du folklore colonial, ils n'en sont pas plus vivants pour cela, ni leur aventure plus attachante.

Fils d'un marin allemand, Jan Valtin, âgé de quinze ans, se trouve mêlé aux sanglantes insurrections de la flotte du Kaiser, à Hambourg, et voit monter aux mâts des navires, pour la première fois, le drapeau de la Révolution. Pendant vingt nouvelles années, il ne cessera de lutter pour le triomphe d'une cause à laquelle il s'était donné de tout son cœur, de toute son âme. Sincère et fidèle à un idéal librement choisi, il sera l'un de ces agitateurs professionnels qui parcourent le monde et travaillent dans l'ombre, traqués par toutes les polices. Il s'en détachera, cependant, et, « sorti de la nuit », écrira le récit de ses expériences révolutionnaires...

Que l'on ne voie pas dans ce bref résumé le scénario d'un roman. Il s'agit, paraît-il, d'un document authentique, Jan Valtin n'ayant fait qu'écrire ses Mémoires. Son livre *Sans patrie ni frontières* (Wapler, édit.), qui vient de paraître en français, excellemment traduit par Jean-Claude Henriot, a eu le plus vif succès aux Etats-Unis, le même qui avait accueilli *J'ai choisi la liberté*, de Kravchenko.

Est-ce à dire que l'esprit non partisan puisse entièrement se fier à son accent d'authenticité ? Je ne me charge point de trancher la question, persuadé qu'il faut montrer beaucoup de prudence en cette matière et quelle que soit l'opinion que l'on s'en fasse *a priori*. De toute façon, il peut paraître étonnant qu'un homme qui, par fonction, n'a jamais pu tenir de journal intime puisse se souvenir, avec

(Lire la suite page 3 couverture.)

Illinois U Library

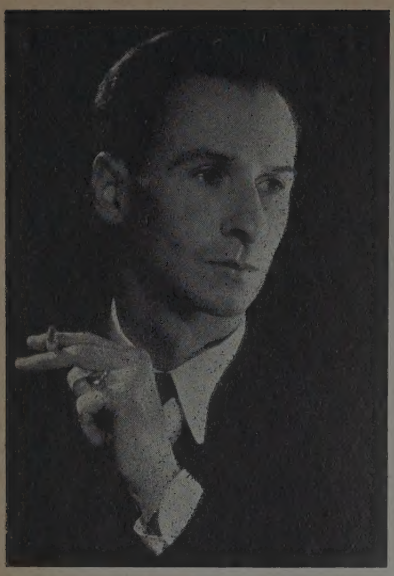
Sur un imperméable C.C.C.

la pluie frappe... sans entrer

COMPTOIR COMMERCIAL CAOUTCHOUC C C C

35 à 41 BOULEVARD HAUSSMANN . PARIS

PUB. J-R. BENOIT



PIERRE-MAURICE RICHARD

APRÈS des études à Louis-le-Grand et à la Sorbonne et une agrégation d'anglais qui le conduisirent successivement aux lycées de Saint-Quentin, de Saint-Maur-des-Fossés et d'Angers, Pierre-Maurice Richard s'était mis à écrire des essais critiques ou des nouvelles. Celles-ci avaient déjà un caractère dramatique et furent ensuite refondues sous forme de pièces radiophoniques en un acte et diffusées par divers postes français et étrangers.

RETOUR fut écrite en 1944. Contrairement à ce qui a été parfois dit, l'auteur n'a jamais connu l'épreuve de la captivité dont le drame forme le thème central de la pièce. RETOUR obtint, en 1937, le prix Marcel Pagnol, quelques jours après avoir été reçue par Mme Paule Rolle, directrice du théâtre du Gymnase. Jouée à la perfection par Hélène Perdrière, Pierre-Richard Wilm et Jean Galland, elle vient de dépasser la centième représentation à Paris. Ce succès consacre le talent d'un auteur de trente-quatre ans dont on peut encore attendre beaucoup pour la scène française.

AU SOMMAIRE DU 15 AVRIL

la dernière partie de

SAVROLA

Roman inédit de

WINSTON CHURCHILL

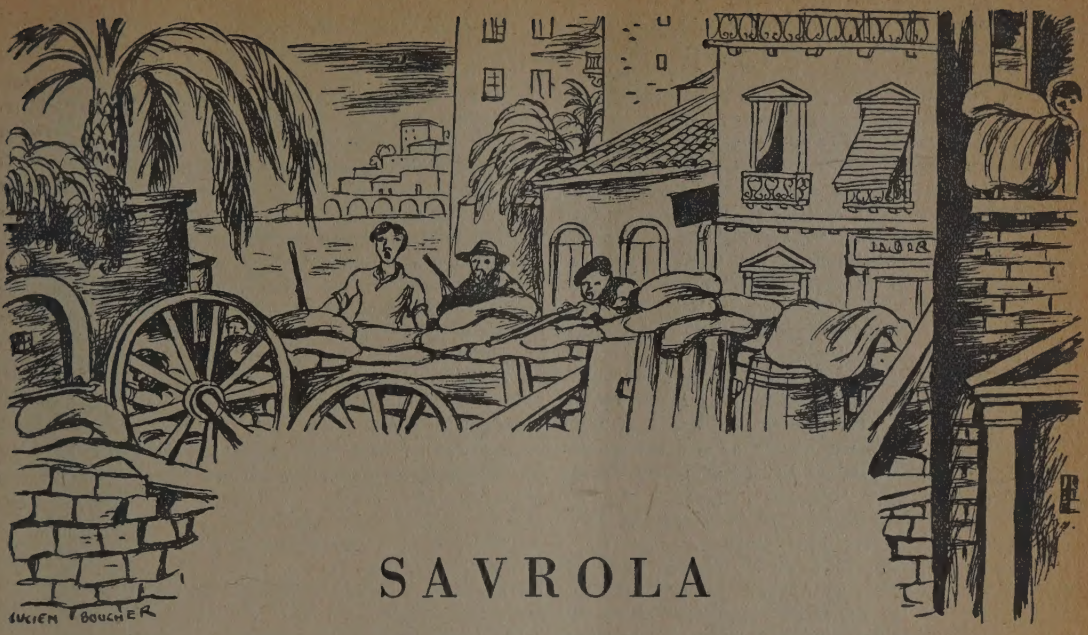
et

LA PEINE CAPITALE

Drame en trois actes et quatre tableaux

de Claude-André PUGET

FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE *ne publie que des œuvres inédites, dues aux meilleurs écrivains contemporains, et dont l'ensemble offrira un panorama, aussi complet que possible, de la littérature et du théâtre. Nous sommes donc dans l'obligation de prévenir nos lecteurs que certains textes ne sont peut-être pas à mettre entre toutes les mains.*



SAVROLA

Roman inédit de WINSTON CHURCHILL [1]

(suite)

L'AMBASSADEUR de Russie avait déclaré qu'il professait un véritable culte pour la beauté et avait dit à sa voisine, la jeune comtesse de Ferrol, que de lui avoir offert son bras pour la conduire à table équivalait pour lui à l'accomplissement d'un rite religieux.

— Je suppose que cela signifie que vous vous ennuyez, lui répondit-elle.

— Absolument pas. Dans ma religion, les rites ne sont jamais monotones et c'est là une de ses principales qualités.

— Il y en a quelques autres, dit Molara, vous vous consacrez à une idole que vous avez créée vous-même. Si c'est la beauté que vous adorez, votre déesse n'a d'autre piédestal que le caprice humain qui est assez instable. N'est-ce pas là votre avis, princesse ?

La princesse de Tarentum, qui était assise à la droite du président, répondit que ces fondements étaient, sans doute, plus sûrs que bien d'autres sur lesquels reposaient de nombreuses croyances.

— Voulez-vous dire par là qu'en ce qui vous concerne les caprices humains se sont révélés être suffisamment constants ? Je suis prêt à le croire.

— Non, dit-elle, je voulais simplement dire que l'amour du beau est un goût partagé par tous les êtres humains.

— Par tous les êtres vivants, précisa Savrola, car c'est l'amour qui, chez la plante, produit la fleur.

— Ah ! dit le président, bien que l'amour du beau soit une constante, la beauté elle-même peut être sujette à changement. Voyez vous-même comment, d'un siècle à l'autre, l'idée que l'on se fait de la beauté se modifie, et ce qui est admiré en Afrique semble, en Europe, tout à fait hideux. C'est une question d'opinion, d'opinion localisée même. Votre déesse, monsieur, a autant d'aspects que Protée.

— J'aime le changement, dit l'ambassadeur, et je considère que pour une déesse, la faculté de pouvoir changer de forme est une grande qualité. Peu importe le nombre d'aspects qu'elle peut revêtir, pourvu qu'ils soient tous agréables à la vue.

— Mais, intervint Lucile, vous ne faites aucune différence entre ce qui est beau et ce qui nous paraît beau.

— Il n'y en a pas, dit le président.

— Dans le cas de Son Excellence, il n'y en aurait certainement pas, dit l'ambassadeur courtoisement.

— Mais qu'est donc la beauté, dit Molara, si ce n'est ce que nous avons choisi d'admirer ?

— Avons-nous choisi ? Avons-nous ce pouvoir ? demanda Savrola.

— Certainement, dit le président, et chaque année, nous changeons notre manière de voir. La mode change bien chaque année. Demandez donc

(1) Voir le n° 12 de *France-Illustration littéraire et théâtrale.*

à ces dames. Et voyez les modes d'il y a trente ans ; on les trouvait belles à cette époque-là. Vous avez, comme moi, observé les différents styles qui, dans la peinture, la poésie et la musique, se sont succédé. Ce qui plus est, la déesse de M. de Stranoff peut ne paraître belle qu'à lui seul.

— Je considère que si tel est le cas, ce n'est encore qu'un avantage de plus ; grâce à vous, l'admiration que je témoigne à ma religion croît à chaque instant. Car, vous savez, mon idéal ne se développe pas en fonction directe de la réclame qu'on en fait, dit l'ambassadeur avec un sourire.

— Vous considérez la question d'un point de vue matériel.

— Matériel plus que moral, dit lady Ferrol.

— Mais, dans le culte que je voue à ma déesse, l'immoralité est immatérielle. D'ailleurs, si vous estimez que nos goûts changent sans cesse, je dis, moi, que la constance est l'essence même de ma religion.

— C'est un paradoxe que nous allons vous demander d'expliquer, dit Molara.

— Eh bien, vous dites que je change tous les jours et que ma déesse, elle aussi, change. Aujourd'hui, j'admire un genre de beauté, demain un autre. Mais quand demain viendra je ne serai plus la même personne. La structure moléculaire de mon esprit se sera modifiée, mes idées se seront transformées ; mon ancienne personnalité aura disparu, emportant avec elle l'idéal qu'elle avait chéri, et mon *ego* renouvelé recommencera avec un idéal tout neuf. C'est, chaque fois, une sorte de mariage à vie.

— Vous n'allez pas nous dire que la constance est faite d'une série de changements. C'est comme si vous affirmiez que le mouvement est fait d'une suite d'arrêts.

— Vous dites à votre façon ce que je pense aussi. La beauté dépend des caprices de chacun et change avec le temps.

— Regardez cette statue, dit Savrola tout à coup en montrant une magnifique statue de marbre représentant Diane et qui se dressait au milieu de la pièce dans un lit de fougères. Plus de deux mille ans se sont écoulés depuis que, pour la première fois, les hommes l'ont déclarée belle. Or, avons-nous depuis changé d'avis ?

Comme personne ne répondait, il poursuivit :

— Ceci est la véritable beauté, la perfection des lignes et de la forme, la beauté éternelle. Les autres choses dont vous avez parlé, les modes, les styles, les caprices, ne représentent que les efforts malheureux que nous avons faits pour y atteindre. Les hommes baptisent ces efforts de la dénomination d'« art ». L'art est à la beauté ce que l'honneur est à l'honnêteté. L'art et l'honneur sont de l'apanage des gentilhommes, la beauté et l'honnêteté suffisent aux hommes.

Il y eut un silence. Le ton démocratique de Savrola était flagrant et son ardeur impressionna l'assistance. Molara avait l'air mal à l'aise et l'ambassadeur vint à la rescousse.

— Eh bien, moi, je continuerai à adorer la déesse de la beauté, fût-elle toujours la même, fût-elle toujours autre... » (il regarda la comtesse) « et pour témoigner de ma dévotion, puis-je vous inviter à danser une valse dans ce lieu saint qu'est la salle de bal ?

Il repoussa sa chaise et se baissa pour ramasser le gant de sa partenaire, qui était tombé par terre. Tout le monde se leva et le groupe se sépara. Savrola ramena Lucile vers le hall et ils passèrent devant une porte qui menait au jardin. Une multitude de petites lumières féeriques scintillaient dans les parterres de fleurs et bordaient les allées de longs festons lumineux. Les allées étaient tapissées de toile rouge, un vent léger et frais les effleurait au passage et Lucile s'arrêta.

— Quelle belle nuit !

Le ton était engageant, l'on ne pouvait s'y tromper : elle avait, en effet, voulut lui parler. Qu'il avait eu raison de venir... pour des motifs constitutionnels.

— Voulez-vous faire quelques pas ? dit-il.

Elle acquiesça, et ils sortirent sur la terrasse.

CHAPITRE VIII

A LA LUEUR DES ETOILES

La nuit était très tranquille. La légère brise n'arrivait pas à émouvoir les palmiers qui s'élançaient de tous les côtés et dont les contours se dessinaient au-dessus des autres feuillages pour encadrer le ciel étoilé. Le palais était surélevé et le jardin s'inclinait doucement vers l'ouest et la mer. A l'extrémité de la terrasse il y avait un banc de pierre.

— Asseyons-nous un peu, dit Lucile.

La musique rêveuse d'une valse descendit jusqu'à eux comme si, de loin, elle accompagnait leurs pensées.

— Pourquoi tournez-vous en dérision l'idée de l'honneur ? demanda Lucile en reprenant la conversation interrompue.

— Parce qu'elle n'a pas de fondements réels ; parce que ses lois sont sans cesse sujettes à changement, suivant le temps et l'espace. Tantôt on considère qu'il est plus honorable de tuer l'homme que l'on a offensé plutôt que chercher à se faire pardonner, tantôt il est plus important de payer son boockmaker que son boucher. Tout comme l'art, la notion de l'honneur varie suivant le caprice des hommes et, à son instar, elle prend racine dans l'opulence et le luxe.

— Mais qu'est-ce qui vous fait penser que l'honnêteté et la beauté aient des origines plus nobles.

— Le fait que, de quelque côté que je porte mes regards, je constate que l'on juge de chaque chose par rapport à un éternel standard de justesse ; que le bien a toujours raison du mal, la vérité de la fausseté, la beauté de la laideur. La justesse... telle est l'expression généralement employée. Et, par rapport à ce standard, l'art et l'honneur n'ont que peu de valeur.

— Mais les choses sont-elles vraiment ainsi ? demanda-t-elle avec étonnement. Il y a certainement des exceptions ?

— La nature ne prend jamais en considération

l'individu, elle ne s'intéresse qu'à la moyenne d'adaptation de l'espèce. Voyez les statistiques de la mortalité, voyez combien elles sont justes. Elles limitent à un mois les espérances de vie chez les hommes, mais elles ne leur apprennent rien. Nous ne pouvons affirmer qu'un homme sage triomphe obligatoirement d'un coquin, mais l'évolutionniste n'hésite pas à certifier que c'est la nation dont l'idéal est le plus élevé, qui vainc.

— A moins, dit Lucile, qu'une autre nation dont l'idéal serait moins élevé, mais les forces supérieures, n'intervienne.

— Eh bien, la force elle-même est une des formes de la justesse, une forme inférieure, je crois ; néanmoins, il est indéniable que la force physique contient des éléments de progrès humain. Ceci n'est qu'un exemple, nous nous devons d'élargir nos vues. La nature ne considère pas l'espèce individuelle. Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est que tout organisme imbu de forces morales triomphe, à la longue, de ceux dont les vertus ne sont que physiques. Combien de fois la civilisation — c'est-à-dire un état de société dans lequel les forces morales commencent à échapper à la tyrannie des forces physiques — a-t-elle escaladé l'échelle du progrès pour être ensuite rabaissée ? Peut-être des centaines de fois, rien que dans ce monde. Pourtant, la force motrice qui la poussait, la tendance qui la forçait à s'élever n'ont pas varié. Le mot évolution n'est pas synonyme du mot « toujours », mais plutôt de l'expression « à la longue ». Eh bien, à la longue, la civilisation a dépassé le stade de la barbarie. Les idéaux les plus élevés ont crevé la surface grâce à un ressort moral supérieur.

— Pourquoi supposez-vous que ce triomphe soit définitif ?

— Parce qu'en plus de la supériorité morale nous avons aussi la force de notre côté.

— A l'apogée de leur gloire, les Romains pensaient peut-être de la même façon que vous.

— C'est fort probable, mais ils n'avaient aucune raison de le faire.

— Tandis que la civilisation moderne... ?

— Oh ! nous avons d'autres armes ! Quant l'heure de notre dégénérescence sonnera — comme elle doit inévitablement sonner — quand nous aurons perdu notre supériorité intrinsèque et que les autres races, suivant le cours normal des choses, s'avanceront pour prendre notre place, alors nous nous rabattrons sur ces armes. Si nous avons perdu notre moralité, nous garderons néanmoins nos maximes. C'est ainsi que l'Européen, épuisé et tremblant, se chargera de balayer de la surface de la terre — et ceci à l'aide de machines scientifiques — les courageux sauvages qui l'auront assailli.

— Est-ce là le triomphe de la supériorité morale ?

— Pour commencer, oui, car les vertus de la civilisation sont d'une qualité supérieure à celles de la barbarie. La bonté vaut mieux que le courage ; la charité, que la force. Mais, à la longue, la race dominante commencera à dégénérer et, comme aucune autre ne pourra prendre sa place, cette dégénérescence se poursuivra. C'est là l'ancienne lutte entre la vitalité et la décadence, entre l'énergie et l'insolence ; une lutte qui se termine toujours par le silence. Après tout, nous ne pouvions pas espérer que le développement humain serait constant. Ce n'est qu'une question de temps avant que notre planète ne devienne impropre à toute vie.

— Mais, vous disiez que les forces naturelles triompheraient finalement ?

— Oui, sur des forces moindres. Mais la décadence touchera tout le monde : vainqueurs comme vaincus. Le feu de la vie s'éteindra en même temps que l'étincelle de la vitalité.

— Dans ce monde peut-être.

— Dans tous les mondes. L'univers tout entier est en voie de refroidissement — tendant à la mort, pour être précis — et, au fur et à mesure qu'il se refroidit, la vie devient possible pendant un temps limité sur la surface de ces sphères et elle se livre à d'étranges bouffonneries. Puis vient la fin, l'univers se meurt et il est enseveli dans l'ombre glaciale de l'ultime négation.

— Alors, à quoi servent tous nos efforts ?

— Dieu seul le sait, dit Savrola cyniquement, mais j'ai l'impression que le spectacle du drame ne manquerait pas d'intérêt.

Lucile demeura silencieuse, et il reprit :

— Admettons qu'au début il existât deux facteurs : la matière animée par le désir de vivre, et l'idéal éternel, le grand auteur et le grand critique. C'est au jeu combiné de ces deux éléments ainsi qu'à leur réaction l'un sur l'autre que sont dues toutes les formes de vie. Plus le désir à la vie revêt une forme qui s'apparente au standard des forces, plus il tend à la perfection.

— J'ajouterais volontiers un troisième facteur, dit-elle, un grand Etre qui instillerait à toutes les formes de la vie le désir d'atteindre l'idéal, qui leur apprendrait de quelle façon y parvenir.

— Il est bien agréable de songer, répliqua Savrola, qu'il existe un tel être pour approuver les victoires que nous remportons, pour encourager les luttes que nous menons et pour éclairer le chemin que nous suivons. Mais ni à un point de vue scientifique ni à un point de vue logique il est nécessaire d'admettre son existence, une fois que les deux facteurs dont j'ai parlé sont à l'œuvre.

— Mais c'est sûrement de l'au-delà que nous est venue la notion de cet idéal ultra-humain.

— Non, cet instinct que nous appelons la conscience provient, comme toutes les autres connaissances, de l'expérience.

— Alors, vous ne croyez pas en Dieu ?

— Je n'ai jamais dit cela, dit Savrola. Il y a beaucoup de gens qui pensent que la raison et la foi, la science et la religion sont absolument distinctes les unes des autres, et qui admet l'une nie obligatoirement l'autre. C'est peut-être parce que nous n'avons devant nous qu'un très court espace de temps que nous croyons que chacune de ces voies est parallèle à l'autre, sans jamais qu'elles puissent se rejoindre. Depuis toujours, je nourris l'espoir que, quelque part dans l'immensité de l'avenir, il y a un point de fuite où se rejoignent toutes les voies des aspirations humaines.

Il s'interrompit et leva les yeux vers les étoiles qui scintillaient au-dessus de leurs têtes. Elle suivit son regard.

— Vous aimez les étoiles ? demanda-t-elle.

— Je les aime infiniment, répliqua-t-il, elles sont très belles.

— Votre destin est peut-être inscrit là-haut.

— J'ai toujours été stupéfait par l'audace des hommes qui croient que le pouvoir suprême affiche, dans tous les cieux, les détails de leur sordide avenir et qui s'attendent à ce que leur mariage, leurs infortunes et leurs crimes soient inscrits en lettres de feu sur la toile de fond de l'infini. Nous ne sommes que des atomes dérivés d'éléments plus vastes.

— Alors vous estimez que nous ne comptons que pour peu de chose ?

— La vie ne vaut pas cher... La nature ne lui donne pas une très grosse valeur. Je réalise ma propre insignifiance, mais, comme je suis un microbe doublé d'un philosophe, cette notion m'amuse plutôt qu'autre chose. Que je sois insignifiant ou non, j'aime la vie et j'aime à penser à l'avenir.

— Ah ! dit Lucile avec fougue, vers quel avenir nous précipitez-vous ? Vers la révolution ?

— Peut-être, dit Savrola calmement.

— Vous êtes décidé à jeter le pays dans la guerre civile ?

— Eh bien, j'espère que nous n'en arriverons pas là. Il y aura probablement quelques batailles de rues et des gens tués, mais...

— Mais qu'est-ce qui vous incite à les entraîner dans cette voie ?

— Je m'acquitte de mon devoir envers l'espèce humaine en m'élevant contre un despotisme militaire. La vue d'un gouvernement soutenu uniquement par des baïonnettes m'est insupportable, c'est un tel anachronisme.

— Le gouvernement est juste et ferme : il maintient la loi et l'ordre. Pourquoi l'attaquer simplement parce qu'il n'entre pas dans le cadre de vos théories ?

— Mes théories ! dit Savrola. Est-ce ainsi que vous nommez les rangées de soldats dont les fusils chargés gardent les approches de ce palais, ou les lanciers qui, il y a une semaine, chargèrent dans la foule amassée sur la place ?

Sa voix était devenue étrangement véhémente et son attitude impressionna Lucile.

— Vous allez nous ruiner.

— Non, dit-il de son air le plus imposant, vous ne pourrez jamais être ruinée. Votre éclat et votre beauté feront toujours de vous la plus heureuse des femmes et de votre mari, le plus heureux des hommes.

Sa grande âme ne pouvait être soupçonnée de suffisance. Lucile leva les yeux vers lui, tandis qu'un rapide sourire passait sur son visage et elle lui tendit impulsivement la main.

— Nous sommes dans des camps opposés, mais nous nous tiendrons aux lois de la guerre. J'espère que nous resterons amis, bien que...

— ... Nous soyons officiellement ennemis, acheva Savrola.

Et il s'inclina pour baiser la main qu'il avait prise dans la sienne.

Puis, gardant le silence, ils firent quelques pas sur la terrasse et rentrèrent à nouveau dans le palais. La plupart des invités étaient déjà partis et Savrola, sans remonter au premier étage, prit congé et sortit par les grandes portes. Lucile gravit les marches qui menaient à la salle de bal, où quelques jeunes couples tournaient encore inlassablement. Molara vint à sa rencontre.

— Ma chère, dit-il, où étiez-vous donc depuis si longtemps ?

— Dans le jardin, répondit-elle.

— Avec Savrola ?

— Oui !

Le président réprima un mouvement de satisfaction.

— Vous a-t-il dit quelque chose ? demanda-t-il.

— Rien, répondit-elle, en se souvenant brusquement de la véritable raison qui l'avait incitée à rechercher la compagnie de Savrola. Il faut que je le revoie.

— Vous allez continuer à essayer de découvrir ses intentions politiques ? demanda Molara d'un ton anxieux.

— Je le verrai à nouveau, répondit-elle.

— Je fais confiance à votre esprit, dit le président ; si quelqu'un peut y arriver, c'est bien vous, ma chérie.

La dernière danse prit fin et le dernier invité quitta le palais. Lucile était très lasse et elle se retira dans sa chambre, l'esprit préoccupé. Elle ne pouvait oublier la conversation qu'elle avait eue avec Savrola : son ardeur, son enthousiasme, ses espoirs, sa foi ou plutôt son incrédulité, tout cela passait et repassait devant elle. Quel grand homme ! Il n'y avait vraiment rien d'étonnant à ce que le peuple fût derrière lui ! Elle aurait aimé entendre son discours du lendemain.

Une femme de chambre entra dans la pièce pour l'aider à se déshabiller.

Lucile prit le journal du soir qui gisait sur son lit. En première page figurait l'annonce de la grande manifestation qui aurait lieu le lendemain soir, à huit heures, à l'hôtel de ville. Elle renvoya la femme de chambre et s'approcha de la fenêtre. La ville s'étendait, silencieuse, devant elle. Le lendemain, songea-t-elle, l'homme avec lequel elle avait conversé ce soir, bouleverserait cette ville. Elle irait l'écouter ! décida-t-elle soudain. Les femmes allaient bien à ces réunions. Pourquoi n'irait-elle pas, en se dissimulant le visage derrière une épaisse voilette ?

Le président montait à son tour, quand Miguel vint à sa rencontre.

— Encore des affaires ? demanda-t-il avec lassitude.

— Non, dit le secrétaire, les choses sont en bonne voie.

Molara lui jeta un coup d'œil agacé, mais, comme le visage de Miguel était impassible, il répondit simplement : « Tant mieux », et continua son chemin.

CHAPITRE IX

L'AMIRAL DE LA FLOTTE

La désapprobation dont Moret avait fait preuve au moment où Savrola lui avait annoncé sa résolution de se rendre au bal de la Présidence fut largement justifiée par les résultats de ce geste. Tous les journaux, sauf ceux directement contrôlés par le parti, commentaient l'action de Savrola avec sévérité ou mépris. *L'Heure* mentionnait les murmures de la foule et les interprétait comme autant de signes marquant le déclin de son influence sur les masses et la dissolution du parti révolutionnaire. Le journal rappelait aussi à ses lecteurs que le démagogue avait toujours brigué un rang social et terminait en assurant qu'en acceptant l'invitation du président Savrola avait révélé « ses sordides visées personnelles ». Les autres organes gouvernementaux exprimaient de semblables opinions, mais dans des termes encore plus injurieux.

Bien que désagréable, leur vulgarité condescendante était moins dangereuse que les sérieux avertissements et les graves protestations qui remplissaient les colonnes des journaux démocratiques.

Savrola prit connaissance de ces critiques avec un sentiment de dédain. Il avait reconnu à l'avance que ces commentaires ne lui seraient pas épargnés et, en toute connaissance de cause, il s'y était exposé. Il savait qu'il avait eu tort de se rendre à cette invitation, il l'avait toujours su ; et, pourtant, il n'arrivait pas à regretter son erreur. Après tout, pourquoi le parti se mêlerait-il de diriger sa vie privée ? Il défendrait jusqu'au bout le droit d'aller là où bon lui semblerait. Dans le cas présent, il avait cédé à son impulsion et il était prêt à subir la réprobation générale, puisque tel était le prix qu'il lui fallait payer pour son acte. Il songea à la conversation qu'il avait eue dans le jardin et conclut qu'il n'avait pas fait une mauvaise affaire. Le mal, toutefois, devait être réparé. Il jeta un coup d'œil sur les notes qu'il avait prises, corrigea quelques phrases, examina les différents points de son discours.

La matinée s'écoula tandis qu'il travaillait. Moret arriva à l'heure du déjeuner et, bien qu'il s'abstînt de formuler les mots : « Je vous l'avais dit ! » son attitude était éloquente et témoignait que son opinion, quant à l'avenir, était désormais solidement ancrée. Il était en général aussi facilement enivré que déprimé, et, dans l'état actuel des choses, il était maussade et découragé, car, pour lui, la cause était déjà perdue. Seul, un dernier espoir lui restait : celui de voir Savrola s'excuser publiquement de ce qu'il avait fait et en appeler au peuple de se souvenir des services rendus par lui dans le passé.

Il proposa cette idée à son chef, qui se mit à rire joyeusement.

— Mon cher Louis, dit-il, je ne ferai jamais cela ! Je ne renoncerai jamais à mon indépendance personnelle.

Moret ne put s'empêcher de frémir et Savrola poursuivit :

— Je n'ai pas l'intention de le leur dire aussi clairement, mais mon attitude leur prouvera bien que je n'ai pas plus peur de leurs reproches que de l'inimitié de Molara.

— Mais ils ne vous écouteront peut-être pas ! J'ai entendu dire qu'il y aurait une certaine hostilité.

— Oh ! je m'arrangerai pour qu'ils m'écoutent ! Il y aura peut-être quelques cris au début, mais ils changeront de ton avant que j'aie été très loin.

Pendant ce temps, le président se montrait fort satisfait des premiers résultats de ses intrigues. Il n'avait pas prévu que la présence de Savrola à la soirée de la Présidence vaudrait à ce dernier une telle impopularité et, bien que le fait en soi fût assez peu flatteur, il n'en restait pas moins que la réaction générale constituait pour lui un avantage inespéré. De plus, ainsi que Miguel l'avait remarqué, les choses, par ailleurs, étaient en bonne voie. Se durcissant le cœur, il avait chassé ses scrupules : une nécessité sévère, amère, l'avait poussé sur une voie peu agréable, mais maintenant qu'il était lancé, il était décidé à poursuivre.

De toutes parts, les affaires pressaient. Le gouvernement britannique faisait preuve de fermeté dans la question africaine ; la violente dépêche qu'il avait envoyée n'avait pas réglé la question comme il l'avait espéré et même prévu. Il fallait donc étayer les paroles par des actes. Le port africain serait défendu : la flotte devrait s'y rendre sur-le-champ. Ce n'était certes pas le meilleur moment pour ordonner le départ des cinq vaisseaux de guerre, dont la présence dans le port inspirait une crainte respectueuse à la plupart des mécontents. Mais Molara se rendait compte qu'une politique étrangère énergique serait bien vue par le peuple et qu'en tout cas elle suffirait à distraire l'opinion générale des affaires intérieures. Il savait aussi qu'un désastre à l'étranger précipiterait la révolution dans la mère patrie. Il fallait donc être très circonspect. Il n'était naturellement pas sans ignorer la puissance et les ressources de la Grande-Bretagne et il n'avait guère d'illusions sur la relative faiblesse de la Lauranie. Mais il comptait justement sur cet écart de forces ; car le gouvernement britannique ferait tout ce qui serait en son pouvoir pour éviter de se battre avec un aussi petit Etat (même si l'Europe, toujours polie, appelait simplement cela « malmener un petit pays »). C'était un vaste jeu de bluff, et plus il s'engagerait, plus la situation intérieure du pays en profiterait, à condition, bien entendu, qu'il ne fasse pas un pas de trop, ce qui signifierait la ruine. C'était un jeu délicat à jouer, qui exigeait le maximum d'énergie et de talent de la part d'un homme capable et fort.

— L'amiral est arrivé, Votre Excellence, dit Miguel en pénétrant dans la pièce, suivi de près par un homme de courte taille, au visage coloré, vêtu d'un uniforme d'officier de marine.

— Bonjour, mon cher de Mello, s'écria le président en se levant de son siège pour serrer la main de l'arrivant, avec la plus grande cordialité. J'ai enfin des ordres pour vous de lever l'ancre.

— Eh bien, dit de Mello sans détours, j'en

avais assez d'attendre en cale sèche que vos agitateurs veuillent bien se soulever.

— J'ai une tâche pour vous d'un genre tout différent, une tâche difficile et passionnante. Où est la traduction du télégramme chiffré, Miguel ? Ah ! merci... tenez, amiral !

La marin prit connaissance du papier et siffla de façon significative.

— Cela peut aller plus loin que vous ne le désirez, cette fois, Molara, dit-il carrément.

— Je mets l'affaire entre vos mains, vous êtes capable de sauver la situation, comme vous en avez sauvé d'autres.

— D'où tenez-vous cela ? demanda de Mello.

— De source française.

— C'est un bateau puissant, l'*Agresseur*... dernier modèle, canons récents, en somme tous les perfectionnements les plus modernes ; je n'ai rien à lui opposer qu'il ne puisse couler en dix minutes ; de plus, il y a aussi quelques canonnières.

— Je sais que la situation est difficile, dit le président ; c'est pourquoi je vous la confie. Maintenant, écoutez-moi bien : quoi qu'il arrive, il ne faut pas qu'il y ait bataille. Car bataille signifierait désastre et vous savez aussi bien que moi quelles en seraient les répercussions ici. Il vous faut discuter et parlementer et protester pour chaque chose ; en résumé, faire traîner l'affaire en longueur. Consultez-moi par télégramme chaque fois que cela est nécessaire et, surtout, essayez de vous entendre avec l'amiral britannique : la moitié de la bataille serait gagnée. Si on en arrivait à une question de bombardement, nous céderions, bien entendu, mais pour ensuite élever des protestations. Je vous ferai tenir vos instructions par écrit, ce soir. Vous feriez bien d'appareiller cette nuit. Vous avez compris le jeu que vous devez jouer ?

— Oui, dit de Mello, je l'ai déjà joué, ce ne sera pas la première fois.

Ils se serrèrent la main, et l'amiral se dirigea vers la porte, accompagné par le président.

— Il est possible, dit Molara avec ardeur, que j'aie besoin de vous ici, avant même que vous ne soyez bien loin. Il y a, de par la ville, de nombreux signes avant-coureurs de troubles et, après tout, Strelitz se trouve toujours à la frontière, guettant le moindre changement. Si je fais appel à vous, viendrez-vous ?

Il y avait, dans son intonation, une sorte de prière.

— Venir ? dit l'amiral, bien sûr que je viendrais, et en avant toute ! Mon grand canon a été axé sur le Parlement pendant un mois et ce n'est pas l'envie qui m'a manqué de faire un carton. Oh ! oui, vous pouvez compter sur la flotte.

— Dieu merci, je n'en ai jamais douté ! dit le président avec émotion, et il serra la main de de Mello avec chaleur avant de retourner s'asseoir devant son bureau. Il avait acquis la conviction que l'amiral était entièrement dévoué à la cause gouvernementale.

L'heure était assez avancée quand le président termina enfin les affaires courantes de sa charge. Il se tourna vers Miguel.

— Il y a une grande réunion, ce soir, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Oui, répondit le secrétaire, à l'hôtel de ville, Savrola doit parler.

— Qu'avez-vous préparé comme opposition ?

— Une partie de la police secrète a des ordres à cet effet, je crois. Le colonel Sorrento a arrangé cela. Mais j'imagine que le parti du señor Savrola n'est pas spécialement content de lui en ce moment.

— Ah ! dit Molara, je connais son pouvoir. Il leur arrachera les entrailles avec ses paroles. Il est d'une force terrible et nous devons prendre nos précautions. Je suppose que les troupes ont été consignées ? Il n'y a pas grand-chose qu'il ne puisse faire croire à la foule... que le diable l'emporte !

— Le colonel était ici ce matin. Il m'a dit qu'il faisait le nécessaire.

— Bien ! dit le président, il sait que sa propre sécurité est en jeu. Est-ce que je dîne dehors ce soir ?

— Oui, vous dînez avec le señor Louvet au ministère de l'Intérieur, un dîner officiel.

Après avoir dit bonsoir à son secrétaire, Molara quitta la pièce ; dans l'entrée, il vit Lucile.

— Chérie, dit-il, je dois dîner dehors, ce soir, un dîner officiel chez Louvet. Cela m'ennuie beaucoup, mais je suis obligé d'y aller. Je rentrerai peut-être assez tard.

— Ça ne fait rien, Antonio, répliqua-t-elle, je sais que vous êtes débordé de travail. Où en est l'affaire britannique ?

— La situation ne me plaît pas du tout, dit Molara ; ils ont actuellement un gouvernement très chauvin qui a envoyé des navires de guerre en réponse à notre note. Cela tombe très mal, car j'ai été obligé d'expédier notre flotte, à un moment aussi crucial pour nous !

Il soupira avec agacement.

— J'ai dit à sir Richard que nous avions été obligés de penser à la situation intérieure d'abord et que la dépêche était destinée à des fins domestiques, dit Lucile.

— Je crois, dit le président, que le gouvernement britannique s'occupe aussi de distraire ses électeurs. Ils ont un ministère conservateur et il faut qu'en dehors de chez eux les choses aient l'air de bouger, afin que l'opinion publique ne se préoccupe pas d'une législation trop avancée... Quoi, il y a encore quelque chose, Miguel ?

— Oui, monsieur. Ce sac vient d'arriver, et il contient plusieurs dépêches qui réclament immédiatement toute votre attention.

Pendant un instant, le président fut tenté d'envoyer Miguel et ses dépêches dans quelque région voisine de l'Enfer, mais il se domina.

— Bien, je viens. Chérie, je vous verrai pour le petit déjeuner demain matin. Jusque-là, adieu !

Avec un sourire las, il s'éloigna.

Lucile demeura seule, une fois de plus, à un moment où elle aurait eu besoin de la présence et de la sympathie d'un compagnon.

Elle songea alors à se divertir, et le projet qu'elle avait caressé la veille au soir commença à prendre forme dans son esprit. Oui, c'était décidé,

elle irait l'écouter ! Elle se rendit dans sa chambre et agita la sonnette. La soubrette entra aussitôt.

— A quelle heure la réunion a-t-elle lieu ce soir ?

— A 8 heures, Votre Excellence ! dit la jeune fille.

— Vous avez un billet d'entrée ?

— Oui, mon frère...

— Eh bien, donnez-le-moi. Je veux entendre cet homme. Il a l'intention d'attaquer le gouvernement. Il faut que j'y sois afin de faire un rapport au président.

La femme de chambre eut l'air étonnée, mais elle remit le billet d'un air résigné. Elle servait Lucile depuis six ans et elle était très dévouée envers sa jeune et belle maîtresse.

— Que mettra Votre Excellence ? se borna-t-elle à demander.

— Quelque chose de sombre, avec une épaisse voilette, dit Lucile ; vous ne parlerez de ceci à personne, n'est-ce pas !

— Oh ! non, Votre Ex...

La soubrette courut chercher une robe et un chapeau, tandis que Lucile essayait de réprimer l'énervement qui montait en elle depuis qu'elle avait pris la décision de sortir. C'était une aventure, une expérience même, et aussi elle le verrait. Quant à la foule... elle lui faisait un peu peur, mais elle songea qu'il était assez fréquent de voir des femmes se rendre à ces manifestations et, d'ailleurs, il y aurait beaucoup de police pour maintenir l'ordre. Elle se vêtit rapidement, descendit l'escalier et pénétra dans le jardin. Le crépuscule était tombé, mais Lucile n'eut aucune difficulté à trouver son chemin jusqu'à une petite porte secrète, qu'elle ouvrit avec sa clef.

Dans la rue, tout était très calme. Les becs de gaz projetaient une lumière incertaine sur deux longues rangées qui semblaient se rejoindre au loin. Quelques personnes se hâtaient en direction de l'hôtel de ville, et Lucile les suivit.

CHAPITRE X

LA BAGUETTE DU MAGICIEN

L'HOTEL DE VILLE avait une immense salle de réunion dans laquelle, depuis déjà de longues années, toutes les discussions publiques du peuple lauranien avaient lieu.

Lucile fut happée par le flot de gens qui entraient et se trouva à l'intérieur avant même de s'en être rendu compte. Elle avait pensé pouvoir s'asseoir, mais, en prévision d'une immense foule, toutes les chaises avaient été retirées du milieu de la salle et il ne restait de place que pour ceux qui étaient debout.

La scène était frappante. Le hall entièrement tendu de drapeaux, débordait de monde ; dans la longue galerie qui courait sur trois côtés de la salle, il y avait des gens jusque sous le plafond. La lueur vacillante des becs de gaz éclairait des milliers de visages. La plus grande partie de l'auditoire était composée d'hommes, mais Lucile remarqua avec soulagement la présence de quelques femmes.

Le murmure des conversations emplissait la salle, interrompu de temps en temps par des vivats et des chœurs de voix entonnant des chants patriotiques. Soudain, l'horloge située dans la tour du bâtiment sonna huit coups. Au même instant, une porte s'ouvrit à la droite de la plate-forme et Savrola fit son entrée, suivi de Godoy, de Moret, de Renos et de quelques autres dirigeants assez importants du mouvement. Il se fraya un chemin le long de la rangée de chaises et s'assit à droite de la table, tout en jetant un coup d'œil tranquille autour de lui. Son arrivée fut accueillie par un tonnerre de cris discordants ; il semblait qu'il n'y avait pas deux personnes du même avis dans toute la salle. Par moments, on avait l'impression que tout le monde poussait des acclamations, puis, soudain, on n'entendait plus que des huées et des grondements. En fait, la moitié de la salle était pour, l'autre moitié contre.

Enfin, le bruit cessa, Godoy, qui avait pris le fauteuil présidentiel, se leva et s'adressa à la foule : en peu de mots, il résuma la situation du mouvement, évitant soigneusement de prononcer le nom de Savrola. Il parlait bien, d'une façon claire et précise ; mais personne n'avait envie de l'écouter et le soulagement fut unanime quand il conclut son bref discours en faisant appel à Savrola, « leur chef à tous », de s'adresser maintenant au public.

Savrola, qui conversait tranquillement avec un des délégués assis à sa droite, se tourna aussitôt vers l'audience et se leva. Au même moment, un homme vêtu de bleu, membre d'un groupe où chacun était également habillé de bleu, hurla : « Traître ! flagorneur ! » Des centaines de voix reprirent aussitôt le cri, les huées et les grondements éclatèrent à nouveau, coupés de quelques faibles acclamations. Ce n'était pas une réception très encourageante, et déjà Moret jetait des regards éperdus autour de lui.

En dépit de la chaleur et de la poussée de ses voisins, Lucile ne quittait pas Savrola des yeux. Elle se rendait compte qu'il essayait de réprimer l'excitation qui montait en lui ; il était évident que la présence de cette immense foule l'avait violemment ému et, dès qu'il s'était levé, le masque de calme qu'il avait arboré à son entrée dans la salle s'était effacé de sa figure. Son allure était impressionnante tandis qu'il attendait là, face au tumulte, le défi soulignant chaque trait de son visage pâle et ardent, le corps tendu par la résolution de tenir bon. Enfin, il commença à parler ; mais ses paroles se perdirent d'abord parmi les cris que poussaient l'homme en bleu et ses amis. Puis, après environ cinq minutes de violents désordres, la curiosité de la foule triompha de toutes les autres émotions et la plupart des gens se turent afin d'entendre ce que leur chef avait à leur dire.

Savrola se mit de nouveau à parler ; sa voix assourdie et mesurée portait loin, cependant qu'une légère nervosité — involontaire ou feinte — le faisait hésiter de temps en temps, comme s'il cherchait un mot. Il exprima d'abord la surprise

qu'il ressentait en face d'un tel accueil, car, dit-il, il ne s'attendait pas, alors que le résultat final était presque acquis, à ce que le peuple lauranien changeât d'avis. Interrompu une fois de plus par les hurlements de l'homme en bleu, Savrola dut attendre pour continuer que la nouvelle tempête de huées fût apaisée. Mais, maintenant, la majorité du public voulait entendre la suite, et le silence fut bientôt rétabli. Savrola passa rapidement en revue les principaux événements de l'année écoulée, souligna l'ampleur de la lutte qu'ils avaient dû mener afin de pouvoir constituer leur parti, rappela la violence de l'opposition qu'ils avaient rencontrée et longuement subie. Puis il évoqua le succès que leur menace de prendre les armes avait remporté, la promesse faite par le président de leur accorder un Parlement libre, la duperie dont ils avaient été les victimes, enfin, la fusillade dirigée contre la foule. Ses paroles sincères et profondes furent accueillies par un murmure d'approbation : car les événements qu'il évoquait, le peuple les avait vécus et il aimait à ce qu'on les lui rappelât.

Savrola passa alors au sujet de la délégation et de l'accueil méprisant que le président avait réservé aux représentants accrédités par le peuple.

— Traître ! flagorneur ! cria l'homme en bleu de toutes ses forces. Mais il n'y eut aucun écho.

— Et, dit Savrola, j'attire votre attention sur ce qui va suivre. Il semble bien qu'il n'ait pas été jugé suffisant d'avoir bâillonné la presse, d'avoir fusillé des citoyens et d'avoir renversé la Constitution. Car, tandis que nous sommes réunis ici, d'après le droit absolu qui nous en est dévolu, afin de pouvoir discuter à notre aise des affaires d'Etat et de fixer notre ligne de conduite, nos délibérations sont constamment interrompues par des agents payés par le gouvernement.

Il jeta un coup d'œil en direction de l'homme en bleu, et un murmure d'indignation parcourut la salle.

— En dépit de ces tactiques, poursuivit Savrola, et malgré toute l'opposition rencontrée sur notre chemin, soit sous forme de pots-de-vin ou de balles meurtrières, soit sous forme d'enthousiasme grassement payé ou de soldatesque déchaînée, la grande cause que nous soutenons n'a cessé de progresser, hier comme aujourd'hui et comme demain, car nous ne nous arrêterons pas avant d'avoir regagné notre ancienne liberté et d'avoir châtié ceux qui nous l'avaient dérobée.

De vives acclamations s'élevèrent de toutes parts. Il parlait avec calme et modération, mais ses paroles trahissaient une résolution bien arrêtée et que rien ne saurait ébranler.

C'est alors que, sentant son auditoire bien en main, il s'employa à tourner en ridicule le président et ses collègues. Chacune de ses remarques était ponctuée d'applaudissements et de rires. Il parla de Louvet, de sa bravoure et de la confiance qu'il témoignait au peuple. « Peut-être, dit-il, n'était-ce pas un mal que le ministère de l'Intérieur fût dirigé par un « goinfre », par un « pantoufiard » qui avait peur de sortir la nuit ! » Savrola n'aurait pas pu choisir de meilleure tête de Turc comme objet de ses risées, car le peuple détestait Louvet, dont la lâcheté lui semblait méprisable, et profitait de chaque occasion pour se gausser de lui. Savrola enchaîna en parlant du président, cramponné à sa charge, quel qu'en fut le prix, pour lui ou pour son entourage. Afin de détourner l'attention de la population de ses actes de tyrannie et faire oublier le gouvernement qui régnait avec despotisme sur le pays, il avait imaginé de les impliquer tous dans des difficultés extérieures, projet dans lequel il avait réussi au delà de ses espérances.

Lucile écoutait, ensorcelée. Quand Savrola s'était levé, au milieu des grondements et des huées de l'immense foule, elle avait sympathisé avec lui et, même, elle avait tremblé pour lui, car son audace lui avait paru incommensurable en face d'une tâche aussi difficile que celle qui consistait à convaincre un auditoire tel que celui-là. Puis, au fur et à mesure qu'il affermissait son pouvoir et gagnait l'approbation de la foule, elle s'était réjouie, réagissant à chaque vivat. Quand la foule manifesta contre les agents secrets de Sorrento, elle se joignit silencieusement à eux et, au moment même où Savrola passait à l'attaque de celui qui était son époux, elle se sentit incapable de le haïr.

Mais Savrola laissa rapidement de côté la question des ministres, qu'il avait traités avec le plus grand mépris, tandis que l'auditoire approuvait avec ardeur le courant de son opinion. Maintenant, poursuivit-il, il fallait passer à des questions plus nobles, et il invita ceux qui l'écoutaient à songer un instant à l'idéal dont ils avaient fait leur but. Après avoir rallumé leur fièvre, il s'employait habilement à contenir la fureur et l'enthousiasme, prêts à éclater. Il évoqua les espoirs de bonheur auquel chaque être humain, quelle que soit sa condition, a le droit d'aspirer et, dans le silence qui s'établit bientôt dans l'immense salle, sa voix grave et mélodieuse alla droit au cœur de chacun.

— Lorsque je contemple ce beau pays qui est le nôtre et qui fut celui de nos pères, lorsque je regarde ses mers si bleues, ses montagnes coiffées de neige, ses hameaux agréables et ses cités opulentes, ses ruisseaux argentés et ses champs de blés dorés, je me demande par quelle ironie le destin a choisi d'assombrir un si beau tableau de l'ombre noire d'un despotisme militaire.

Une onde de détermination parcourut à nouveau la salle bondée. Savrola avait réussi à contenir l'enthousiasme de la foule pendant exactement une heure d'horloge, mais la pression n'avait cessé d'augmenter. Chacun cherchait instinctivement un moyen de donner libre cours à ses émotions, d'exprimer la résolution prise.

Puis, enfin, il céda. Elevant la voix pour la première fois, avec un ton puissant, pénétrant, rempli de résonances, par lequel il subjugua son auditoire, il commença la péroraison de son discours. Ce changement d'attitude eut une réaction presque électrique sur la foule. Chaque petite phrase était ponctuée de folles acclamations ; l'excitation générale était indescriptible. Tout le monde était transporté d'enthousiasme, et Lucile, oubliant ses intérêts, ses visées, ses ambitions, son

mari, se laissa entraîner par la vague d'exaltation qui parcourait l'assemblée. Les phrases de Savrola s'amplifièrent, gagnèrent en sonorité et en force. Les derniers arguments tombaient les uns sur les autres ; on voyait arriver la conclusion suprême, et, quand les derniers mots furent prononcés, la foule les accueillit par un véritable tonnerre d'approbation.

Alors Savrola s'assit, but un peu d'eau et appuya son front contre ses mains. La tension qu'il avait subie avait été inouïe. Convulsé par ses propres émotions, il sentait battre chaque pouls de son corps, frémir chaque nerf. La sueur coulait à flots, la respiration lui manquait.

Pendant cinq minutes, la foule continua à pousser des cris. Les délégués étaient montés sur les chaises de la plateforme et agitaient les bras. Sur un mot de lui, l'assemblée entière aurait envahi les rues et marché sur le palais ; et il aurait fallu plus de soldats que Sorrento n'en avait posté, pour ramener le peuple au sordide matérialisme de la vie.

Moret et Godoy proposèrent alors des résolutions qui furent adoptées à l'unanimité, et Savrola se tourna vers Moret.

— Alors, Louis, avais-je raison ? Comment était-ce ? J'ai assez aimé la dernière partie. C'est le meilleur discours que j'aie prononcé !

Moret le regarda comme on regarde un dieu.

— C'est splendide ! dit-il. Vous avez tout sauvé !

L'assemblée commença peu à peu à se disperser. Savrola sortit par une porte de côté et se rendit dans une petite salle voisine où l'attendaient, pour le féliciter, ses principaux supporters et amis.

Le flot humain commença à s'écouler. Lucile fut entraînée par un courant qui la mena dans une petite rue sur laquelle s'ouvrait la porte par laquelle devait sortir Savrola. Un grand bec de gaz éclairait violemment la scène. Le démagogue apparut enfin en haut des marches, s'apprêtant à descendre pour gagner sa voiture qui venait d'arriver. La rue étroite était remplie de monde, la cohue était terrible.

— Venez avec moi, Louis, dit Savrola à Moret. vous me déposerez et continuerez avec la voiture.

En le voyant arriver, la foule se précipita en avant. Lucile fut entraînée et jetée contre un gros homme à chevelure noire. Au beau milieu d'une populace excitée, il est évident que la chevalerie n'est guère de mise. Sans regarder derrière lui, le gros homme la repoussa violemment de son coude, la frappant en pleine poitrine ; la douleur fut si intense qu'elle poussa involontairement un cri.

— Messieurs, dit Savrola, une femme a été blessée ! Je l'ai entendue crier. Faites place par là !

La foule s'écarta, et plusieurs mains complaisantes vinrent au secours de Lucile, qui était paralysée d'effroi. Elle savait qu'elle serait reconnue ; que se passerait-il alors, mieux valait ne point y songer !

— Amenez-la par ici, dit Savrola. Tenez, Moret, aidez-moi.

A moitié soutenue, à moitié portée, elle parvint avec l'aide de Savrola à monter les marches qui menaient à la petite salle d'attente. Godoy, Renos et plusieurs autres chefs démocrates étaient encore là, en discussion, et ils entourèrent la jeune femme avec curiosité. Savrola l'installa sur une chaise.

— Un verre d'eau, demanda-t-il vivement.

Quelqu'un lui tendit un gobelet et il se tourna vers elle pour le lui offrir. Incapable de parler ou de bouger, Lucile cherchait vainement un moyen d'échapper. Elle se rendait compte du ridicule, des sarcasmes, du danger... Elle esquissa un mouvement pour refuser le verre d'eau et Savrola la regarda avec insistance à travers sa voilette. Soudain, il sursauta et renversa l'eau qu'il lui tendait. Il l'avait donc reconnue ! Maintenant tout allait commencer... elle allait être démasquée !

— Mais c'est Mirette ! s'écria-t-il, ma petite nièce. Comment ! vous êtes venue toute seule, le soir, dans un endroit où il y a tant de monde ! Pour entendre mon discours ? Godoy, Renos, voilà au moins un tribut qui me touche plus que tous les vivats de la foule ! C'est la fille de ma sœur qui a affronté l'assemblée pour venir m'entendre. Mais votre mère, ajouta-t-il en s'adressant à Lucile, n'aurait jamais dû vous permettre de venir. Ce n'est pas un lieu indiqué pour une jeune fille seule. Je vais vous ramener.

Il lui offrit son bras et l'aida à descendre les marches. Dehors, la foule remplissait encore la rue et les visages, tournés vers la porte, semblaient pâles à la lueur du bec de gaz ; les vivats recommencèrent et Savrola se hâta de faire monter la jeune femme dans la voiture.

— Allons, dit-il au cocher, en grimpant à son tour.

— Dans quelle direction, monsieur ? demanda l'homme.

Moret s'avança jusqu'à la voiture.

— Je vais monter sur le siège, dit-il, et je me ferai conduire plus loin dès que nous vous aurons déposés !

Avant que Savrola ait pu dire un mot, il s'était assis près du cocher.

— Quelle direction, monsieur ? répéta celui-ci.

— A la maison, dit Savrola, en désespoir de cause.

CHAPITRE XI

AUX HEURES DE LA NUIT

Lucile se laissa tomber avec un immense soulagement sur les coussins de la voiture. Il l'avait sauvée ! Un flot de gratitude l'envahit et, sous l'impulsion du moment, elle saisit sa main et la serra entre les siennes. C'était la troisième fois, depuis qu'ils avaient renoué connaissance, que leurs mains se rencontraient et, chaque fois, ce geste avait eu une signification différente.

Savrola sourit.

— C'était très imprudent, de la part de Votre Excellence, de se hasarder dans une telle foule. Heureusement que j'ai pu inventer une histoire à temps. J'espère que vous n'avez pas été blessée dans cette affluence ?

— Non, dit Lucile, un homme m'a frappée avec son coude et j'ai crié. Je n'aurais pas dû venir.

— C'était dangereux.

— Je voulais..., elle s'interrompit.

— ...M'entendre parler, acheva-t-il pour elle.

— Oui, vous voir user de votre pouvoir.

— Je suis flatté de l'intérêt que vous me témoignez.

— Oh ! ce n'est qu'au point de vue politique.

Une ombre de sourire parcourut son visage, tandis qu'elle disait cela, et Savrola la regarda soudain. Que voulait-elle dire ? Pourquoi avait-elle estimé nécessaire de souligner cela. Etait-ce parce que, dans son for intérieur, elle avait senti autre chose ?

— J'espère que vous ne vous êtes pas ennuyée ? dit-il.

— C'est terrible d'avoir un tel pouvoir, dit-elle avec ardeur.

Puis, elle ajouta, après un court silence :

— Où allons-nous ?

— Je vous aurais bien conduite au palais, dit Savrola, mais notre jeune et naïf ami, perché là-haut sur le siège, nous oblige à jouer la comédie un peu plus longtemps. Il va falloir se débarrasser de lui. Pour le moment, vous continuez à être ma nièce.

— Nous voilà arrivés, dit Savrola, quand le coupé s'arrêta devant la maison, et il ouvrit la portière.

Moret avait déjà sauté du siège et agitait la sonnette. Au bout d'un instant, la vieille femme de charge ouvrit la porte. Savrola l'interpella aussitôt :

— Ah ! Bettina, je suis heureux que tu ne soies pas encore couchée. Voici ma nièce qui était venue m'entendre à l'assemblée et qui a été un peu malmenée par la foule. Je ne voudrais pas qu'elle rentre seule ce soir. Y a-t-il une chambre à coucher de prête ?

— Il y a bien la chambre d'amis, au premier, répondit la vieille femme, mais j'ai bien peur que cela ne puisse convenir ?

— Pourquoi pas ? demanda Savrola avec vivacité.

— Parce que les draps du grand lit n'ont pas été aérés et qu'il n'y a pas eu de feu dans la cheminée depuis qu'elle a été ramonée.

— Oh ! ça ne fait rien ! Tu arrangeras ça de ton mieux. Bonne nuit, Moret. Soyez gentil de me renvoyer la voiture dès que vous n'en aurez plus besoin. J'ai quelques indications à faire parvenir à la rédaction de la *Marée montante* au sujet des articles à paraître demain matin. N'oubliez pas... le plus vite possible, car je suis très fatigué.

— Bonne nuit, dit Moret, vous avez fait le plus beau discours de toute votre carrière.

Il monta dans la voiture, qui s'éloigna aussitôt. Savrola et Lucile gravirent les marches qui menaient au salon, tandis que la femme de charge s'affairait à sortir draps et taies d'oreiller.

Lucile se mit à examiner la pièce avec beaucoup d'intérêt et de curiosité.

— Je suis maintenant au cœur même de l'ennemi, dit-elle.

— Nous sommes dans des camps opposés.

— C'est la politique seule qui nous sépare.

— La politique... et certaines personnes, ajouta-t-il intentionnellement, en soulignant la banalité de sa phrase.

— Où donne cette porte ? demanda-t-elle, en changeant de sujet.

— Celle-ci ? Elle mène sur le toit... à mon observatoire.

— Oh ! montrez-le moi ! s'écria-t-elle. Est-ce là que vous observez les étoiles ?

Il tourna la clef dans la serrure, ouvrit la porte et la précéda le long de l'étroit escalier en colimaçon qui menait à la plateforme. La nuit — comme la plupart des nuits lauraniennes — était merveilleuse.

Tout à coup, de l'extrémité du port, un large rayon lumineux s'élança dans le ciel ; c'était le projecteur d'un navire de guerre qui balayait de son faisceau blanc le môle militaire et se fixa sur la batterie, à l'entrée du chenal.

La flotte quittait le port, en se frayant lentement un chemin à travers le passage difficile.

Savrola avait entendu parler du prochain départ de l'amiral et il comprit immédiatement ce qui se passait .

— Ceci, dit-il, peut précipiter les événements.

— Vous voulez dire qu'une fois les navires au large, vous n'aurez plus peur de vous soulever ?

— Je n'ai jamais eu peur, mais mieux valait attendre un moment propice.

— Et ce moment ...?

— ...N'est peut-être pas éloigné. J'aimerais vous savoir loin de la capitale. Dans quelques jours, la présence de femmes ici ne sera guère souhaitable. Votre mari sait cela ; pourquoi ne vous a-t-il pas envoyée à la campagne ?

— Parce que, répliqua-t-elle, nous réprimerons cette révolte et nous en punirons les instigateurs.

— N'ayez pas d'illusions, dit Savrola, je ne me trompe pas dans mes calculs. L'armée n'est pas sûre ; la flotte est partie ; le peuple est résolu. Ce n'est pas prudent pour vous de rester ici.

— Je me refuse à être renvoyée, répondit-elle avec énergie ; rien au monde ne me fera fuir. Je périrai avec mon mari.

— Oh ! nous tâcherons d'être plus prosaïques que cela, répondit-il, nous offrirons une très belle pension au président et il se retirera avec sa ravissante femme dans quelque ville tranquille et gaie où il pourra profiter de la vie sans frustrer les autres hommes de leur liberté.

— Vous croyez que vous pouvez faire cela ? s'écria-t-elle.

Lucile leva les yeux et rencontra son regard. Ils se dévisagèrent un long moment, puis, soudain, elle haleta. Les étoiles ne savaient peut-être rien, mais pour elle comme pour lui, il n'y avait plus de secret.

A ce moment-là, ils entendirent la femme de charge monter l'escalier en courant.

— La voiture doit être revenue, dit Savrola d'une voix contenue, vous allez pouvoir rentrer au palais.

La vieille femme déboucha sur le toit, toute essoufflée.

— J'ai aéré les draps, dit-elle d'un ton exultant,

et il y a un beau feu qui pétille. J'ai aussi fait chauffer un peu de potage pour la jeune dame. Il vaudrait mieux qu'elle descende maintenant, tant qu'il est chaud.

Lucile et Savrola se mirent à rire, tant l'interruption était banale, mais, en même temps, elle les sauvait à une minute difficile.

— Tu sais toujours t'arranger pour que chacun soit à son aise, Bettina. Mais, finalement, la chambre sera inutile. Ma nièce craint que sa mère ne s'inquiète de son absence et je vais la raccompagner dès que la voiture sera de retour.

La brave femme parut fort déçue en pensant aux draps tièdes, au feu réconfortant, à la soupe bouillante qu'elle avait préparés, car elle aimait à gâter les autres, c'était là son plaisir. Elle se détourna tristement et redescendit l'étroit escalier, les laissant seuls une fois de plus.

Ils se rassirent et se mirent à parler, non pas comme avant, mais en sentant, dans chacune de leurs paroles, toute l'étendue de leurs sentiments de sympathie réciproque.

Le bruit de roues sur les pavées de la rue brisa le silence de la nuit et interrompit le cours de leur conversation.

— Enfin ! dit Savrola sans enthousiasme. Lucile se leva et jeta un coup d'œil par-dessus le parapet ; une voiture arrivait presque au galop. Elle s'arrêta brusquement devant la porte et un homme en sortit en courant. La sonnette de l'entrée résonna longuement.

Savrola prit ses mains dans les siennes.

— Il faut nous séparer, dit-il. Quant nous recontrerons-nous à nouveau... Lucile ?

Elle ne répondit pas et le clair de lune ne trahit pas l'expression de son visage. Savrola la précéda dans l'escalier et, au moment où elle pénétrait dans la pièce, une porte s'ouvrit brusquement sous la main d'un homme qui, en apercevant Savrola, s'arrêta et enleva son chapeau avec respect. C'était le serviteur de Moret.

Avec une étonnante présence d'esprit, Savrola ferma rapidement la porte de l'escalier, laissant Lucile dans l'obscurité derrière le panneau. Stupéfaite, elle resta là à attendre, prêtant l'oreille à cette voix étrangère qui parlait au delà de la porte, qui était mince.

— Mon maître, monsieur, m'a ordonné de vous apporter ceci en toute hâte et de ne le délivrer qu'entre vos mains.

Il y eut alors un bruit de papier que l'on déchire, un silence, une exclamation, et la voix de Savrola s'éleva, une voix calme, mais qui trahissait cependant une émotion contenue :

— Merci beaucoup. Vous n'avez qu'à dire que je les attends ici. Ne prenez pas la voiture. Rentrez à pied..., attendez, je vous accompagne jusqu'à la porte.

Lucile entendit une porte s'ouvrir et le bruit de pas qui descendaient au rez-de-chaussée. Alors elle tourna la poignée et entra dans la pièce.

Une enveloppe gisait par terre et, sur la table, là où voisinaient toujours une boîte à cigarettes et un revolver, il y avait un papier, à moitié roulé, comme si le secret qu'il contenait se refusait aux curieux.

Combien subtils, variés et complexes sont les rouages de la nature humaine ! Lucile eut l'impression que ce papier la touchait presque autant qu'il touchait Savrola, bien que leurs intérêts fussent contraires. Pourtant elle ne discerna pas, en le prenant, si c'était pour lui ou pour elle qu'elle cédait à une irrésistible curiosité. Elle lissa le papier de la main et se mit à lire. Le mot était court et précipité, mais parfaitement explicite.

« Reçu à l'instant télégramme chiffré annonçant que Strelitz a traversé la frontière ce matin avec deux mille hommes et qu'il se dirige ici via Turga et Lorenzo. L'heure a sonné : J'ai dépêché des messagers auprès de Godoy et de Renos et nous arrivons chez vous tout de suite. Que l'enfer nous protège. Moret. »

Tout à coup, la porte s'ouvrit et Savrola parut. Le bruit, l'énervement et surtout le sentiment d'être découverte arrachèrent à Lucile un petit cri d'angoisse. Savrola comprit du premier coup d'œil ce qui se passait.

— Barbe-bleue, dit-il ironiquement.

— C'est une trahison ! rétorqua-t-elle, prenant le parti de la fureur. Alors, vous avez l'intention de vous soulever cette nuit et de nous assassiner ! Vous n'êtes qu'un conspirateur !

Savrola sourit suavement, il avait retrouvé tout son sang-froid.

Son calme la mit hors d'elle.

— Oui, répliqua-t-elle, le président va vous envoyer des visiteurs... la police !

— Il ne sait encore rien au sujet de l'invasion.

— Je le lui dirai, répondit-elle.

Savrola se mit à rire doucement.

— Oh ! non, dit-il, ce ne serait pas juste de votre part.

— Tout est toujours juste en amour et en guerre.

— Et il s'agit maintenant... ?

— Des deux ! dit-elle.

Et elle éclata en sanglots.

Peu après, ils descendirent au rez-de-chaussée et Savrola l'aida à monter dans la voiture.

— Bonne nuit, dit-il, bien que l'aube ne fut pas loin. Et adieu !

Mais Lucile, qui ne savait plus que dire, que penser, que faire, continua à pleurer et la voiture s'éloigna. Savrola referma la porte et monta dans sa chambre. Il savait que son secret était en bonnes mains.

CHAPITRE XII

UN CONSEIL DE GUERRE

Savrola eut à peine le temps de fumer une cigarette avant l'arrivée des chefs révolutionnaires. Moret survint le premier ; il agita la sonnette violemment, trépigna sur le paillasson jusqu'à ce que la porte s'ouvrît, grimpa les escaliers quatre à quatre et déboucha en trombe dans la chambre, tout frémissant d'impatience.

— Ah ! cria-t-il, l'heure a sonné : nous passons des mots aux actes !

— Oui, dit Savrola, prenez donc un whisky avec

du soda, là, sur le buffet. On ne saurait boire au succès d'une bataille avec autre chose !

— Je vous l'ai toujours dit ! s'écria Moret en levant son verre, la seule solution, c'est la force. Et les choses vont se passer tout comme je l'avais prédit. Je bois... à la guerre, à la guerre civile...

Savrola l'interrompit :

— Ces cigarettes ont vraiment un effet extraordinairement calmant.

Savrola tendit la boîte à Moret, qui prit une cigarette et l'alluma ; ce geste le calma quelque peu : assis sur une chaise, il se mit à fumer avec fureur. Savrola l'observait tranquillement, rêveusement, suivant des yeux les spirales de fumée qui l'environnaient. Au bout d'un moment, il lui dit :

— Alors, vous êtes content, la guerre va être déclarée, des gens vont être tués ?

— Je suis content de voir la fin de la tyrannie.

— Souvenez-vous que dans ce bas monde il nous faut payer pour chaque plaisir, pour chaque triomphe !

— Je suis prêt à courir ma chance.

— Je souhaite — puisque je ne peux pas, en toute sincérité, dire que je prie Dieu — que le destin ne vous choisisse pas comme victime ! Pourtant, il est indéniable que nous devions payer et que, pour la plupart des bonnes choses de la vie, les hommes paient en général d'avance, tout comme dans le monde de la finance, d'ailleurs.

— Pas toujours.

— Mais si ! Cela est aussi vrai que la migraine du dimanche matin est le résultat de la débauche du samedi soir.

— Et vous pensez qu'il me faudra payer pour mon enthousiasme et mon impatience ? Vous pensez donc que je n'ai encore rien payé jusqu'ici ?

— Vous allez courir des risques... c'est cela que j'appelle payer.

Moret garda le silence. Certes, il était impétueux et courageux, mais ce genre de conversation le glaçait.

Le silence régna dans la pièce jusqu'à l'arrivée de Godoy et de Renos, qui survinrent en même temps.

Savrola les accueillit aimablement et les pria de s'asseoir. Renos était anéanti, car son monde à lui s'était toujours appuyé sur les délicats fondements de précédents et de technicité que le lourd marteau de l'action venait de réduire en miettes. Maintenant que la crise avait éclaté, la loi, qui lui avait toujours servi de bouclier, figurait parmi les premiers éléments que l'on jetait aux orties.

— Pourquoi ont-ils fait cela? demanda-t-il. Comment ont-ils osé agir sans notre autorisation ? Ils nous ont tous compromis. Que faire maintenant ?

Godoy aussi était bouleversé, et il avait peur.

— Qu'allons-nous faire, Savrola ? demanda-t-il, se tournant instinctivement vers celui dont l'âme était mieux trempée que la sienne.

— Eh bien, dit le chef, ils n'auraient pas dû agir sans ordres, et, comme Renos vient de le dire, ils nous ont compromis alors que nos plans ne sont pas tout à fait au point. Strelitz a totalement manqué à sa parole, mais je verrai cela avec lui plus tard, car, pour le moment, ce n'est pas la peine de perdre du temps à récriminer vainement... Il faut que nous nous occupions de la situation. Le président sera informé de l'invasion dans la matinée et j'imagine qu'il enverra une partie des troupes de la capitale pour renforcer les forces gouvernementales sur le champ de bataille, peut-être même la garde. Je pense que les autres se mutineront, car ils sont partisans de la cause. S'il en est ainsi, nous frapperons comme nous l'avons prévu. Vous, Moret, vous appellerez le peuple aux armes.

— Ce sera fait, dit Moret.

— Pendant ce temps, continua Savrola, nous annoncerons que le gouvernement provisoire s'est installé à l'hôtel de ville. C'est de là que je vous ferai parvenir mes ordres et c'est là qu'il faut que vous m'envoyiez vos rapports. Tout ceci sera fait après-demain.

Godoy frissonna, mais acquiesça.

— Oui, dit-il, c'est la seule voie à suivre, en dehors de la fuite et la ruine.

— Très bien, maintenant examinons les détails.

Les chefs de la révolte connaissaient parfaitement les détails du complot — car complot il y avait. Depuis déjà de nombreux mois, ils avaient acquis la conviction que seule la force aurait raison du gouvernement qu'ils abhorraient, et Savrola n'était pas homme à se compromettre dans une telle entreprise sans s'être assuré de toutes les précautions nécessaires. Rien n'avait été oublié : le mécanisme de la révolution était prêt à fonctionner.

Mais Savrola connaissait le terrain et il jouait son jeu avec le maximum de tact et d'habileté. Grâce à lui, l'agitation politique avait fait beaucoup de bruit et avait empêché le président de s'apercevoir que derrière cette façade se tramait un complot d'une très grande violence.

Ses préparatifs étaient presque terminés et, sans l'intervention prématurée de Strelitz, son plan aurait été au point dans quelques jours. Mais les événements avaient été plus vite que lui, une fusée de l'immense feu d'artifice s'était déjà enflammée ; il fallait se hâter d'allumer le reste afin que la fête ne fût pas gâchée.

Il continua la révision des détails de la machination pendant près d'une heure, afin de s'assurer qu'aucune erreur ne serait faite. Enfin, tout fut terminé et les membres du futur Conseil de sécurité publique prirent congé. Savrola les accompagna lui-même jusqu'à la porte pour ne pas déranger la vieille gouvernante.

Moret partit, débordant d'enthousiasme, tandis que les deux autres étaient sombres et préoccupés. Quant à leur grand chef, après avoir refermé la porte d'entrée, il gravit, une fois de plus cette nuit-là, les marches qui menaient à sa chambre.

Les rideaux des fenêtres n'avaient pas été tirés et les premières lueurs du matin commençaient à éclairer la pièce au moment où il entra. Dans cette demi-obscurité et avec, çà et là, des verres à moitié vides et des cendriers pleins, la chambre ressemblait à une femme, plus très jeune, que l'aurore impitoyable aurait surprise dans l'apparat et le maquillage de la veille au soir. Il était trop tard pour se coucher, et pourtant il était fatigué, accablé par la lassitude qui n'a plus sommeil.

Et, tandis qu'assis devant son bureau il écrivait longuement, le pâle reflet de l'aube se transforma en une lumière claire qui était celle du soleil, et le monde se colora des chaudes teintes du jour.

CHAPTIRE XIII

L'EXECUTIF

La petite salle à manger du palais de la présidence était une pièce haute de plafond, réservée au repas du matin. Les murs étaient tendus de tapisseries et, au-dessus des portes, d'anciennes armes historiques étaient disposées en de minutieux motifs.

Les deux couverts étaient disposés avec goût sur une table petite et confortable. En effet, la République de Lauranie avait toujours eu comme principe d'allouer à son premier magistrat un revenu suffisamment généreux pour lui permettre de vivre sur un pied d'élégance et de luxe, et qui comprenait, entre autres, une belle argenterie sur la table, des fleurs toujours fraîches et un excellent cuisinier.

Mais, ce matin-là, au petit déjeuner, Molara accueillit sa femme d'un air soucieux.

— Mauvaises nouvelles, ma chère, fâcheuses nouvelles ! dit-il en s'asseyant.

Il déposa une liasse de papiers sur la table et fit signe aux domestiques de quitter la pièce.

Lucile fut envahie par un sentiment d'indescriptible soulagement. Elle ne serait finalement pas obligée de lui révéler le secret qu'elle avait appris.

Molara tira une dépêche de presse de la liasse de papiers et se mit à lire :

« Port-Saïd, le 9 septembre, 6 heures du matin. — Le charbonnier britannique *Maude*, de 1.400 tonnes, s'est échoué ce matin dans le canal, empêchant ainsi tout trafic. Tous les efforts sont actuellement entrepris pour libérer le chenal. On pense que l'accident est dû à un ensablement provoqué par l'immense tirant d'eau du H. M. S. *Agresseur*, qui est passé dans la nuit. »

Après réflexion, il ajouta :

— Ils savent ce qu'ils font, ces cochons d'Anglais.

— Vous croyez qu'ils l'ont fait exprès ?

— Bien entendu !

— Mais notre flotte n'est pas encore arrivée ?

— Elle sera sur place demain soir.

— Et pourquoi auraient-ils déjà bloqué le canal ? Pourquoi ne pas attendre ?

— Parce qu'ils ont un mépris assez caractéristique des coups de théâtre, je pense.

— C'est odieux !

— Ecoutez-moi ça ! dit le président avec irritation.

Il saisit une autre feuille et se mit à lire.

— C'est l'ambassadeur qui l'envoie, dit-il.

« Le gouvernement de Sa Majesté a donné ordre aux officiers commandant les divers dépôts de charbon britanniques au Sud de la mer Rouge de donner toute assistance nécessaire à la flotte lauranienne et de lui fournir le charbon dont elle aurait besoin, aux prix courants. »

— C'est une insulte, dit-elle.

— Un chat qui joue avec une souris..., répliqua-t-il amèrement.

Il y eut un silence. Molara poursuivit sa lecture, tout en continuant à manger. Lucile revint en pensée à la résolution qu'elle avait prise. Elle lui dirait tout, mais à certaines conditions seulement. Savrola devait être protégée, à tout prix !

— Antonio, dit-elle avec nervosité.

Le président, qui était d'une humeur exécrable, continua à lire pendant un moment, puis il leva brusquement la tête.

— Oui ?

— Il faut que je vous dise quelque chose.

— Bien, qu'est-ce que c'est ?

— Un grand danger nous menace.

— Je le sais, dit-il sèchement.

— Savrola...

Elle s'interrompit, encore incertaine et indécise.

— Quoi donc ? dit Molara, dont l'intérêt s'était réveillé.

— Si vous découvriez qu'il a voulu conspirer, qu'il a comploté une révolution, que feriez-vous ?

— Je le fusillerais avec le plus grand plaisir.

— Quoi, sans jugement ?

— Oh ! non. S'il veut être jugé d'après la loi martiale, ma foi, avec plaisir ! Et alors, que vouliez-vous me dire à son sujet ?

Elle eut un instant d'angoisse et chercha une nouvelle échappatoire.

— Il... il a fait un discours, hier soir, dit-elle.

— En effet, dit le président, impatiemment.

— Eh ! je pense qu'il a dû être très violent, parce que j'ai entendu la foule crier toute la nuit.

Molara la regarda avec un immense mépris.

— Ma chère, que vous êtes sotte, ce matin ! dit-il, et il se replongea dans sa lecture.

Le long silence qui s'établit ne fut interrompu que par l'entrée précipitée de Miguel qui tenait un télégramme ouvert à la main. Il alla droit au président et le lui tendit sans mot dire. Mais Lucile pouvait voir qu'il tremblait sous l'effet de la hâte, de l'excitation ou de la terreur.

Molara déplia le papier tranquillement, le mit bien à plat sur la table et se mit à lire ; mais, dès les premiers mots, il bondit de sa chaise :

— Nom de... Quand avez-vous reçu ceci ?

— A l'instant même.

— La flotte ! cria-t-il, la flotte, Miguel... Pas un instant ne doit être perdu ! Rappelez l'amiral ! Il faut qu'ils reviennent immédiatement. Je vais rédiger le télégramme moi-même.

Chiffonnant le message dans sa main, il sortit en toute hâte de la pièce, avec Miguel à ses talons. A la porte, il trouva un domestique.

— Faites chercher le colonel Sorrento... dites-lui de venir ici immédiatement.

Lucile les entendit se précipiter le long du corridor et claquer une porte au loin. Le silence retomba.

Elle alla se réfugier à nouveau dans son petit salon. Terrifiée par l'incertitude du lendemain, elle se disait que si la révolte réussissait elle devrait

fuir avec son mari, mais que si elle était réprimée les conséquences seraient encore plus épouvantables. Une chose était, en tout cas, certaine : le président la renverrait loin de la capitale, afin qu'elle fût à l'abri. Mais où ? Tandis que tant d'émotions contradictoires et de questions se pressaient dans son esprit, une pensée, soudain, prima les autres : celle de revoir Savrola, de lui dire au revoir, de l'assurer qu'elle ne l'avait pas trahi.

Cependant, le président et son secrétaire s'étaient rendus dans leur bureau particulier. Miguel ferma la porte et ils se regardèrent.

— C'est arrivé ! dit Molara dans un souffle.

— A un moment fâcheux ! répondit le secrétaire.

— Je gagnerai, Miguel ! Ayez confiance en mon étoile, en ma chance...! Je mènerai cette affaire à bon port. Nous les écraserons ! Mais avant, il y a beaucoup à faire ! Tenez, prenez ce télégramme pour notre agent à Port-Saïd. Vous l'enverrez chiffré. Vous y êtes ?

« Frétez immédiatement un aviso rapide et allez personnellement au-devant de l'amiral de Mello qui a quitté la Lauranie le 8 courant, à minuit, en direction de Port-Saïd. Stop. Donnez-lui l'ordre, en mon nom, de revenir immédiatement. Urgent. Ne reculez devant aucune dépense. »

— Bon, maintenant, faites-moi partir cela. Avec un peu de chance, les navires pourront être de retour demain soir.

Miguel s'assit et se mit à traduire le message en langage chiffré. Le président arpentait la pièce fiévreusement ; puis il agita la sonnette et un domestique entra.

— Est-ce que le colonel Sorrento est arrivé ?

— Non, Votre Excellence.

— Prévenez-le de venir immédiatement.

— Il a déjà été prévenu, Votre Excellence.

— Envoyez quelqu'un d'autre !

L'homme disparut et Molara sonna encore une fois. Quand le domestique entra, le président alla à sa rencontre.

— Est-ce qu'il y a un planton à cheval par là ?

— Oui, Votre Excellence.

— Fini, Miguel ?

— Voilà ! dit le secrétaire en se levant, et il tendit le message au domestique surpris. Et vivement !

— Allez ! cria le président, en frappant la table du plat de la main ; l'homme s'enfuit de la pièce. Quelques minutes plus tard, le bruit d'un cheval au galop vint soulager un peu l'impatience de Molara.

— Il a traversé la frontière hier soir, à neuf heures, Miguel. Il aurait donc dû être à Turga à l'aube. Or, nous y avons une garnison, pas bien importante, mais suffisamment forte pour retarder l'avance. Pourquoi n'y a-t-il pas de nouvelles ? Ce télégramme vient de Paris, du ministère des Affaires étrangères. J'aurais dû avoir des nouvelles directement de... Qui commande donc ce poste ?

— Je ne sais pas, Votre Excellence. Le colonel sera là tout de suite. En tout cas, ce silence est de mauvais augure.

Le président serra les dents.

— Je n'ai aucune confiance en l'armée ; ils sont tous mécontents. C'est un jeu terrible, mais je gagnerai, je gagnerai !

Il répéta cette phrase plusieurs fois à voix basse, avec plus d'énergie que de conviction, comme s'il voulait se donner du courage.

A ce moment-là, la porte s'ouvrit.

— Le colonel Sorrento, annonça l'huissier.

— Ecoutez-moi, mon vieux, dit Molara familièrement, car il sentait qu'il avait plus besoin d'un ami que d'un subordonné, Strelitz tente une invasion du pays. Il a traversé la frontière hier soir avec deux mille hommes et plusieurs mitrailleuses, et il se dirige sur nous par Turga et Lorenzo. Nous n'avons aucune nouvelle du commandant de Turga. Qui est-ce ?

— Le major de Roc. Il a quatre compagnies sous ses ordres... c'est un bon officier... Vous pouvez avoir confiance en lui, monsieur.

— Oui, mais, les troupes ?

— Ça, c'est autre chose ! Ainsi que je vous en ai informé à plusieurs reprises, l'armée entière est assez troublée. Vous ne pouvez compter vraiment que sur la garde, ainsi que sur les officiers, bien entendu.

— Eh bien, nous allons voir, dit le président avec énergie. Miguel, passez-moi la carte. Vous connaissez la région, Sorrento. Une brigade ferait certainement l'affaire. Envoyez immédiatement par fer à Lorenzo deux bataillons de la garde.

— Ceci ne vous laisse qu'un seul bataillon sûr.

— Je sais, dit le président, c'est un plan assez hardi, mais c'est le seul possible. Maintenant, dites-moi, et les régiments de ligne de la ville ? Quels sont ceux qui sont les plus douteux ?

— Le troisième, le cinquième et le onzième nous ont donné certains motifs d'inquiétude.

— Bien, alors nous allons nous en débarrasser. Donnez-leur l'ordre de se diriger sur Lorenzo et de s'arrêter à une quinzaine de kilomètres devant la ville pour former une brigade de secours.

Le ministre de la Guerre s'inclina et prit congé. Molara regarda son secrétaire d'un air indécis.

— Y a-t-il autre chose à faire ? Aucun des révolutionnaires de la ville n'a bougé, n'est-ce pas ?

— Ils n'ont pas donné signe de vie, monsieur. On ne peut rien leur reprocher.

— Il est possible que tout ceci les ait surpris et que leurs plans ne soient pas prêts. Dès le premier signe patent de violence ou de sédition, je les ferai arrêter. Mais il me faut des preuves, non pas vis-à-vis de moi-même, mais vis-à-vis du pays.

— Ceci est un moment critique, dit le secrétaire. Si les chefs de la sédition pouvaient être discrédités aux yeux de leurs partisans, par le ridicule ou le manque de parole, l'opinion publique réagirait aussitôt.

— Comment cela ?

— De la façon que je vous ai décrite, général.

— Vous voulez parler de ce plan que je vous ai interdit de mentionner, monsieur ?

— Certainement.

— Et c'est maintenant qu'il devrait se faire ?

— Maintenant ou jamais.

Il y eut un silence, après quoi ils reprirent leurs occupations de la matinée et travaillèrent sans interruption pendant une heure et demie.

Puis Molara dit :

— Ce plan me fait horreur, c'est un sale travail.

— Ce qui est nécessaire est nécessaire, dit le secrétaire, sentencieusement.

Au moment où le président allait répondre, un jeune secrétaire entra dans la pièce, apportant un télégramme traduit en clair. Miguel le prit, le lut et le passa à son chef, en disant d'un air sinistre :

— Ceci va peut-être vous décider.

Le président se mit à lire le message et son visage prit une expression dure et cruelle. Le télégramme émanait du commissaire de police de Turga et son contenu était bref, mais terrible : les soldats étaient tous passés à l'ennemi après avoir fusillé leurs officiers.

— Très bien, dit Molara enfin, j'aurai besoin de vous, ce soir, pour m'accompagner dans une importante mission. J'emmènerai également l'aide de camp.

— Oui, dit le secrétaire, il faut des témoins.

— Je serai armé.

— Une arme est indispensable, mais à n'utiliser qu'en tant que menace et qu'en tant que menace seulement, dit le secrétaire avec ardeur. Il est trop puissant pour que l'on puisse user de violence ; le pays se soulèverait en un instant.

— Je sais, répliqua le président sèchement, puis il ajouta, avec une sauvage amertume : s'il n'y avait pas cela, il n'y aurait aucune difficulté.

— Aucune, dit Miguel, et il continua à écrire.

Molara se leva pour aller à la recherche de Lucile, maîtrisant à grand'peine le dégoût et la répugnance qu'il ressentait. Sa décision était maintenant prise : dans la lutte qui s'annonçait, il pourrait peut-être faire pencher la balance en sa faveur grâce à cela et, d'un autre côté, il était tenté par la vengeance que ce plan lui permettrait d'assouvir. Il aurait tellement aimé voir l'orgueilleux Savrola ramper à ses pieds et implorer sa pitié ! Ces politiciens, songea-t-il, étaient lâches physiquement : la peur de la mort paralyserait son rival.

Lucile était encore dans le petit salon quand son mari entra. Elle l'accueillit d'un regard anxieux.

— Qu'est-il arrivé, Antonio ?

— Nous avons été attaqués par de fortes troupes révolutionnaires, ma chère. La garnison de Turga est passée à l'ennemi après avoir tué les officiers. La fin est maintenant proche.

— C'est terrible ! dit-elle.

— Lucile, dit-il avec une tendresse inaccoutumée, une chance nous reste. Si vous pouviez savoir ce que les chefs de l'agitation, ici, dans la ville, ont l'intention de faire, si vous arriviez à persuader Savrola de découvrir son jeu, nous pourrions peut-être maintenir nos positions et vaincre l'ennemi. Pouvez-vous... voulez-vous faire cela ?

Le cœur de Lucile fit un bond. Ainsi qu'il venait de le dire, c'était une chance à courir. Elle arriverait peut-être à déjouer le complot et, en même temps, à stipuler certaines conditions pour Savrola.

— Je vais essayer, dit-elle.

— Je savais que vous ne failliriez point, chérie, dit Molara, mais nous n'avons que peu de temps. Allez le voir ce soir chez lui.

— J'irai ce soir, dit-elle.

— Ma chère, j'ai toujours eu une telle confiance en vous, dit le président ; je n'oublierai jamais votre dévouement.

CHAPITRE XIV

LA LOYAUTE DE L'ARMEE

La force militaire de la République lauranienne était proportionnée à la mission qu'elle devait remplir, c'est-à-dire protéger le territoire de toute invasion et maintenir la loi et l'ordre à l'intérieur ; cependant, l'expérience acquise au cours des siècles précédents avait incité la Lauranie à la réduire au minimum afin de ne pas encourager de vastes projets ou des conquêtes étrangères, ni même des interventions belliqueuses dans les affaires des principautés avoisinantes.

Le président s'était donné beaucoup de mal pour conserver la sympathie des soldats, mais ses efforts s'étaient avérés tout à fait vains. Le mouvement révolutionnaire n'avait pas tardé à gagner du terrain dans les rangs de l'armée, et le désordre s'était bientôt installé ; les officiers se rendaient compte que leurs ordres n'étaient obéis que dans la mesure où la soldatesque les trouvait à son goût. Les choses n'en étaient pas de même dans la garde, car la presque totalité des hommes avait participé à la dernière guerre et s'était avancée sur le chemin de la victoire sous la conduite du général Molara.

C'était la majeure partie de cette garde que Molara, à cette heure de nécessité, avait l'intention d'envoyer combattre les envahisseurs. Il n'ignorait pas le danger auquel il s'exposait en s'aliénant le secours des seules troupes sur lesquelles il pût compter, au cas où la ville se soulèverait. Mais les forces qui avançaient vers la capitale devaient être arrêtées à tout prix, et la garde seule pourrait et consentirait à s'y employer. Quant à lui, il resterait presque seul parmi une populace qui le détestait, dans une cité qu'il avait gouvernée avec tant de rigueur, avec, comme seuls défenseurs, des soldats prêts à se mutiner. Ce n'était, certes, pas un tableau réjouissant, mais quelques chances de succès subsistaient encore.

A 11 heures exactement, il quitta son bureau particulier pour aller revêtir son grand uniforme de général de l'armée, afin qu'au moment de la revue les soldats se souviennent que lui aussi était un militaire et qu'il avait déjà vu plus d'une guerre.

A la porte, il rencontra le lieutenant Tiro, qui semblait complètement bouleversé.

— Monsieur, dit-il, vous allez me permettre de mener mon escadron au front, n'est-ce pas ? Il n'y a rien à faire ici pour moi !

— Au contraire, répondit le président, il y aura beaucoup à faire ici pour vous. Il faut que vous restiez.

Il se détourna, mais l'expression d'amère déception qui se peignit sur le visage du jeune officier l'incita à revenir sur ses pas.

— De plus, ajouta-t-il, usant de ce charme dont peu de grands hommes sont dépourvus, j'aurai besoin de vous pour une mission extrêmement dangereuse et difficile. Je vous ai spécialement choisi pour cela.

Le lieutenant ne dit plus rien, mais il n'était qu'à moitié consolé. Tristement, il songeait à la verte campagne, aux lances flamboyantes, aux détonations des fusils et à toute la joie et à l'attrait de la guerre.

Le président alla en tôute hâte revêtir son uniforme et Tiro descendit les escaliers pour aller quérir les chevaux. Molara fut bientôt prêt et il rejoignit son aide de camp sur les marches du palais. Entourés d'une petite escorte, ils se rendirent à la gare, croisant sur leur chemin de petits groupes maussades de citoyens qui les regardaient avec insolence ou même crachaient par terre.

Quand le président arriva, l'artillerie était déjà partie, mais on n'avait pas encore procédé à l'embarquement des autres troupes, qui étaient rangées sur la place en face de la gare. Le colonel Brienz, qui commandait le détachement, se tenait à cheval, à côté de ses hommes. Il avança et salua le président.

— Vous avez là un magnifique détachement, colonel, dit-il en s'adressant à Brienz, mais de façon à être entendu des hommes, la République fait confiance à votre habileté et au courage de vos troupes, et elle le fait de grand cœur.

Il serra la main de Brienz et des officiers supérieurs, tandis que les troupes l'acclamaient ; des soldats s'étaient détachés des rangs pour venir se presser autour de lui, d'autres avaient enlevé leur casque et le balançaient au bout de leur baïonnette, avec un enthousiasme guerrier. Mais, au moment où les vivats cessaient, des huées de dérision, étouffées jusqu'alors par le bruit, se firent entendre, émanant de la foule qui s'était amassée pour regarder la scène... Bruit de fond qui parut à tous particulièrement sinistre.

Cependant, à l'autre extrémité de la ville, la mobilisation de la brigade de réserve révélait l'immense différence qui existait entre la loyauté et la discipline de la garde et le mécontentement des régiments de ligne.

Les officiers n'avaient pas manqué de remarquer ces indices et ils attendaient avec inquiétude l'heure de la revue. « Ne les bousculez pas, avait dit Sorrento aux colonels, soyez patients avec eux. »

Et les colonels avaient répliqué qu'ils répondaient sur leur vie de la loyauté de leurs hommes. Cependant, il semblait plus prudent d'expérimenter les ordres sur un seul bataillon, et ce fut le II[e] régiment à qui l'on commanda de s'aligner.

Le colonel, impeccablement habillé, était à cheval, avec son adjudant à ses côtés. Il regardait calmement les rangs serrés qui lui faisaient face et rien dans son attitude ne révélait l'incertitude effroyable qui s'était emparée de lui et qui contractait ses nerfs. L'adjudant s'avança au petit galop le long de la colonne pour rassembler les rapports.

« Tout le monde présent ! »

Telle fut la réponse unanime des commandants de compagnies, mais certaines voix chevrotèrent légèrement en prononçant ces mots. L'adjudant revint alors auprès du colonel et reprit sa place. Le colonel regarda son régiment et le régiment regarda son colonel.

— Bataillon... fixe ! cria-t-il, et les soldats se redressèrent avec un cliquetis bruyant.

— Par rangs de quatre.

L'ordre résonna avec force et éclat. Environ une douzaine de soldats réagirent instinctivement... firent un ou deux pas... regardèrent autour d'eux et revinrent à leur place en traînant les pieds. Les autres ne bougèrent pas d'un millimètre. Un long silence, un horrible silence s'établit. Le visage du colonel était devenu gris.

— Soldats ! dit-il, je vous ai donné un ordre. Souvenez-vous de l'honneur du régiment ! Par rangs de quatre !

Cette fois, pas un homme ne bougea.

— Reprenez vos positions ! cria-t-il en désespoir de cause, bien que cet ordre fût tout à fait inutile. Le bataillon avancera par quarts de colonne ! En avant, marche !

Le bataillon demeura immobile.

— Capitaine Lecompe, dit le colonel, comment s'appelle l'homme qui est à l'extrême droite de votre compagnie ?

— Le sergent Balfe, mon colonel, répondit l'officier.

— Sergent Balfe, je vous ordonne d'avancer. En avant, marche !

Le sergent tremblait d'excitation, mais il tint bon et resta cloué.

Le colonel ouvrit sa giberne, sortit posément son revolver, qu'il examina avec soin comme pour voir s'il était propre, et en leva le chien ; puis il fit avancer son cheval jusqu'à l'endroit où se tenait le rebelle. A 15 mètres, il s'arrêta et le mit en joue :

— En avant, marche ! dit-il d'une voix contenue et menaçante.

Il était évident que le moment crucial était arrivé, mais, à cet instant, Sorrento, qui s'était caché sous la voûte d'entrée de la caserne pour surveiller les événements, fit avancer son cheval dans la cour et arriva au trot devant les soldats. Le colonel abaissa son revolver.

— Bonjour, dit le ministre de la Guerre.

L'officier remit son arme en place et salua.

— Le régiment est-il prêt à se mettre en route ? et, sans attendre la réponse, il ajouta : Une très belle revue, mais, finalement, il ne sera pas nécessaire de partir aujourd'hui. Le président tient tout spécialement à ce que les hommes aient une bonne nuit de repos avant de s'en aller et... — il éleva la voix — ... qu'ils boivent une bonne rasade à la santé de la République et à la défaite de ses ennemis. Vous pouvez les disperser, colonel.

— Rompez les rangs ! dit le colonel, sans oser employer la procédure habituelle.

Les rangs se disloquèrent et les soldats, en foule, se dirigèrent vers la caserne. Seuls les officiers demeurèrent.

— Encore un instant et j'aurais tiré, dit le colonel.

— Cela n'aurait servi à rien, dit Sorrento, de tuer un seul homme. Ils se seraient tous mis en rage ; je vous enverrai demain matin deux mitrailleuses et nous verrons bien ce qui se passera.

Des acclamations confuses vinrent soudain l'interrompre et il se retourna. Les soldats étaient à quelques mètres de la caserne et plusieurs d'entre eux portaient un homme sur leurs épaules, tandis que les autres les entouraient en agitant leur casque, en brandissant leur fusil et en poussant de joyeux vivats.

— C'est le sergent, dit le colonel.

— C'est ce que je vois ! dit Sorrento amèrement. Un homme populaire, je suppose. Avez-vous beaucoup de sous-officiers de ce genre-là ?

Le colonel ne répondit pas.

— Messieurs, dit le ministre de la Guerre aux officiers qui flânaient dans la cour, je vous conseillerais de regagner vos quartiers. Vous formez des cibles assez tentantes, tels que vous êtes là, et je crois que votre régiment a d'exceptionnellement bons tireurs, n'est-ce pas, colonel ?

Sur ce dernier sarcasme, il fit tourner son cheval et s'éloigna, écœuré de colère et d'anxiété, tandis que les officiers du II[e] régiment d'infanterie lauranienne se retiraient dans leurs quartiers pour y cacher leur honte et réaliser le danger qui les menaçait.

CHAPITRE XV

SURPRISES

Savrola avait eu une journée à la fois chargée et fertile en émotions. Il avait vu ses disciples, émis des ordres, calmé les impétueux, stimulé les faibles, encouragé les timorés. Tout le long du jour, des messages lui étaient parvenus, le mettant au courant de l'attitude des soldats. Le départ de la garde ainsi que le refus d'obéir de la brigade de secours avaient été pour lui autant de bonnes nouvelles. Maintenant que tant de personnes étaient au courant de la conspiration, il ne pouvait pas espérer que les agents du gouvernement l'ignoraient encore. A tous points de vue, il avait l'impression que l'heure avait sonné.

Godoy, Renos et les autres étaient réunis à la mairie, d'où, à l'aube, la constitution du gouvernement provisoire serait proclamée. Moret, dont la tâche consistait à appeler le peuple aux armes, était resté chez lui.

Tout était prêt. Le chef, de qui la réussite dépendait, dont le cerveau avait conçu la vaste conspiration que son cœur lui avait conseillée, s'allongea dans son fauteuil pour quelques minutes de repos et de paix.

Un petit feu pétillait gaiement dans la cheminée ; tout autour voletaient des cendres provenant de papiers brûlés. Pendant plus d'une heure, il avait nourri les flammes. Une phase de sa vie était terminée ; il pouvait y en avoir une autre, mais mieux valait en finir d'abord avec celle-ci. Lettres d'amis, morts ou devenus hostiles, lettres de félicitations et de louanges qui avaient encouragé ses ambitions de jeunesse, d'autres encore de femmes très belles... toutes ces missives subirent le même sort. Une seule lettre, qu'il avait sauvée de la destruction générale, gisait sur la table à sa portée. C'était le mot que Lucile lui avait envoyé, avec une invitation au bal de la présidence, la seule fois qu'il avait vu son écriture.

Tandis qu'il la balançait du bout des doigts, ses pensées s'égarèrent loin des dures réalités de la vie et s'attardèrent auprès de cette âme si semblable à la sienne, auprès de ce si beau visage. Cet épisode aussi était terminé, une barrière se dressait désormais entre eux. Quel que fût le résultat de la révolte, elle était perdue pour lui, à moins...

A ce moment-là, il entendit le bruit léger d'un pas ; la porte s'ouvrit : elle était là, devant lui ! Il se leva d'un bond, muet de stupéfaction.

Lucile avait l'air extrêmement embarrassée. La mission dont elle était chargée était délicate. Elle ne savait pas elle-même ce qu'elle avait l'intention de faire et ne cherchait pas à le savoir. Elle se disait qu'elle agissait pour le bien de son mari mais les premières paroles qu'elle prononça la détrompèrent.

— Je suis venue vous dire que je n'ai pas trahi votre secret.

— Je le savais... je n'en avais jamais douté, répondit Savrola.

— Comment le saviez-vous ?

— Je n'ai pas encore été arrêté.

— Oui, mais il se doute.

— Il se doute de quoi ?

— Que vous complotez contre la République.

— Oh ! dit Savrola avec un immense soulagement, il n'a pas de preuves.

— Il peut en avoir demain.

— Demain, il sera trop tard.

— Trop tard ?

— Oui, dit Savrola, le jeu commence ce soir.

Il regarda sa montre ; il était onze heures moins un quart.

— A minuit, vous entendrez le tocsin ! Allons, asseyez-vous et causons.

Lucile s'assit machinalement.

— Vous m'aimez, dit-il d'une voix égale, en la regardant impassiblement, comme s'il n'y avait pas de problème psychologique entre eux, et moi, je vous aime. Lucile garda le silence et il poursuivit. Mais nous devons nous quitter. Tout, sur cette terre, nous sépare, et je ne vois pas comment abattre la barrière dressée entre nous. Je penserai à vous durant toute ma vie et aucune autre femme ne pourra jamais remplir le vide que vous laissez. Ambitieux, je le suis et l'ai toujours été. Mais il ne me sera pas donné de connaître l'amour, puisqu'à moi il n'apporte que dépit et désespoir. Je le pousserai donc loin de moi et mes sentiments ne seront désormais guère plus animés que ces bouts de papiers brûlés. Quant à vous... saurez-vous oublier ? Je puis être tué au cours des

quelques heures qui vont suivre et j'aimerais que vous ne vous en affligiez point.

— Jamais ! répondit-elle avec passion, jamais je ne vous oublierai.

— Nous ne sommes que de pauvres philosophes, dit-il, la douleur et l'amour se jouent de nous et de nos théories. Nous n'arrivons pas à nous maîtriser ni à nous élever au-dessus de notre état.

— Pourquoi nous y efforcer ? dit-elle en le regardant avec, dans ses yeux, une flamme dont il s'aperçut et qui le fit trembler.

Alors, soulevé par une irrésistible impulsion, il s'écria :

— Mon Dieu, que je vous aime !

Et avant qu'elle ait eu le temps de décider, de penser même, il la prit dans ses bras.

A ce moment-là, la poignée de la porte tourna et les fit sursauter : la porte s'ouvrit... le président apparut. Il était en civil et tenait sa main derrière son dos ; à sa suite, dans l'ombre du couloir, surgit Miguel.

Le silence régna pendant quelques instants. Puis, d'une voix furieuse, Molara cria :

— Alors, monsieur, vous m'attaquez sur ce terrain-là aussi... Vous n'êtes qu'un lâche et un gredin !

Il leva la main qui tenait le revolver et mit en joue son ennemi.

Lucile sentit le monde s'écrouler autour d'elle ; elle s'effondra sur le divan, écrasée par la terreur. Savrola se dressa et fit face au président. Son geste révéla à Lucile toute sa bravoure, car il s'était arrangé pour se placer entre elle et l'arme braquée sur eux.

— Abaissez votre revolver, dit-il d'une voix ferme, et je vous expliquerai...

— Je l'abaisserai, dit Molara, une fois que je vous aurai tué.

Savrola mesura des yeux la distance qui les séparait. Pourrait-il s'élancer sans essuyer le coup ? Il jeta de nouveau un regard vers la table où gisait son propre revolver. Mais, comme il servait de rempart à Lucile, il décida de rester tranquille.

— A genoux, pour implorer ma pitié, canaille ! A genoux, si vous ne voulez pas que je vous fasse sauter la cervelle !

— Je me suis toujours efforcé de mépriser la mort et je suis toujours parvenu à vous mépriser. Je ne m'inclinerai donc ni devant elle ni devant vous.

— C'est ce que nous allons voir, dit Molara en serrant les mâchoires. Je vais compter jusqu'à cinq... Un !

Il y eut un silence. Savrola regarda le canon du revolver, une tâche noire entourée d'un cercle de métal brillant ; autour de lui, tout le reste s'était effacé.

— Deux ! compta le président.

Il allait donc mourir... disparaître de cette terre dans un éclair, à l'instant même où la tâche noire éclaterait en flammes. Il était prêt à recevoir le coup en pleine figure, mais, au delà de cela, il ne voyait rien...

— Trois !

Il pouvait juste entrevoir les rainures du canon dont il apercevait l'âme ; c'était une invention remarquable que de faire tournoyer la balle. Il essaya de se l'imaginer en train de baratter son cerveau avec une affreuse énergie.

— Quatre !

Lucile se dressa d'un bond et, avec un cri, elle se jeta devant le président.

— Attendez ! Attendez ! criait-elle, ayez pitié !

Molara vit son regard et y lut plus que de la terreur. Alors, il comprit et il sursauta comme s'il avait touché un fer rouge.

— Mon Dieu ! alors, c'est vrai ! suffoqua-t-il.

Il la repoussa violemment en lui donnant un coup sur la bouche avec le dos de la main et elle recula dans le coin le plus éloigné de la pièce. Maintenant, il voyait tout. Il avait été pris à son propre piège et il avait tout perdu. Une fureur sauvage s'empara de lui et le secoua jusqu'à ce que sa gorge lui fît mal. Elle l'avait déserté... le pouvoir lui glissait entre les doigts... l'homme qu'il haïssait de toute son âme le battait sur tous les terrains. Pourtant il ne s'était aventuré dans le piège que pour en voler l'appât et, maintenant, il ne pouvait plus s'échapper. Il y avait des limites à la prudence et à l'amour de la vie. Ses plans, ses espoirs, le grondement d'une foule avide de vengeance, tout cela s'était effacé de sa mémoire. La mort seule tirerait un trait final sous la longue colonne de comptes qui les séparait, la mort arrangerait tout... là, en un seul instant. Mais il avait été soldat et, de plus, c'était un homme pratique. Il ramena son revolver à lui et l'arma délibérément. En agissant seul, il serait plus sûr du résultat. D'un geste lent, il mit son ennemi en joue.

Savrola se rendit compte que le moment était arrivé ; il baissa la tête et se jeta en avant.

Au même moment, le président fit feu.

Mais Miguel, dont la vive intelligence avait perçu le changement d'atmosphère, se souvint des conséquences qu'il pouvait y avoir. Il vit en un éclair que le jeu était devenu sérieux et il pensa à la foule... d'un geste rapide, il fit dévier le revolver et la balle passa un petit peu trop haut.

Profitant de la fumée et de l'éclair de lumière, Savrola se jeta sur son adversaire et le cloua à terre. Molara tomba sous lui et le choc lui fit lâcher le revolver. Savrola s'en saisit, se libéra avec violence et, bondissant en arrière, il regarda le corps prostré. Pendant plusieurs instants, il se força à rester là, à regarder, tandis que l'idée de meurtre montait en lui et faisait trembler le doigt qui appuyait sur la détente.

Le président se releva lentement, mais la chute l'avait étourdi et il s'appuya à la bibliothèque en poussant un gémissement.

Au même instant, on entendit frapper à la porte d'entrée. Molara se tourna, regarda Lucile et se mit à l'insulter.

— Je suis innocente, cria Lucile, je l'aime et je suis innocente ! Pourquoi m'avez-vous dit de venir ici ?

Savrola commença à comprendre...

— J'ignore, dit-il, quelle vilénie vous aviez conçue. Mais j'ai trop de torts envers vous pour vouloir me couvrir de votre sang. Partez !

Le président avait peu à peu retrouvé son équilibre.

— J'aurais dû vous tuer de ma propre main, dit-il, mais je le ferai faire par un peloton de soldats... cinq soldats et un caporal.

— Quoi qu'il en soit, ce meurtre sera vengé !

— Pourquoi m'avez-vous arrêté, Miguel ?

— Parce que les choses se seraient passées comme il vient de le dire, Votre Excellence, répondit le secrétaire, cela eût été une erreur de tactique.

L'attitude cérémonieuse de Miguel ainsi que son calme et sa déférence rendirent au président toutes ses facultés. Il se dirigea vers la porte et s'arrêta devant le buffet, où il se versa délibérément un verre d'eau-de-vie.

— Confisqué, dit-il en le tenant à la lumière, par ordre du gouvernement. Et il avala la rasade d'un trait. « Je veillerai à ce que vous soyez fusillé demain », ajouta-t-il, indifférent au fait que le revolver était toujours braqué sur lui.

— Je serai à la mairie, dit Savrola, vous pouvez venir m'y chercher, si vous l'osez !

— Une révolte ! dit le président. Peuh ! je la mâterai, et vous avec, avant le coucher du soleil !

— Il y aura peut-être une autre conclusion à l'histoire.

Un bruit de pas montant rapidement l'escalier se fit entendre. La porte s'ouvrit avec violence et le lieutenant Tiro fit son apparition. Voyant les personnages qui étaient dans la pièce, il s'arrêta brusquement.

— J'ai entendu un coup de revolver, dit-il avec stupéfaction.

— Oui, dit le président, il y a eu un accident, mais, heureusement, pas de mal. Voulez-vous me raccompagner au palais ? Venez, Miguel.

— Vous feriez bien de vous hâter, monsieur, dit le lieutenant, il y a beaucoup de gens étranges dehors, ce soir, et ils construisent une barricade au bout de la rue.

— Vraiment ? dit le président. Il est temps que nous fassions le nécessaire pour les arrêter. Bonsoir, monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers Savrola, nous nous verrons demain pour terminer notre conversation.

Mais Savrola, revolver en main, le regarda fixement et le laissa partir en silence, un silence qui ne fut interrompu, pendant un long moment, que par les sanglots de Lucile. Enfin, quand le bruit des pas se fut éteint au loin et que la porte d'entrée fut refermée, elle se décida à parler.

— Je ne peux pas rester ici.

— Vous ne pouvez pas retourner au palais.

Savrola réfléchit.

— Vous feriez mieux de rester ici pour le moment. Ma maison est à votre disposition et vous y serez seule. Il faut que j'aille immédiatement à la mairie. Je suis déjà en retard... il est presque minuit... c'est bientôt l'heure.

Le drame les avait étourdis tous deux. Un remords très amer emplissait le cœur de Savrola : la vie de Lucile était désormais gâchée... était-ce donc de sa faute ? Il ne savait plus à quel point il était coupable ou innocent ; mais la tragédie restait entière, quel qu'en fût le responsable.

— Au revoir, dit-il en se levant. Il faut que je m'en aille, bien que je laisse mon cœur ici. Tant de choses dépendent uniquement de moi : mes amis... la liberté d'une nation...

Soudain, les cloches se mirent à sonner dans toute la ville, à coups rapides et impatients. La note d'un lointain clairon perça, ainsi que le bruit sourd d'un canon tirant à blanc. Peu à peu l'attaque se précisait : au bout de la rue, un tambour battait le rappel ; des cris et des hurlements confus montaient de toutes parts. Enfin, un bruit précis mit fin à tous les doutes : tap-tap, tap, comme autant de couvercles en bois qui se rabattent brusquement sur des boîtes... C'était le bruit d'une lointaine fusillade.

La révolution avait éclaté.

CHAPITRE XVI

LA REVOLUTION EN MARCHE

Cependant, le président et ses deux adeptes poursuivaient leur chemin à travers la ville. Les rues étaient remplies de rôdeurs, et ça et là stationnaient des groupes de ténébreux personnages. On avait de plus en plus l'impression que de grands événements étaient imminents. L'atmosphère elle-même était lourde et l'air semblait bruisser de chuchotements étouffés. En voyant la barricade élevée devant la maison de Savrola, Molara avait compris qu'un soulèvement ne pouvait plus tarder, d'autant qu'à environ un kilomètre du palais le chemin était à nouveau barré par un autre obstacle.

Molara avait relevé son col et rabattu son chapeau de feutre sur son visage ; l'esprit préoccupé par ce qu'il voyait, il grimpait par-dessus la barricade, tandis que des regards curieux suivaient la silhouette du lieutenant, dont la tenue attirait l'attention. Mais le signal n'avait pas encore été donné et ils purent passer sans encombre.

Au moment où ils parvinrent au palais, la révolte éclata dans la ville. Les messagers se succédaient, apportant de mauvaises nouvelles. Plusieurs régiments avaient refusé de tirer sur le peuple, d'autres fraternisaient avec les insurgés ; partout, les barricades se dressaient et toutes les approches du palais étaient peu à peu murées. Les chefs révolutionnaires étaient réunis à la mairie.

Déjà, la proclamation du gouvernement provisoire était affichée dans toutes les rues. Des officiers arrivaient des différents quartiers de la ville ; les uns étaient blessés, la plupart extrêmement agités. Parmi eux se trouvait Sorrento, qui apportait la terrible nouvelle qu'une batterie entière d'artillerie avait livré ses canons aux rebelles. Vers trois heures et demie du matin, il était clair, d'après les rapports reçus par télégrammes ou par messagers, que la plus grande partie de la ville était aux mains des révolutionnaires, sans qu'il y eût eu de vraie bataille.

Le président endurait les événements avec un calme qui révélait la force de son caractère rude et vigoureux. Mais, en vérité, il avait un stimulant puissant qui le soutenait, car, au delà des

barricades et des rebelles qui les gardaient, il y avait l'hôtel de ville et Savrola. A chaque instant, le visage et la silhouette de son ennemi se dressaient devant lui et, en regard de ces images, rien d'autre ne comptait.

— Il nous faut attendre le jour, dit-il.

— Et que ferons-nous alors, monsieur ? demanda le ministre de la Guerre.

— Nous nous rendrons à la mairie et nous arrêterons les chefs de cette émeute.

Les heures qui restaient furent employées à organiser les troupes attaquant à l'aube. Seuls quelques centaines de soldats fidèles (qui avaient servi sous Molara durant la première guerre), soixante-dix officiers de l'armée régulière, dont la loyauté était indiscutable, et le bataillon restant de la garde, avec un détachement de police armée, étaient disponibles.

Cependant, des messages d'importance diverse continuaient à affluer au palais. Par un mot rapide, Louvet exprimait au président toute l'indignation qu'il avait ressentie aux premières nouvelles de la révolte et il s'excusait de ne pouvoir le rejoindre au palais, étant obligé de quitter la ville de toute urgence pour se rendre au chevet d'un parent gravement malade. Il terminait en adjurant Molara d'avoir confiance en la Providence ; car, pour sa part, il était persuadé que les révolutionnaires seraient maîtrisés.

Le président était dans sa chambre quand ce message lui fut remis et il en prit connaissance en ponctuant sa lecture d'un rire bref et âpre. Il n'avait jamais eu la moindre confiance en la bravoure de Louvet et il avait depuis longtemps réalisé qu'en cas de crise il serait aussi inutile que lâche. Cependant Molara ne l'incriminait point ; car l'homme avait d'excellentes qualités et, au ministère de l'Intérieur, il s'était révélé comme étant un fonctionnaire de premier ordre. La guerre n'était évidemment pas de son ressort.

Molara tendit la lettre à Miguel. Le secrétaire la parcourut et s'abîma dans ses pensées. Lui non plus n'était pas un soldat. Il lui parut manifeste que la partie était jouée et perdue et que, dès lors, il n'y avait pas lieu pour lui de faire un inutile sacrifice de sa vie... pour des raisons purement sentimentales, pensa-t-il. Il songea au rôle qu'il avait joué dans le drame de la nuit et conclut que son attitude lui assurait certains droits et, en tout cas, celui de rester sur l'expectative. Il prit une nouvelle feuille de papier et se mit à écrire. Molara arpentait la pièce.

— Qu'est-ce que vous écrivez ? demanda-t-il.

— Un ordre pour le commandant des forts du port, répondit Miguel promptement, afin de lui faire part de la situation et de lui dire, en outre, en votre nom, de tenir contre toute adversité.

— Très bien, dit Molara avec lassitude, mais je doute fort qu'il reçoive ce mot et, de plus, s'il doit tenir les forts, il ne pourra disposer que de peu d'hommes.

Un planton entra avec un télégramme. C'était un employé de la poste, un loyaliste inconnu, homme d'honneur, qui l'avait apporté lui-même, après avoir franchi la ligne des barricades avec une chance et un courage exceptionnels. Tandis que le président ouvrait l'enveloppe, Miguel se leva et quitta la pièce. Dehors, dans le corridor brillamment éclairé, il trouva un domestique qui, bien que terrifié, était encore capable d'agir. Miguel lui dit quelques mots, rapidement, à voix basse, dans lesquels il était surtout question de vingt livres sterling et de l'hôtel de ville. Puis il retourna dans le bureau.

— Regardez cela ! dit Molara, tout n'est pas encore perdu !

Le télégramme émanait de Brienz, qui était aux environs de Lorenzo :

« Priorité. Sterlitz avec troupe deux mille « rebelles ont avancé sur la Gorge Noire cet « après-midi. Je les ai repoussés avec grosses « pertes. Sterlitz a été fait prisonnier. Je pour- « chasse le restant des troupes. J'attends vos ins- « tructions à Turga. »

— Ceci doit être publié immédiatement, dit-il. Faites-en imprimer 1.000 exemplaires qui seront distribués parmi les loyalistes et dans la ville, aussi loin que possible.

La nouvelle de la victoire fut accueillie par les acclamations des troupes massées sur la place du palais, où elles attendaient l'aube avec impatience. Enfin, la lumière du jour commença à éclairer le ciel et toutes les autres lueurs, ainsi que le reflet de lointains incendies, devinrent plus pâles. Le président, en compagnie de Sorrento, de plusieurs officiers supérieurs et de son aide de camp Tiro, descendit les marches, traversa la cour et, franchissant les grandes grilles du palais, pénétra sur la place où les derniers vestiges de son pouvoir étaient rassemblés. Il alla de l'un à l'autre, serrant de nombreuses mains d'amis et de partisans fidèles. Tout à coup, il aperçut la proclamation des insurgés, qu'un audacieux avait collée au mur à la faveur de la nuit. Il s'approcha et se mit à lire, en s'éclairant d'une lanterne. Le style de Savrola était aisément reconnaissable : les phrases courtes et alertes appelaient le peuple aux armes avec la même vigueur qu'une sonnerie de trompette. En travers de la feuille, un petit papillon rouge, du genre de ceux que l'on colle sur les affiches théâtrales pour annoncer l'heure du spectacle, avait été rajouté plus tard. Sous forme de télégramme, il portait le texte suivant :

« Ai forcé la Gorge Noire ce matin. Les troupes « du dictateur sont en pleine retraite. J'avance « sur Lorenzo. Sterlitz. »

Molara frémit de fureur. Savrola ne négligeait aucun détail et ne gaspillait aucune de ses chances.

— Messieurs, dit le président aux hommes qui l'entouraient et en montrant du doigt la proclamation révolutionnaire, la pieuvre a de longs bras ! Il faut lui couper la tête !

Et bien que chacun sentit en soi que la tentative était désespérée, ils étaient tous des hommes courageux qui savaient ce qu'ils voulaient.

Le palais était à environ 2 kilomètres et demi de l'hôtel de ville, auquel on accédait par une avenue large, mais sinueuse. Les troupes loyalistes, qui s'étaient séparées en trois divisions, empruntèrent cette avenue et les rues plus étroites qui lui étaient parallèles, de chaque côté. Le président

marchait à pied, dans la colonne centrale. Sorrento avait assumé le commandement de la colonne de gauche, qui était la plus menacée. Lentement et avec de fréquents arrêts qui permettaient aux divisions de maintenir le contact, les troupes défilaient dans les rues silencieuses. Il n'y avait absolument personne en vue ; les volets des maisons étaient fermés, les portes verrouillées et, bien que le ciel commençât à s'éclaircir, la ville était plongée dans le silence.

L'avant-garde se hâtait le long de l'avenue, courant d'un arbre à l'autre et essayant avec précaution de percer la demi-obscurité. Soudain, à un tournant, un coup de feu retentit.

— En avant ! cria le président.

Les clairons sonnèrent la charge et les tambours se mirent à battre. Dans la lumière diffuse, on apercevait, à 200 mètres de là, la sombre masse de la barricade qui obstruait la rue. Les soldats se mirent à courir en poussant des cris. Surpris, les défenseurs du barrage ouvrirent le feu, mais faiblement, et bientôt, voyant que l'attaque était sérieuse et qu'ils ne seraient pas assez forts pour y résister, ils battirent en retraite pendant qu'il était encore temps. En quelques instants, la barricade fut prise et, forts de leur succès, les assaillants se précipitèrent en avant. Au delà du barrage, il y avait deux rues transversales, une à droite et une à gauche. On entendait tirer de tous les côtés et le bruit de la fusillade retentissait entre les murs des maisons. Les deux colonnes de flanc avaient rencontré une forte résistance de leur côté, mais la prise de la barricade centrale permettait désormais de contourner la ligne de barrage, et les défenseurs, craignant d'être encerclés, prirent la fuite en grand désordre.

Le jour s'était levé et, dans la rue, le spectacle était étrange. Des tirailleurs couraient d'un arbre à l'autre et la scène tout entière était mouchetée de petits ballons de fumée bleuâtre. Dans leur retraite, les rebelles abandonnaient leurs blessés que les soldats achevaient sauvagement à coups de baïonnette. On tirait des fenêtres et des coups de fusil partaient à l'abri des remparts les plus imprévus : un bec de gaz, une boîte à lettres, le corps d'un blessé, un fiacre renversé. Le tir était nourri et les rues très désertes.

Cependant, les troupes continuaient à avancer, malgré les lourdes pertes qu'elles subissaient à chaque instant. Mais, peu à peu, la riposte des rebelles devint plus intense. Des renforts arrivaient de tous côtés sur les flancs, la situation s'aggravait ; l'ennemi, décrivant un mouvement enveloppant, arrivait par les petites rues et il fallut encore dégarnir le centre déjà faible pour protéger les côtés. Enfin, les rebelles cessèrent de reculer ; ils avaient atteint leur ligne d'artillerie : quatre canons barraient l'avenue aux assaillants.

L'hôtel de ville n'était plus qu'à 400 mètres de là, et Molara entraîna ses soldats pour un suprême effort.

La fusillade s'était maintenant étendue sur un vaste champ en forme de demi-cercle. Dans l'espoir de chasser les artilleurs de leurs positions, les soldats s'étaient introduits dans les maisons qui bordaient les deux côtés de l'avenue et, du haut des toits, ils se mirent à tirer sur leurs adversaires. Mais les rebelles ne furent pas longs à s'inspirer de la même manœuvre et la tentative des troupes gouvernementales fut bientôt réduite à une bataille désespérée, mais inutile, au milieu des cheminées et des lucarnes.

Le président s'exposait courageusement, il était partout à la fois et son exemple stimulait ses partisans. Tiro, qui le suivait constamment, connaissait trop les lois de la guerre pour ne pas réaliser que cet échec momentané leur serait fatal. Chaque minute était précieuse ; or, le temps passait et leur petit contingent était presque entièrement encerclé. Il avait pris un fusil et aidait les soldats à défoncer la porte d'une maison quand, à sa grande stupéfaction, il vit Miguel. Le secrétaire était armé et, alors que, jusqu'à présent, il s'était tenu prudemment à l'arrière, évitant le danger, en se cachant derrière les arbres de l'avenue, maintenant il s'avançait hardiment jusqu'à la porte, qu'il entreprit de forcer avec les soldats. Dès que cela fut fait, il se précipita à l'intérieur et monta les escaliers en courant, au cri de : « Nous sommes tous des soldats, aujourd'hui ! » Plusieurs hommes le suivirent pour pouvoir tirer des fenêtres du premier étage. Tiro, lui, ne pouvait pas quitter le président, mais il était surpris et heureux d'avoir pu voir la bravoure de Miguel.

Bientôt il fut évident que l'attaque avait échoué, l'adversaire étant beaucoup trop nombreux. Quand le signal de la retraite vers le palais fut donné, environ le tiers des loyalistes avaient été tués ou blessés. De tous les côtés, l'ennemi triomphant les serrait de près. Des groupes de soldats isolés, qui n'avaient pu rejoindre la colonne en retraite, se défendaient désespérément dans les maisons et sur les toits. La plupart furent finalement tués, car tout le monde était déchaîné et ce n'était pas la peine de demander de quartier.

Le gros des troupes gouvernementales, massées en une seule colonne, se démenait de son mieux pour essayer de regagner le palais, mais des hommes tombaient à chaque pas. Pourtant, malgré leurs pertes, ils étaient encore dangereux et un groupe de rebelles qui tenta d'interrompre leur retraite fut balayé par une charge sauvage qui leur permit de se regrouper quelque peu. Mais le feu dirigé contre eux était nourri et, peu à peu, la retraite se transforma en déroute. Au cours d'une sanglante poursuite, quatre-vingts hommes seulement échappèrent à la mort et purent atteindre le palais, avec le président et Sorrento. Les grandes grilles furent fermées et la petite garnison se prépara à se défendre jusqu'au bout.

CHAPITRE XVII

LA DEFENSE DU PALAIS

Le palais se prêtait assez bien à une longue défense. C'était un bâtiment solidement bâti en pierre, dont les fenêtres n'étaient pas trop rapprochées du sol ; toutes les ouvertures du rez-de-chaussée étaient munies de gros barreaux, sauf

du côté du jardin, où de longues fenêtres à la française s'ouvraient sur la terrasse. Mais quelques bons fusils pouvaient interdire ces accès étroits et dénudés. En vérité, il semblait que l'architecte avait en quelque sorte prévu des événements du genre de ceux qui se déroulaient, car il avait déguisé en palais une véritable place forte. Le côté le plus vulnérable était certainement celui qui faisait face à la place ; néanmoins, la grande grille était protégée par deux petites tourelles contenant les corps de garde, et le mur de la cour était très élevé et d'une épaisseur suffisante. Mais, comme il était vraisemblable que l'ennemi utiliserait au mieux ses forces sur ce côté du palais, la plus grande partie de la petite garnison y fut concentrée.

Les rebelles étaient guidés par des chefs sages et circonspects qui s'abstinrent d'ordonner l'attaque immédiate du palais. Sûrs de leur proie, ils pouvaient se permettre d'attendre. Cependant, les derniers survivants du parti gouvernemental s'employaient activement à renforcer leur ultime point d'appui. Ils soulevèrent les pavés grossièrement taillés qui formaient les trottoirs de la cour du palais et en garnirent les fenêtres, qui, ainsi transformées en meutrières, pouvaient abriter plusieurs fusils. Les grilles furent fermées et barrées et toutes les dispositions furent prises afin de les entretoiser avec d'immenses poutres. Les munitions furent distribuées et les officiers rendus responsables des diverses sections de la défense. Force leur avait été de reconnaître que le différend qui les dressait contre leurs ennemis devait, cette fois, être tranché.

Mais l'humeur de Molara avait changé. La fureur qui l'avait possédé pendant la nuit s'était transformée en ce courage rude et sauvage dont il avait fait preuve au cours de la matinée. Sans hésiter, il avait mené l'attaque désespérée contre l'hôtel de ville et au cours de la bataille qui avait suivi il s'était exposé librement et témérairement. Mais maintenant qu'il s'en était sorti indemne et qu'il avait regagné le palais, sa dernière chance de tuer Savrola s'était évanouie et l'idée de la mort lui faisait horreur. Toute l'excitation qui l'avait soutenu jusqu'alors s'était évaporée et il sentait qu'il en avait assez. Il se mit à chercher un moyen d'échapper, mais sa recherche demeura vaine et son angoisse devint intense. S'il pouvait gagner quelques heures, des secours pourraient s'organiser. La flotte allait sûrement arriver, mais trop tard. Les gros canons le vengeraient peut-être, mais ils ne pouvaient pas lui sauver la vie. Une vague d'irritation le parcourut et il sentit, à sa portée déjà, la perception des ténèbres qui le guettaient. La terreur commença à le gagner et il réalisa qu'il perdait son sang-froid. Car il avait plus à craindre que les autres. La haine de la foule était centrée sur lui et ils avaient soif de son sang, avant celui des autres. Cette différence était terrible. En proie à un profond abattement, il se retira dans sa chambre, sans participer à la défense.

Vers 11 heures, les meilleurs tireurs ennemis commencèrent à s'installer dans les maisons qui entouraient la façade principale du palais. Peu après, un cou de feu partit d'une des fenêtres de l'étage et il fut suivi de plusieurs autres. Bientôt la fusillade fit rage. Les défenseurs, à l'abri derrière leurs murs, ripostaient prudemment.

Le lieutenant Tiro et un sergent de la garde, qui était un camarade de guerre de Molara, tenaient la fenêtre du corps de garde, à gauche de la grande grille. Tous deux étaient d'excellents tireurs. Le lieutenant avait rempli ses poches de cartouches, tandis que le sergent avait rangé les siennes sur le rebord de la fenêtre, par petits tas impeccables de cinq.

Le tir provenant des maisons avoisinantes était plus ennuyeux que dangereux ; pourtant, quelques balles étaient venues effleurer les pierres entourant les meurtrières improvisées. La garnison ne tirait que prudemment et à bon escient, afin de ménager les munitions et de ne pas exposer les hommes inutilement. Mais, soudain, à environ 250 mètres, un groupe de rebelles déboucha dans la rue qui menait à la grille et se mit à traîner et à pousser quelque chose.

— Attention ! cria Tiro aux hommes qui travaillaient dehors, ils amènent un canon !

Et, visant avec soin, il tira en direction des ennemis qui se rapprochaient du palais. Le sergent et tous les autres défenseurs du même angle se mirent aussi à tirer avec une extraordinaire énergie. Le groupe ennemi ralentit bientôt son avance ; plusieurs tombèrent ; d'autres, blessés, vacillèrent sur leurs pieds et furent emmenés par leurs camarades. L'attaque mollit... puis deux ou trois hommes tournèrent les talons et bientôt tous les autres prirent leurs jambes à leur cou et se mirent à l'abri dans la petite rue. Le canon (qui était un des canons de douze livres saisis par les insurgés) demeura abandonné au milieu de la rue, entouré par une douzaine d'objets noirs et informes qui gisaient à terre.

La garnison poussa des hourras auxquels les maisons avoisinantes répondirent par un tir accru.

Un quart d'heure s'écoula. Puis un nouveau groupe de rebelles déboucha dans l'avenue principale, en poussant quatre charrettes remplies de sacs de farine. Les défenseurs ripostèrent aussitôt par des coups de feu et leurs balles s'enfoncèrent dans les sacs en soulevant d'étranges nuages de teinte blanchâtre, mais les assaillants, protégés par leur abri amovible, continuèrent à avancer imperturbablement. Lorsqu'ils eurent atteint le canon, ils se mirent en devoir de vider les charrettes en poussant les sacs par derrière et, en quelques instants, ils dressèrent un véritable parapet derrière lequel ils s'agenouillèrent. Plusieurs d'entre eux ouvrirent le feu, tandis que les autres s'activaient autour du canon sur lequel s'acharnait maintenant la garnison du palais. Leurs efforts leur coûtèrent deux hommes, mais ils réussirent à charger la pièce d'artillerie et à la pointer en direction de la gille. Un troisième homme s'avança pour placer le tuyau de manœuvre. Tiro visa soigneusement et la silhouette s'effondra sous la balle.

— Vous avez fait mouche ! dit le sergent avec considération. Et il se pencha en avant pour tirer sur un autre homme qui s'avançait avec une

témérité acharnée, pour faire la manœuvre. Il visa longuement pour ne pas manquer son but ; puis, retenant sa respiration, il se mit à appuyer lentement sur la détente, selon la méthode que l'on enseigne dans les livres. Soudain, il y eut un bruit bizarre, une sorte de déflagration sourde, et Tiro eut à peine le temps de s'effacer sur la gauche pour éviter d'être éclaboussé par du sang et d'autres débris humains. Le sergent venait d'être tué par une balle qui était venue au devant de lui au moment où il s'était penché sur sa meurtrière. Là-bas, l'homme avait ajusté son tube et, tenant la ride par la main, se préparait à tirer.

— Eloignez-vous de la grille ! hurla Tiro aux hommes qui travaillaient dehors, je ne peux pas les tenir en respect ! Il leva son fusil et tira au hasard. Au même instant, un grand nuage de fumée s'échappa du canon et un autre s'éleva à la grille du plais. La charpente fut brisée en mille morceaux et des éclats volèrent de toutes parts, tuant et blessant les soldats qui fuyaient pour se mettre à l'abri.

De bruyantes acclamations fusèrent ; de toutes les maisons et des rues avoisinantes, des cris de joie s'élevaient, repris en chœur par des milliers de personnes qui attendaient plus loin et qui avaient entendu le bruit de l'obus. Le tir des rebelles devint plus nourri, mais bientôt un clairon sonna et, au bout de vingt minutes, la fusillade avait complètement cessé. C'est alors qu'un homme grimpa par-dessus la barricade, portant un drapeau blanc et suivi de deux autres hommes. Au palais, un mouchoir fut agité à une des fenêtres en signe d'acceptation de la trêve. La délégation s'approcha du portail détruit et le chef pénétra dans la cour. Aussitôt, la plupart des défenseurs abandonnèrent leur poste pour venir le regarder et pour savoir quelles étaient les conditions qu'il offrait. Le chef était Moret.

— Je vous demande à tous de vous rendre, dit-il, vous aurez la vie sauve jusqu'à ce que vous passiez en jugement.

— Adressez-vous à moi, monsieur, dit Sorrento en s'avançant, c'est moi qui commande ici.

— Au nom de la République, je vous demande à tous de vous rendre, répéta Moret d'une voix forte.

— Je vous défends de vous adresser à ces soldats, dit Sorrento, si vous le faites encore une fois, je considérerai la protection de votre drapeau blanc comme nulle et non avenue.

Moret se tourna vers lui.

— Toute résistance est désormais inutile, dit-il, pourquoi exposer encore des vies humaines ? Rendez-vous et vous aurez la vie sauve !

Sorrento réfléchit pendant un instant. Les rebelles savaient peut-être que la flotte allait arriver. Sinon, pourquoi offriraient-ils des conditions ? Il fallait gagner du temps.

— Il nous faut deux heures pour examiner vos conditions, dit-il.

— Non, dit Moret résolument, vous devez vous rendre ici même, sur-le-champ.

— Jamais de la vie ! répliqua le ministre de la Guerre, nous pouvons défendre le palais et nous le défendrons jusqu'au retour de la flotte et de nos victorieuses troupes.

— Vous refusez toutes conditions ?

— Je refuse celles que vous offrez.

— Soldats, dit Moret en s'adressant à nouveau aux hommes, je fais appel à vous de ne pas exposer inutilement vos vies. Je vous offre des conditions équitables, ne les rejetez pas !

— Jeune homme, dit Sorrento, bouillant de colère, j'ai d'ores et déjà un assez long compte à régler avec vous. Vous êtes civil et vous ignorez les lois de la guerre. Il est de mon devoir de vous prévenir que si vous continuez à essayer de corrompre la loyauté des troupes gouvernementales, je tirerai sur vous.

Il prit son revolver à la main.

Moret aurait dû prêter attention à ses paroles, mais il était impulsif, courageux et... mauvais diplomate. Ne se souciant nullement de l'avertissement de Sorrento, il n'écouta que son cœur généreux qui espérait sincèrement éviter toute nouvelle effusion de sang et, comme il ne croyait pas que Sorrento fût capable de le tuer ainsi, de sang-froid, il s'écria :

— Je vous offre la vie ! Ne choisissez pas la mort !

Sorrento leva son revolver et tira. Moret tomba à terre et son sang se mit à couler sur le drapeau blanc. Pendant quelques instants, son corps fut pris de contorsions et de convulsions, puis il demeura immobile. Les témoins de la scène ne purent s'empêcher de s'exclamer avec horreur. Personne ne s'attendait à ce que Sorrento exécutât sa menace. Mais il ne faut jamais compter sur la pitié d'hommes de ce genre, car leur vie n'est basée que sur des règles et des lois.

Les deux hommes qui attendaient dehors, près de la grille, entendirent le coup de feu, virent ce qui s'était passé et retournèrent en courant auprès de leurs camarades, tandis que les soldats de la petite garnison regagnaient lentement leur poste, le cœur lourd : pour eux, il n'y avait plus d'espoir.

Le mot de trêve avait décidé le président à quitter sa chambre, car aussitôt son imagination lui avait fait entrevoir une chance nouvelle de vie et même de vengeance. Mais, au moment où il descendait les marches qui menaient dans la cour, il entendit un coup de feu si proche de lui qu'il sursauta. Le spectacle qui l'attendait au bas des marches le plongea dans la consternation.

— Mon Dieu, dit-il à Sorrento, qu'avez-vous fait ?

— J'ai tué un rebelle, monsieur, dit le ministre de la Guerre, jouant d'effronterie malgré l'appréhension qui s'était emparée de lui, car il a voulu entraîner les troupes à se mutiner et à déserter. Je l'avais prévenu que son drapeau blanc ne le protégerait plus.

Molara frémit de la tête aux pieds : il sentait que son ultime chance s'effaçait.

— Vous nous avez tous condamnés à mort ! dit-il, et il se pencha pour prendre un papier qui sortait à moitié de la poche du cadavre, où il lut ce qui suit :

« Je vous autorise à accepter la reddition d'Antonio Molara, ex-président de la République,

et de tous les officiers, soldats et partisans qui occupent le palais présidentiel. Ils auront la vie sauve et seront assurés de protection jusqu'à décision du gouvernement.

» Pour le Conseil de sécurité publique :

» SAVROLA. »

Et Sorrento l'avait tué !... lui, le seul homme qui pouvait les sauver de la fureur de la populace. Le cœur trop lourd pour parler, Molara se détourna et, au même moment, la fusillade recommença avec une nouvelle vigueur sur la place : les assaillants savaient désormais le sort qui avait été réservé à leur messager.

En proie à un profond sentiment de mécontentement, Sorrento resta à contempler son ouvrage pendant un long moment. Sa nature revêche et acerbe ignorait le véritable remords, mais il connaissait Molara depuis un bon nombre d'années et il avait été douloureusement frappé en voyant sa peine ; aussi, il s'en voulait beaucoup d'en être responsable. Il n'avait pas réalisé que le président désirait se rendre, sinon, pensait-il, il se serait montré plus tolérant. N'y avait-il donc aucun moyen de réparer le mal qui avait été fait ?

Le lieutenant Tiro s'approcha, en portant un manteau sur son bras. Il avait été indigné par la brutalité de son supérieur et il voulait à tout prix lui faire connaître ses sentiments sinon verbalement, du moins par son attitude. Il se pencha sur le cadavre, dont il rectifia la position ; puis il recouvrit le visage blanc et sans expression avec le manteau qu'il avait apporté. Ensuite, il se redressa et dit avec insolence au colonel :

— Je me demande s'ils ont l'intention de vous rendre le même service dans quelques heures, mon colonel ?

Sorrento le regarda et eut un rire désagréable.

— Peuh ! que voulez-vous que cela me fasse ? Quand vous aurez assisté à autant de batailles que moi, vous ne serez pas aussi facilement dégoûté.

— Je n'aurai guère l'occasion d'en voir beaucoup plus, puisque vous avez tué le seul homme qui pouvait accepter notre reddition.

— Il y en a un autre, dit le ministre de la Guerre, Savrola !.... Si vous voulez vivre, allez donc le chercher pour qu'il rappelle ses chiens de chasse.

L'amertume poussait Sorrento à parler ainsi, mais ses paroles donnèrent à réfléchir au lieutenant. Savrola... il le connaissait, il l'aimait bien, ils avaient quelque chose de commun. Un homme tel que lui viendrait si on l'appelait. Mais comment arriver à quitter le palais ? Bien que les attaques des insurgés eussent uniquement été concentrées sur la façade principale, une étroite surveillance était exercée tout autour et une occasionnelle fusillade maintenue en permanence. Quant à traverser la ligne tenue par les assaillants, ce n'était pas la peine d'y penser. Tiro passa en revue les alternatives qui lui restaient : un tunnel ? il n'y en avait point ; un ballon ? non plus. Il secoua la tête en pensant à ce problème insoluble et leva les yeux vers le ciel clair en songeant :

— Il faudrait être un oiseau pour réussir !

Le palais était relié au Sénat et aux principaux ministères par le téléphone, et il se trouvait que les lignes les plus importantes du côté est de la grande ville passaient justement sur son toit. En levant la tête, Tiro remarqua la fin du réseau, composé d'au moins vingt lignes.

— Vous pourriez passer par là ? demanda avec empressement le ministre de la Guerre qui avait suivi son regard.

— Je vais essayer ! dit le lieutenant que l'idée avait enthousiasmé.

Sorrento aurait voulu lui serrer la main, mais le jeune homme recula et, après avoir salué, il s'éloigna. Il entra dans le palais et monta les escaliers qui menaient au toit plat. La tentative était audacieuse et dangereuse. Que se passerait-il si les rebelles le repéraient à mi-chemin dans l'espace ? Il avait souvent, avec sa sarbacane, tiré des corneilles, alors qu'elles n'étaient que des taches noires dans le ciel ou entre les branches. Cette pensée lui fut particulièrement désagréable à cet instant, mais il se consola en pensant que les hommes qui veillent, au péril de leur vie, auprès des meurtrières n'ont guère le temps de faire autre chose que de viser leur objectif et que leurs yeux s'égarent rarement ailleurs. Il sortit sur le toit et se dirigea vers le poteau télégraphique. Il était évident que celui-ci était très solide ; pourtant, avant de grimper, Tiro hésita, car il courait sa chance et la mort lui était soudain apparue, proche et terrifiante.

— Je leur riverai leur clou, à ces cochons ! se dit-il, et, sur cette exaltante pensée, il chassa ses inquiétudes.

Il commença par grimper jusqu'à la première ligne téléphonique, puis il se hissa plus haut afin de prendre pied sur les isolateurs. Les lignes passaient, en deux groupes, de chaque côté du poteau. Il se mit debout sur les groupes inférieurs, coinça plusieurs fils supérieurs sous ses bras et, tenant de chaque main un autre fil, il se mit en route, en traînant maladroitement les pieds. Il avait à parcourir une soixantaine de mètres ; au moment où il dépassait le parapet, il vit la rue sous lui, très loin, lui sembla-t-il. Des coups de feu partaient constamment des fenêtres des maisons avoisinantes ainsi que du palais. A une vingtaine de mètres au-dessous, un cadavre gisait, avec ses yeux, que le soleil n'éblouirait plus jamais, braqués sur les fils.

Lire la troisième et dernière partie de SAVROLA dans notre prochain numéro.

Copyright by Diffusion Centrale de la Presse. — Traduction de Judith PALEY.

SAVROLA paraîtra prochainement en librairie aux Éditions du Rocher.

RETOUR

Pièce en quatre actes de Pierre-Maurice RICHARD

Cette œuvre a été représentée pour la première fois, à Paris, le 15 décembre 1947, au Théâtre du Gymnase, dans la mise en scène de Paule ROLLE et avec la distribution suivante :

Monique Cazal, 27 ans.	*Hélène PERDRIÈRE*
Robert Cazal, éditeur, 35 ans	*Jean GALLAND*
Marc Bruhard, ingénieur, 32 ans	*Pierre RICHARD-WILLM*
Louise, la bonne, 55 ans.	*Gabrielle ROSNY*

Copyright 1948 by les Éditions Nagel. Tous droits réservés pour tous les pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, de droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Aucune représentation ne peut avoir lieu sans un contrat préalable avec les Éditions Nagel, 7, rue de Savoie, à Paris.

ACTE PREMIER

La scène se passe à Auteuil, dans e salon de l'appartement de Robert Cazal. C'est, d'ailleurs, moins un salon de réception qu'une sorte de living-room confortable et intime. La pièce, sans être petite, ne doit pas sembler trop vaste. Elle est meublée avec goût, mais sans luxe tapageur. Style moderne et un peu britannique. L'appartement n'étant pas situé dans une maison de construction récente, il existe une belle cheminée qui, en ce mois de décembre 1942, a retrouvé sa raison d'être. Deux ou trois tableaux aux murs. Au fond, une grande bibliothèque. Des livres un peu partout. Un guéridon avec le téléphone. Sur le bureau, un grand portrait de Monique. Une petite photographie de Robert sur la cheminée. Les doubles rideaux sont tirés. Il est environ 5 heures.

SCÈNE PREMIÈRE

MONIQUE, LOUISE

Quand le rideau se lève, Louise est agenouillée devant la cheminée, un panier à bois posé à son côté. Elle achève de disposer dans l'âtre les bourrées et les petites bûches. Avant d'allumer le feu, elle se relève et va ranger le panier dans le renfoncement, contre le jambage droit de la cheminée. La porte du fond, à gauche, qui donne sur le hall, s'ouvre et Monique entre. Elle porte un manteau sport, des bottes, une toque, le tout pratique mais élégant. Quelques flocons de neige à demi fondus sont encore visibles sur ses vêtements. Elle est de taille moyenne, bien faite, blonde, avec un visage expressif et mobile. Elle enlève prestement sa toque, la jette sur un fauteuil, secoue sa chevelure et tapote son manteau pour en faire tomber la neige.

MONIQUE. — Quel temps, grands dieux ! A la sortie du Métro, on était complètement aveuglé par la neige ! Un de ces tourbillons !... Ouf !... Ça semble tout drôle de ne plus sentir le vent... Eh bien, Louise ! Et ce feu ?

LOUISE. — Je ne pensais pas que Madame rentrerait si tôt. Il est à peine 5 heures.

MONIQUE. — Si vous croyez qu'il fait une température à regarder les étalages !

LOUISE. — Le chauffage central a marché un petit peu cet après-midi.

MONIQUE, s'approchant pour tâter le calorifère. — Non ? Vous faites bien de me le dire ! J'aurais pu ne pas m'en apercevoir. Et pourtant, c'est un événement !

LOUISE. — Le propriétaire a dit au concierge d'allumer quelques heures de temps en temps.

MONIQUE. — Quelle sollicitude !

LOUISE. — Il paraît que c'est rapport aux peintures de l'escalier. Elles s'abîment à cause de l'humidité.

MONIQUE. — Ah ! très bien ! Je me disais aussi... (Ironique.) Dites donc, Louise, vous pourriez peut-être passer une éponge mouillée sur les murs tous les matins ! Discrètement, bien entendu. Cela entretiendrait le propriétaire dans ses excellentes résolutions !...

LOUISE. — Oh ! madame, quand même...

MONIQUE. — Bon, bon ! Je n'ai rien dit... C'était dans une bonne intention !... N'en parlons plus. Enfin, malgré les ardeurs du chauffage central, je supporterais bien une petite flambée !

LOUISE. — Il n'y a plus que l'allumette à mettre.

MONIQUE. — Mettez-la, Louise, mettez-la vite !

LOUISE, allumant le feu. — Le bois diminue, madame.

MONIQUE. — Ah ? C'est bien fâcheux... Mais si on ne fait pas de feu en décembre et quand il neige, on n'en fera jamais !

LOUISE, soufflant sur le feu. — Ça a l'air de bien prendre.

MONIQUE. — Ah ! C'est quand même bon un feu de bois ! On est heureux d'y revenir maintenant. Ça me rappelle mes séjours en Angleterre. On trouvait cela un peu vieillot et rétrograde cet amour du coin du feu. Mais je les comprends mieux, maintenant... Avec leurs soirées interminables...

Elle s'assied et tend les mains vers le feu.

LOUISE. — C'est vrai, ça tient compagnie de regarder les flammes.

MONIQUE, soudain lasse et triste. — Oui... Ça tient compagnie... Il faut bien... (Se secouant.) Malheureusement, la différence avec l'Angleterre, c'est qu'on n'a pas une bonne tasse de thé sur le bras de son fauteuil !

LOUISE. — J'ai pu avoir un paquet de thé vert.

MONIQUE. — Alors, dépêchez-vous, Louise ! *Is the kettle boiling ?*

LOUISE. — Madame ?

MONIQUE. — L'eau bout ?

LOUISE. — Elle bouillait. J'ai dû l'arrêter rapport au gaz. A propos, Madame sait que la bonne du 50 a tenté de s'asphyxier ?

MONIQUE. — Ah ! oui. En voilà une idée !

LOUISE. — Il paraît que sa patronne avait voulu lui faire payer les 700 francs d'amende qu'elle avait eus pour excès de consommation. Alors, l'autre a perdu la tête !

MONIQUE, riant. — Eh bien ! C'était une étrange solution ! Allez, Louise, *hurry up !*

LOUISE. — Ça me fait toujours drôle quand Madame me parle anglais. Ça me rappelle Monsieur... Quand j'avais dérangé ses papiers en essuyant son bureau, il disait toujours quelque chose en anglais.

MONIQUE. — Ça valait sans doute mieux !

LOUISE. — Oh ! je comprenais tout de même qu'il n'était pas content !

MONIQUE. — Vous êtes psychologue, Louise !... (Elle se lève. Changeant de ton.) Le facteur est-il passé ?

LOUISE. — Oui, madame ; j'ai rencontré le concierge dans l'escalier en allant chercher le bois.

MONIQUE. — Rien ?

LOUISE. — Non, madame, rien.

MONIQUE, reste un instant immobile, rêveuse, la tête baissée. — Bon... Demain, peut-être...

LOUISE. — La poste est très chargée avant les fêtes... Et d'Allemagne, c'est encore pire... (Un temps.) Ah ! ça fait long, bien sûr...

MONIQUE. — Oui... ça fait long... Deux ans et demi !... (Un temps.) Vous vous rappelez la première carte ?... Dix semaines d'attente... Je crois que je n'ai jamais été aussi heureuse qu'en apprenant cette mauvaise nouvelle — parce que j'en redoutais une pire... — Je ne pouvais que me répéter : « Vivant !... Il est vivant ! » Je n'avais jamais senti à quel point un seul mot peut être chargé de sens. Comme si le bonheur vous emplissait tout à coup à vous en faire mal ! La séparation ? Je n'y songeais même pas, tant cela semblait secondaire...

LOUISE. — On ne pensait pas que ça durerait tant...

MONIQUE. — Oui, c'est vrai. C'est seulement plus tard que ce qui semblait secondaire a pris sa réelle importance. Une fois la première inquiétude passée... L'absence... Celui-là aussi c'est un mot qui veut dire quelque chose... (Avec un sourire triste.) C'était bon de vous avoir avec moi, Louise, pendant ce temps.

LOUISE. — Oh ! madame...

MONIQUE. — Si, si, je vous l'assure. Vous rappelez-vous quand maman vous a demandé de venir ici, avec moi, après mon mariage ? Elle semblait penser que, sans votre aide, je n'arriverais jamais à organiser la maison.

LOUISE. — Ah ! j'ai eu du mal à dire oui ! Quitter Grenoble et vos parents... Après douze années. Et venir habiter Paris, à mon âge ! Il fallait que ce soit pour vous !... Voilà bientôt quatre ans ! C'était en janvier 39...

MONIQUE. — Oui, quatre ans !... Et dire que Robert n'a pas vécu ici neuf mois, en comptant ses deux permissions avant l'armistice...

LOUISE. — Il faut encore patienter un peu. Ça viendra tout à coup, comme toutes les bonnes nouvelles.

MONIQUE, tristement. — Vous croyez qu'il n'y a que les bonnes nouvelles qui viennent tout à coup, Louise ?

LOUISE. — Mais oui, mais oui, vous verrez !...

Elle se dirige vers la porte. Monique, se levant du bras du fauteuil où elle s'était appuyée et passant devant le guéridon, y remarque une carte de visite.

MONIQUE. — Tiens ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

LOUISE, revenant. — Mon Dieu ! moi qui oubliais ! C'est un monsieur qui est venu dans l'après-midi. Il a demandé si Madame était là.

MONIQUE, retournant la carte entre ses doigts. — Marc Bruhard... Connais pas... Voyons ?... Non ! Je ne vois pas du tout qui ça peut être... Il n'a pas dit ce qu'il voulait ?

LOUISE. — Non. Il a demandé vers quelle heure Madame serait chez elle. Il doit repasser ou téléphoner. J'ai dit : « Pas avant 5 heures. »

MONIQUE. — Ah ! décidément, pas moyen d'être tranquille chez soi !... (Elle rit.) J'exagère un peu. On croirait à m'entendre que j'ai cent personnes qui assiègent quotidiennement ma porte !... En fait, elles sont plutôt rares, les visites, n'est-ce pas ? Cette fois, c'est sans doute un client pour la maison d'édition. Robert avait pris l'habitude d'en recevoir ici, et il y en a qui continuent à venir... (Elle s'approche du feu, pousse une bûche du bout de sa botte.) Encore une bûche, Louise ! Il faut que je travaille ce soir. J'ai une traduction à finir. Il y a quelques jours, M. Cartier, l'associé de Robert, m'a de nouveau réclamé mon manuscrit. J'ai promis et ce sera fait.

Elle passe dans sa chambre, à droite, mais laisse la porte entr'ouverte. Les répliques suivantes sont échangées d'une pièce à l'autre.

LOUISE, attisant le feu. — Ben quoi, il va très bien ce feu !... Il faut économiser. L'hiver n'est pas fini !

Un temps.

MONIQUE, de sa chambre. — Avez-vous pu trouver des cartons d'emballage, Louise ?

LOUISE. — Oui, ils sont dans la cuisine, madame.

MONIQUE. — Je passerai à la Croix-Rouge demain matin. J'espère y trouver de quoi compléter mon colis. Jusqu'à présent, c'est un peu maigre... Oh ! et le tabac que j'ai oublié !

LOUISE. — Ah ! ça, c'est pas des choses à faire !

MONIQUE. — Avez-vous des idées précises sur les qualités que doit avoir une pipe, Louise ?... Robert m'en réclame une.

LOUISE. — Ma foi... En tout cas, je la prendrais pas trop grosse... Ça consommerait moins.

MONIQUE. — C'est une bonne idée. Mais je suis plutôt embarrassée... Enfin, je choisirai une jolie couleur !...

LOUISE, riant. — Je ne sais pas si ça sera l'essentiel pour Monsieur... Mais, après tout, on ne sait jamais...

Un silence pendant lequel Louise va et vient dans la pièce.

MONIQUE. — Dites, Louise, comment est-il ?

LOUISE. — Qui ça, Madame ?

MONIQUE, rentrant et finissant de nouer la ceinture de sa robe de chambre. — Le monsieur qui est venu. Monsieur Bruat... Bruhard... Je ne sais plus quoi...

LOUISE. — Je l'ai juste vu deux secondes sur le palier. On ne distingue pas bien avec les fenêtres de l'escalier passées au bleu.

MONIQUE. — Enfin, il est grand ? Gros ? Vieux ?

LOUISE. — Oui, plutôt grand, mais pas gros... Pas vieux non plus...

MONIQUE. — Très original, en tout cas, d'après son signalement !...

LOUISE. — Oh ! madame ! Vous savez, moi...

Sonnerie du téléphone.

MONIQUE, regardant sa montre. — Si c'est lui, on ne peut toujours pas lui reprocher d'être en retard. C'est déjà une qualité !

Monique se dirige vers le téléphone. Louise sort.

SCÈNE DEUXIÈME

MONIQUE, puis LOUISE

MONIQUE, décrochant le récepteur. — « Allô ? Oui... Oui, c'est moi. Bonjour, monsieur... Oui, en effet, j'ai trouvé votre carte... (Un temps. Vivement :) Des nouvelles de mon mari ? Comment cela ?... Vous venez de rentrer de captivité ?... Oui, oui... Je vous remercie de votre visite. Quelle malchance !... Vous êtes rentré ce matin même ? Oh ! je suis très touchée... C'est peut-être naturel, mais... De grands amis... Oui. Oh ! je ne puis vous dire combien je suis désolée. Nous aurions pu bavarder un peu... Il y a tant de questions à poser, tant de détails qu'on voudrait connaître... Aurez-vous l'occasion de repasser par ici — ou bien moi je pourrais... Oh ! non, plus tard ! Je ne veux pas vous obliger, si tôt après votre retour... J'espère que cela ne vous ennuiera pas trop de revenir... Etes-vous loin d'ici ?... Vous me téléphonez de la poste ?... Mais dans quel quartier habitez-vous ? (Stupéfaite.) Vous êtes à la poste du XVI^e^. (Riant.) Mais c'est juste en face ! Voyons, en voilà une idée !... Me déranger ?... Mais pas du tout... Il n'y avait pas besoin de me prévenir... c'était fait d'ailleurs... Avez-vous quelques minutes maintenant ?... Mais évidemment, c'est bien plus simple. Et puis vous ne serez pas surpris si je vous dis que j'ai hâte de savoir... Allons ! Je vous attends ! A tout de suite... C'est cela... » (Louise entre, apportant le thé sur un plateau. Monique court vers elle.) Ah ! Louise, je suis contente ! Je vais avoir des nouvelles de Robert. Le monsieur qui est venu est un de ses camarades. Il sera ici dans un instant. Ajoutez une tasse et tâchez de garnir un peu le plateau. Je vous appellerai pour servir.

LOUISE. — Je vais essayer d'arranger quelque chose... Vous voyez qu'il ne fallait pas vous inquiéter. C'est toujours quand on s'y attend le moins qu'il vous arrive une surprise.

MONIQUE, avec un sourire. — Sans cela ce ne serait plus une surprise, Louise !

LOUISE. — Vous verrez, ce sera pareil pour Monsieur. Un jour il sera devant vous, avant que vous sachiez seulement comment c'est arrivé.

Elle sort, emportant le plateau.

MONIQUE, seule. — J'y ai tellement pensé à ce moment-là que j'ai fini par ne plus y croire... Et pourtant, elle dit vrai... Il suffit d'attendre — toujours attendre... (Soudain les larmes lui montent aux yeux et elle cache un instant son visage dans ses mains.) Ah ! c'est idiot ! De quoi vais-je avoir l'air ? Quitte à pleurer, il vaut mieux le faire tranquillement, sans se presser.

Elle s'est approchée de la glace, s'essuie les yeux et arrange ses cheveux.

LOUISE, de la porte. — Je crois que ça pourra aller, madame. Dommage que je n'ai pas su... (Elle est interrompue par un coup de sonnette.) Je vais ouvrir.

Elle sort et introduit Marc Bruhard. C'est un garçon d'abord franc et sympathique, au visage intelligent. Il semble un peu mal à son aise au début, mais cela ne dure pas.

SCÈNE TROISIÈME

MONIQUE, MARC, LOUISE un instant.

MARC, s'inclinant. — Madame...

MONIQUE, s'avançant vers lui et lui tendant la main. — Bonsoir, monsieur ! Excusez-moi de vous recevoir ainsi, mais il fait si froid ! Oh ! vous êtes tout mouillé...

MARC. — Un peu de neige fondue seulement.

MONIQUE. — Si vous voulez vous débarrasser ? On fera sécher votre pardessus. (Marc donne son pardessus à Louise, qui sort.) Approchons-nous un peu du feu. (Ils s'avancent tout en parlant vers la cheminée et Monique, du geste, invite Marc à s'asseoir.) Et laissez-moi encore vous remercier d'être venu ainsi. Le jour même de votre arrivée, vraiment...

MARC. — Je l'avais promis à Cazal... Je lui avais dit : « A moins que je n'arrive trop tard, j'irai donner de tes nouvelles à ta femme le soir même. »

MONIQUE. — Vous ne pouvez savoir combien je vous suis reconnaissante... Et vous, comme vous devez être heureux !

MARC, hésitant. — Oui... sans doute... Mais il y a les autres... Ceux qu'on a laissés... ceux qui restent...

MONIQUE, tristement. — Oui... évidemment... Mais vos camarades ne pouvaient vous en vouloir de partir. Vous aviez une raison valable, j'imagine !

MARC. — Oh ! certes !... Mais un peu stupide et injuste quand on y réfléchit... J'ai subi là-bas une opération qui n'a pas très bien réussi... Et, mardi dernier, j'ai appris que l'on avait décidé de me rapatrier.

MONIQUE, doucement. — Ainsi, il y a huit jours vous étiez encore auprès de lui...

MARC. — Il n'y a même que cinq jours. J'ai quitté le camp jeudi soir...

MONIQUE. — Jeudi soir... Cela semble extraordinaire... si proche, n'est-ce pas, pour moi... Comment va-t-il ?...

MARC. — Il a maigri, évidemment, comme tout le monde. Mais je ne l'ai pas vu une seule fois à l'infirmerie. Vos envois n'ont pas peu contribué à le maintenir en bonne condition physique... et morale... La tendresse avec laquelle les colis étaient composés importait autant pour nous que leur contenu. Vous rassurer sur sa santé, vous remercier de tout ce que vous faites pour lui, tel était l'essentiel du message que j'avais à vous transmettre. Le reste, n'est-ce pas, vous le devinez...

Un temps.

MONIQUE. — Ainsi, Robert et vous étiez de grands amis ?

MARC. — Oui, et je vous assure qu'une amitié née dans ces circonstances et qui résiste à de telles conditions de vie, c'est quelque chose.

MONIQUE. — C'est étrange. Robert n'avait jamais mentionné votre nom dans ses lettres. Il est vrai que cela ne m'aurait rien dit, évidemment... Mais il me parlait parfois « du locataire du dessus ». Etait-ce vous ?

MARC. — Oui, nous avions choisi nos couchettes l'une au-dessus de l'autre, en arrivant à l'Oflag. Il y avait beaucoup de locataires dans l'immeuble ! Et les étages n'étaient guère séparés que par 1 m. 50 !

C'est dire qu'on ne pouvait ignorer son voisin. Nous avons déménagé trois fois, mais en ayant la chance de n'être jamais séparés. C'était là notre grande terreur lorsque nous changions de camp.

MONIQUE. — Mais comment vous êtes-vous rencontrés ? Vous n'étiez pas dans le même régiment que Robert ?

MARC. — Non, je suis ingénieur dans une usine de textiles et j'étais lieutenant d'artillerie. C'est par hasard que je fus chargé de remplacer l'officier de liaison qui avait eu un accident de moto. Je suis arrivé à la compagnie de Cazal juste pour me faire cueillir. Une colonne blindée, qui nous a encerclés. C'était près de Doullens. On a tenu quelque temps. J'étais au côté de votre mari.

MONIQUE. — Oui, je me rappelle. Robert m'a conté cela dans une de ses premières lettres. Il m'a dit qu'avant d'être fait prisonnier il avait failli être tué et que son voisin avait été blessé. Ce n'était pas vous, j'espère ?

MARC. — Si. Oh ! deux fois rien : une simple éraflure au bras. Mais à quelques centimètres près nous y restions tous les deux. Nous nous répétions cela plus tard en manière de consolation, lorsque l'ennui nous prenait ou que le temps semblait se figer. (Un silence.) Ah ! cette lutte contre les heures, les jours... Ceux qui n'ont pas passé par là ne peuvent savoir — ou, peut-être, si — celles qui, comme vous, attendent...

MONIQUE. — Non, vous avez raison. Même pour nous ce n'est pas la même chose. Notre vie est remplie malgré l'absence. On peut agir, sortir. Je crois, en effet, que peu de gens arrivent à se faire une idée exacte...

MARC. — Il faudrait beaucoup d'imagination pour se représenter le néant... Une fois, je me souviens d'être resté allongé immobile sur ma couchette pendant un quart d'heure, en fixant ma montre accrochée à un clou. Je ne sais ce qui m'avait pris. Votre mari avait interrompu l'expérience en me demandant si je n'étais pas fou. J'avais répondu : « Pas encore, mais ça ne va pas tarder... » Et je vous affirme que ce n'était pas une plaisanterie.

MONIQUE. — C'est au début que vous avez le plus souffert, n'est-ce pas ?

MARC. — Oui, physiquement et moralement. L'humiliation, la faim, l'installation plus que rudimentaire, le manque de nouvelles. On ne savait plus rien. Les bruits les plus extravagants couraient... Chacun craignait pour les siens, bien entendu. Personnellement, cette angoisse m'a été épargnée. Je ne suis pas marié et, ma mère habitant Limoges, je n'étais pas trop inquiet. Mais votre mari se faisait un grand souci à votre sujet.

MONIQUE. — Oui, cette période d'incertitude a été terrible. J'en parlais encore tout à l'heure.

MARC. — Quand le courrier a commencé à fonctionner, notre existence a pris un autre visage. C'était une sorte de convalescence. On reprenait lentement contact avec la vie. Des habitudes se créaient, un ordre s'établissait. Puis les premiers colis sont arrivés, les premières photos aussi... (Un silence. Montrant la photographie de Monique sur le bureau.) J'ai vu celle-ci plus de huit cents fois... à supposer que je ne l'aie regardée qu'une fois par jour ! Cazal l'avait fixée contre le mur à la tête de sa couchette...

MONIQUE, riant, après un imperceptible moment de gêne. — Ainsi, nous sommes déjà de vieilles connaissances !

MARC. — Oui, c'était une impression étrange. La pensée que tout à coup j'allais vous rencontrer, être en face de vous, là, vraiment, et non de la simple image que je connaissais jusqu'alors... J'ai eu un moment de... comment dirais-je ?... d'hésitation... je ne peux pas dire de crainte, d'appréhension... non ! Si, toutefois, il y avait de cela ! Comme dans le conte de fée, vous savez : le voyage d'Alice au delà du Miroir... J'étais devant la glace sans oser passer de l'autre côté... Un peu inquiet à l'idée que l'image immobile que je connaissais allait soudain prendre une troisième dimension, s'animer... Idiot, n'est-ce pas ? C'est cela qui a motivé mon coup de téléphone un peu ridicule...

MONIQUE. — Mais non, voyons !

MARC. — Oh ! si, je m'en rends compte. Enfin, pardonnez-moi. L'animal sort de sa cage. Il n'a pas encore repris l'habitude d'être libre. Il est encore un peu affolé. Il lui faudra faire un petit stage de réacclimatation !

MONIQUE. — Quelle chose extraordinaire ce doit être de se sentir libre de nouveau !

MARC. — Oui, je m'étais promis de savourer ce moment. Je voudrais le prolonger. Mais déjà je commence à trouver cela naturel. Je n'ai pas su tirer profit de la leçon. (Un temps.) Oh ! il y a une chose que je regrette. Cazal m'avait donné une longue lettre pour vous. Mais j'ai dû la lui rendre au dernier moment, car il y avait une fouille sévère et j'étais un vrai vaguemestre ! Je lui ai proposé d'essayer de garder la sienne, mais il n'y a pas consenti, craignant de m'attirer des ennuis.

MONIQUE. — Oh ! il a eu raison ! C'eût été impardonnable ! (Un temps.) Voyez-vous, je suis sûre que Robert a dû souffrir de votre départ, mais qu'il en a été très heureux aussi.

MARC. — Oui, je le pense également. C'est un très chic type... Il se livre peu, mais tout ce qu'il éprouve est étrangement profond. Ah ! s'il pouvait revenir aussi ! (Un temps.) Son métier d'éditeur lui permettrait de rentrer, évidemment, mais vous devinez à quelles conditions... Et cela, vous savez qu'il ne l'accepterait sûrement pas...

MONIQUE. — Non, bien entendu.

MARC. — Il faut patienter encore...

MONIQUE. — Oui, il n'y a rien d'autre à faire... (Elle se lève. Marc se lève également.) Oh ! non ! vous ne partez pas encore ! Je vais seulement demander qu'on nous apporte le thé. C'est une habitude que vous avez dû perdre, hélas !

MARC. — Oui, bien sûr. Cela nous arrivait cependant, de temps en temps. Tenez, le mois dernier, j'avais reçu de Suisse un paquet de thé, et du vrai ! Nous l'avons fini il y a une quinzaine, Cazal et moi. Ç'a été la grande vie mondaine pendant une ou deux semaines !

MONIQUE. — Eh bien, je vais vous rendre vos largesses, mais modestement ! avec du thé vert !

Elle sort quelques instants et on l'entend appeler doucement : « Louise ! » Marc, resté seul, fait quelques pas dans l'appartement. Il s'arrête devant le bureau et regarde la photographie de Monique. Puis il revient vers la cheminée, s'approche pour mieux voir, prend

un petit cadre sur la tablette, l'examine. Son visage se crispe et s'éclaire tour à tour. Monique rentre, suivie de Louise, qui, pendant les premières répliques, déposera le plateau à thé sur le guéridon, puis sortira aussitôt.

SCÈNE QUATRIÈME

MONIQUE, MARC, LOUISE un instant.

MONIQUE. — Vous regardez la photo de Robert ?

MARC, relevant la tête. — Excusez-moi ! Vous voyez, je suis indiscret.

MONIQUE. — Mais pas du tout ! Elle est là pour qu'on la regarde ! Elle est bien, n'est-ce pas ?

MARC. — Oui, très naturelle. Une fois ou deux, on a pris des photographies au camp, mais Cazal n'a jamais voulu envoyer les siennes. Je comprends pourquoi, maintenant. Celle-ci est bien meilleure !

MONIQUE. — Je voudrais la faire agrandir, mais le photographe me la demande pour huit jours et je n'ai pas le courage de m'en séparer... J'ai parfois l'impression que l'image que je porte en moi a perdu tout relief, est devenue quelque chose d'affreusement plat et mince, de transparent presque ! Comme le simple reflet de la personne, son fantôme ! C'est une véritable sensation de cauchemar, par moments...

MARC. — On finirait par douter de l'existence réelle de la personne à qui l'on pense, n'est-ce pas ?

MONIQUE. — Ah ! vous aussi ! Cela me rassure un peu ! Je ne sais pas vivre par la pensée. L'abstrait me fait peur.

MARC. — Ce n'est pas seulement l'apanage des femmes !

MONIQUE. — Il me faut des détails concrets. Tenez, quand je prépare un colis, par exemple, là, je suis presque heureuse. Il me semble que je le vois le recevant. J'imagine ses gestes, ses jeux de physionomie. Bref, il vit devant moi ! Autrement, c'est cette image floue et vague, qui me hante les mauvais jours...

MARC. — Nous avions, nous aussi, ces périodes de double absence, si je puis dire, où la mémoire elle-même nous abandonnait.

MONIQUE. — Oui. Devoir se dire pendant des mois, des années peut-être : « Tout ce que je possède de lui, c'est cela. Ces quelques traits indécis presque irréels, que je porte en moi et qui m'échappent même parfois, à force de trop vouloir les préciser... » N'est-il pas curieux de voir que ceux qu'on aime, dont on a partagé la vie, semblent parfois s'être gravés en nous moins profondément que le visage d'un simple passant ?

MARC. — C'est sans doute que nous avons du mal à bien voir ceux que nous aimons. Nous avons d'eux trop d'images — et trop différentes. Tout cela se superpose, vous savez, comme des clichés tirés en surimpression ! Cela nous déroute. C'est trop compliqué. Aussi beaucoup de gens préfèrent-ils simplifier les êtres pour se rassurer.

MONIQUE. — Mais le portrait composite et flou reflète mieux l'être réel, n'est-ce pas ?

MARC. — Oui, sans doute...

Un temps. Il regarde lentement autour de lui. Ses yeux effleurent la photographie de Monique, puis celle de Robert.

MONIQUE. — Moi, j'aime cette photographie, malgré sa simplicité... sans doute excessive ! Elle me fait du bien. Elle me rassure, comme vous dites !

MARC. — Cependant, vous avez vu et retenu d'autres aspects de la personnalité de votre mari, qui viennent brouiller cette image malgré vous ?...

MONIQUE. — Oui, c'est vrai. Et même... je me demande parfois... Non ! c'est ridicule ! Vous allez me prendre pour une folle !

MARC. — Mais non !

MONIQUE. — C'est curieux... Je vous connais depuis une demi-heure et je puis vous parler de choses que je ne dirais pas à ma meilleure amie.

MARC. — Mais c'est normal ! C'est précisément parce que je suis un étranger que vous pouvez vous confier à moi.

MONIQUE. — Peut-être, mais aussi parce que vous êtes la personne qui puisse le mieux répondre à certaines questions que je me suis posées et comprendre que j'aie pu me les poser... Vous connaissez bien Robert, n'est-ce pas ?

MARC. — Assez bien, il me semble.

Un silence.

MONIQUE, lentement. — Moi, il m'arrive de me demander si je le connais vraiment... Voilà ce que je voulais dire tout à l'heure.

MARC, lentement. — Oui... Oui...

MONIQUE. — Cela ne vous choque pas ?

MARC. — Mais non, pourquoi ?... Cela prouve que vous pensez à lui, que vous ne voulez pas vous enfermer petitement avec vos souvenirs et vous en contenter... Cela prouve que vous souffrez avec lui, que vous le cherchez. Il n'y a pas de plus grande preuve d'amour... Et peut-être l'avez-vous trouvé dans l'absence, et à votre insu...

MONIQUE, émue. — C'est gentil ce que vous me dites là... Je dis « gentil » parce que je ne trouve rien de mieux et que j'ai peur des grands mots, mais je voudrais trouver mieux... Je ne m'étonne pas que Robert ait eu une grande amitié pour vous.

MARC. — C'était un sentiment partagé, je vous le répète. Contrairement à ce que beaucoup de gens croient, un camp de prisonniers n'est pas un lieu tellement favorable au développement d'une amitié véritable. De la camaraderie, oui. Mais de l'amitié, c'est trop grave, trop absorbant.

MONIQUE. — Pourtant il y avait entre vous des sentiments de solidarité, d'entr'aide, une certaine fraternité ?

MARC. — Oui, le plus souvent. C'est cela que j'entends par camaraderie. La volonté de s'entendre, de vivre au mieux ensemble, puisqu'on y était contraint. Remarquez que tout cela restait en général assez spontané et naturel. Mais l'amitié, c'est autre chose — la sympathie véritable... S'entr'aider, non pour les choses matérielles, mais pour prendre sa part de la souffrance d'un autre — à supposer qu'il voulût bien vous la confier !

MONIQUE. — Et pourquoi pas ?

MARC. — Je ne sais — l'atmosphère n'était pas aux confidences, du moins pas pour les caractères profonds. On ne se sentait pas le droit d'alourdir le fardeau du voisin. Chacun avait sa part et devait la garder. C'était comme une règle tacite.

MONIQUE. — Mais entre amis ? Robert et vous, par exemple ?

MARC. — Cazal est très discret. Je ne veux pas dire fermé. Je crois qu'il avait une grande confiance en moi. J'ai vécu deux ans et demi auprès de lui...

MONIQUE, pensive. — Deux ans et demi ! Trois fois le temps que Robert et moi avons vécu ensemble...

MARC. — J'ignorais que votre mariage se situât si peu de temps avant la guerre... Vous voyez, les confidences n'ont pas été très loin sur le plan personnel. Et pourtant nous nous connaissions bien. Souvent, nous bavardions longuement. Je crois que j'ai beaucoup appris au cours de ces conversations — oui, un véritable enrichissement spirituel...

MONIQUE, après une seconde d'hésitation. — Il y a aussi une question que je voudrais vous poser. Elle me vient sans cesse aux lèvres depuis que vous êtes devant moi... Je croyais que je n'arriverais pas à la formuler. Et pourtant, c'est bien simple ! Voici !... Robert... a-t-il beaucoup changé ? (Marc reste un instant silencieux, avec un imperceptible sourire pensif sur les lèvres.) Oh ! je ne veux pas dire physiquement, mais...

MARC. — Oui, oui... J'entends bien...

MONIQUE. — Alors ?

MARC, doucement. — Comment vous dire ?... Bien sûr qu'il a changé... Qui ne changerait, soumis à une telle épreuve ?...

MONIQUE. — Mais, comment ? en quoi ?

MARC. — Sa façon de voir... de sentir... du moins, il me semble. Comment vous expliquerais-je ? Voyez-vous, il y a d'abord eu pour nous la période d'adaptation physique : l'installation sans confort, la promiscuité... On s'y est fait peu à peu. Beaucoup en sont restés là. Mais quelques-uns ont voulu aller plus loin, compenser par la vie spirituelle tout ce qui leur était refusé... Se créer un autre monde, bien à eux celui-là, un refuge...

MONIQUE. — Oui, j'imagine que Robert a dû chercher cela...

MARC. — C'est peut-être le seul de notre groupe qui y soit vraiment parvenu, enfin, je le crois ! C'est qu'il a vu juste dès le début. Beaucoup nourrissaient des espérances puériles sur la longueur de leur captivité. Lui, quelques jours après notre arrivée, m'a dit : « Mon vieux, si nous voulons que notre vie ici soit possible, si nous voulons aussi en tirer quelque chose du point de vue personnel, il faut essayer de ne pas être hanté par la question « durée ». Ne pas chercher à voir uniquement en chaque jour la veille d'une libération providentielle et improbable. Le plus sage est de se fixer une date dépassant les prévisions les plus pessimistes et de vivre comme si l'on devait effectivement demeurer jusqu'à cette date. »

MONIQUE, un peu froide et dure. — Et quelle date prévoyait-il ?

MARC. — Oh ! peu importe, puisqu'elle était absurdement pessimiste. Non, n'est-ce pas... comprenez-moi bien ! Le principe était de « faire comme si »...

MONIQUE. — Oui, oui, bien sûr ! Mais quelle date prévoyait-il ? Si ! Dites ! Je vous le demande !

MARC. — J'ai peur que vous n'interprétiez mal...

MONIQUE. — Mais non, mais non ! dites...

MARC. — Vous le voulez ?... Enfin... soit : il disait cinq ans.

MONIQUE s'est levée, très pâle. — Cinq ans !

MARC, se levant et s'approchant d'elle. — Vous voyez ! vous voilà toute bouleversée !

MONIQUE. — Vous trouvez qu'il n'y a pas de quoi ?

MARC. — Oh ! c'est vraiment absurde ! Quelle maudite idée j'ai eue de vous dire cela ! Mais je vous répète...

MONIQUE, l'interrompant. — Que c'est une supposition toute gratuite. Sans aucun fondement ? Eh bien, non ! Je ne le crois pas ! Si c'était ce que vous pensez, il aurait dit dix ans, vingt ans, quelque chose de vraiment impossible ! Mais *cinq ans !* Sentez-vous toute la différence ? Moi, je la sens, je vous assure ! Ce n'est pas un chiffre lancé au hasard, ça ! C'est un chiffre raisonné, calculé ! Non, non, je ne me trompe pas. Je le connais tout de même assez bien pour ce genre de choses. S'il a dit cinq ans, vous pouvez m'en croire, c'est qu'il estime que ce chiffre ne sera pas atteint, mais qu'on n'en sera guère loin !

MARC. — Qu'allez-vous chercher là ! Personne ne croit une chose pareille !

MONIQUE. — Je ne suis pas de votre avis ! Des hommes politiques bien placés ont déjà mentionné des dates correspondant à une durée de ce genre ! On ne veut pas les croire parce qu'on cherche à se leurrer... Il faut bien vivre... On préfère absorber sa souffrance à petite dose.

MARC. — C'est pourtant le contraire que Cazal a choisi de faire. Envisager d'un coup la somme totale de souffrance qui l'attendait, en mettant les choses au pis. Je vous assure que pour quelqu'un qui a de l'imagination — et c'est le cas de votre mari — cela demande du courage ! Ne croyez pas que cela ait été accepté en un jour. Je l'ai vu lutter, se débattre pendant des semaines ! Plus d'une fois, je l'ai senti perdre pied, s'enfoncer dans le désespoir... Et puis, lentement, il a remonté — lentement, prudemment, comme quelqu'un qui veut mettre toutes les chances de son côté, mais qui est sûr de triompher... C'est après cette crise qu'a commencé en lui ce changement dont je vous parlais...

MONIQUE. — Et comment cela se traduit-il ?

MARC. — C'est difficile à exprimer... Une sorte d'invulnérabilité, peut-être... oui, c'est cela qui le distinguait de nous. Une espèce de détachement...

MONIQUE. — De détachement ?

MARC. — Non ! comprenez-moi bien ! Je ne veux pas dire « insensibilité »... C'est tout différent. Seulement, Cazal voyait toujours de plus haut et plus lucidement que nous parce qu'il était détaché — oui, c'est bien le mot — de ces contingences en lesquelles nous mettions tous nos espoirs, et qui, en fait, ne nous apportaient que déceptions. Lui avait trouvé une sorte de paix dans l'acceptation de sa souffrance.

MONIQUE, lointaine. — Oui, oui... je vois ce que vous voulez dire... C'est très bien... C'est très beau... J'en suis heureuse pour lui...

MARC. — Ah ! comme j'ai eu tort d'aborder ce sujet !

MONIQUE. — D'abord, c'est moi qui vous ai questionné.

MARC. — Oui, mais je me suis si bêtement exprimé... Je cherchais à vous faire sentir... C'est une paix chèrement gagnée, soyez-en persuadée, et qui ne demeure qu'à condition qu'on travaille à la garder... Il lit beaucoup... il écrit aussi... Il n'y a

que les natures d'élite qui aient su trouver ainsi dans la souffrance une source d'enrichissement. Les petits caractères, eux, n'ont pas changé... Ils sont restés ce qu'ils étaient, à moins qu'ils ne soient devenus pires. Je vous assure, moi, je l'admire.

MONIQUE. — Moi aussi, je l'admire... Je l'envie, aussi... Je ne suis pas à sa hauteur, je l'avoue...

Tout en parlant, ils se dirigent vers la porte qui donne sur le hall.

MARC. — Décidément, je suis navré... Je regrette presque d'être venu.

MONIQUE. — Oh ! ne dites pas cela !

MARC. — Si. J'espérais vous apporter un peu de joie, vous réconforter et je n'ai réussi qu'à augmenter vos soucis et, ce qui est plus grave encore, à vous donner une impression fausse...

MONIQUE, *s'efforçant de sourire.* — Mais non, mais non. Ne vous inquiétez pas. Cela passera.

MARC. — Oui, il le faut ! Je vous en prie. Ce serait injuste. Si ce malaise subsistait, je ne me le pardonnerais pas.

MONIQUE. — Non, non, ne dramatisez pas à votre tour ! Nous autres, lorsque nous souffrons et que nous sommes incapables de dominer notre souffrance, nous avons du mal à comprendre que d'autres y parviennent. Je ne suis ni héroïque ni philosophe, moi... Je fais ce que je peux, tout simplement. Et le résultat n'est pas brillant... Mais ne vous tourmentez pas et croyez bien ceci : votre visite m'a fait un très grand plaisir. Voilà qui est clair, n'est-ce pas ? (*Triste, mais cherchant à paraître enjouée.*) Alors, plus de regrets ?

MARC. — Non, si vraiment vous m'affirmez que ce malentendu...

MONIQUE. — Mais oui, je vous l'affirme ! Au fond, vous avez raison, il n'y a rien là qui doive m'attrister. (*Un temps.*) Tenez, promettez-moi de revenir dans quelque temps. Vous verrez. Il faut seulement que je m'habitue à cette pensée... que je voie les choses différemment... Mais soyez tranquille. J'y parviendrai.

Ces derniers mots ont été dits au moment de franchir la porte. Marc, tourmenté, a regardé un instant Monique et sort avec elle tandis que

LE RIDEAU TOMBE

ACTE II

Six mois se sont écoulés. On est à la mi-juin 1943 et le soleil éclaire gaiement la pièce. Le décor est le même qu'au premier acte, mais l'atmosphère est évidemment toute différente. Les fenêtres sont entr'ouvertes et seulement voilées d'un rideau de tulle drapé qui tamise la lumière. Certains détails d'ameublement ont été modifiés.

SCÈNE PREMIÈRE

MONIQUE, LOUISE

Monique, en robe d'après-midi élégante mais simple, est en train de disposer des fleurs dans un vase.

MONIQUE, appelant. — Louise !

LOUISE, apparaissant à la porte du fond, à droite. — Madame m'a appelée ?

MONIQUE. — Oui, tenez, emportez celles-ci ! Je ne puis arriver à les faire toutes entrer dans ce vase. Mettez les autres dans ma chambre. Vous arrangerez cela. (Reculant d'un pas.) Jolies, n'est-ce pas ?... C'est de la folie d'en avoir pris une telle botte ! Mais je n'ai pu y résister. Bah ! tant pis ! Il n'y a pas tant de choses que l'on puisse s'offrir !

LOUISE. — Madame devrait se changer les idées. Il fait si beau temps. Pourquoi ne pas en profiter pour aller à Grenoble ? Vos parents seraient si heureux... Voilà plus de deux mois qu'ils vous attendent...

MONIQUE, nerveuse. — Oui, je verrai, mais pas maintenant... Plus tard... Je ne suis pas décidée...

On sonne. Louise se prépare à aller ouvrir. Monique se jette un coup d'œil rapide dans la glace.

LOUISE, se retournant à la porte. — Madame attend une visite ?

MONIQUE. — Moi ? Non... Et je n'ai pas envie d'en recevoir une. Je voudrais aller faire un tour au Bois. (Regardant sa montre.) 5 heures et demie. C'est sans doute le courrier. Autrement, dites que vous ne savez pas si je suis rentrée et venez me prévenir. Je verrai qui c'est...

LOUISE. — Bien, madame. (Elle sort et tire la porte donnant sur le hall. Monique va s'asseoir sur le divan, les jambes repliées sous elle, en une pose un peu étudiée. Elle prend un livre qui était resté sur les coussins. Louise entre et referme la porte. A mi-voix :) C'est M. Bruhard, madame.

MONIQUE. — M. Bruhard ? Quelle bonne surprise ! Faites-le vite entrer !

SCÈNE DEUXIÈME

LOUISE un instant, MONIQUE, MARC

Louise introduit Marc. Monique se lève et va à sa rencontre.

MONIQUE. — Tiens ! Voilà un revenant ! Savez-vous que je désespérais de vous revoir !

MARC. — Bonjour, madame. J'espère que je ne vous dérange pas... Je rentre de voyage... J'ai arrêté ma voiture devant la porte.

MONIQUE. — Eh bien, je ne regrette pas de m'être un peu attardée. A quelques minutes près, vous ne m'auriez pas trouvée...

Louise vient de sortir, après s'être un peu attardée à fermer les deux battants de la porte qu'elle avait seulement tirés à sa dernière sortie. Marc et Monique restent seuls. Ils se regardent un instant en silence. Puis Marc va gravement vers le divan où était assise Monique, imite sa pose et parodie le jeu de scène précédent en inversant les rôles :

MARC. — Tiens ! Voilà un revenant ! Savez-vous que je désespérais de vous revoir en ce bas monde !

MONIQUE, même jeu. — J'espère ne point troubler votre quiétude. Je rentre de voyage... Mon chauffeur a arrêté ma limousine à votre seuil !

MARC, même jeu. — A quelques minutes près, il eût été possible que vous me manquassiez !

Ils se mettent à rire.

MONIQUE. — Moqueur ! Mais un peu plus, ce n'était pas une plaisanterie ! Quand on dit 7 heures, ce n'est pas 5 heures et demie !

MARC. — Bon ! J'ai compris ! Je m'en vais !

MONIQUE, tendrement. — Mais vous reviendrez, n'est-ce pas ?

MARC, soudain grave et préoccupé. — Oui... oui... Je ne l'ai pas oubliée, cette phrase-là ! (Monique vient vers lui. Il lui met les mains sur les épaules et la regarde.) Pourquoi m'as-tu dit cela la première fois ?

MONIQUE. — Quoi donc ?

MARC. — De revenir...

MONIQUE. — J'ai eu tort ? (Un temps.) Tu regrettes ?

MARC. — Et toi ?

Un long silence.

MONIQUE, baissant la tête, tristement. — Tu n'es pas heureux...

MARC. — Que vas-tu imaginer ? Ce n'est pas vrai.

MONIQUE. — Si, c'est vrai... Tu le sais bien... (Un temps.) Enfin... tâchons de l'oublier... Je ne veux pas être triste aujourd'hui. J'arrangeais tes fleurs en t'attendant... Je ne t'ai même pas remercié. Comme tu m'as gâtée !... Pas très prudent, toutefois ! Si Louise les avait reçues...

MARC. — Et alors ?

MONIQUE. — Oh ! évidemment, rien ! (Elle rit.) Mais j'ai rencontré le livreur dans l'escalier comme je rentrais. Ainsi tout a été simplifié !

MARC. — Décidément, il faut reconnaître que la

Providence fait bien les choses... Un tact !... Une discrétion !... Un à-propos !... Les anges gardiens des amoureux sont admirablement stylés !

MONIQUE. — Marc, pourquoi ce ton amer ? Dis, pourquoi me parles-tu ainsi ? Tu ne veux pas me faire de la peine ?

MARC. — Je te demande pardon. Je plaisantais...

MONIQUE. — Je n'aime guère l'ironie, surtout pas la tienne. Tu me fais peur quand tu prends cette attitude. Ce n'est plus toi. Je ne vois plus clair en toi... Tu n'as rien à me cacher ?

MARC. — Mais non, mais non !

MONIQUE. — Tu n'es plus le même depuis quelques jours.

MARC. — Quelle idée ! Suis-je donc si désagréable ?

MONIQUE. — Ce n'est pas cela, mais tu sembles préoccupé, lointain. Quand je t'ai vu entrer, j'ai d'abord cru que c'était passé. Tu semblais si gai !

MARC. — Trop gai, peut-être ! Ah ! tu vois, je n'arrive pas à trouver la bonne mesure !

MONIQUE. — Marc, qu'y a-t-il ? Est-ce parce que je t'ai demandé de venir ici contre ton gré ? Je regrette. J'ai eu tort d'insister. Eh bien, c'est entendu. Ce sera la première et la dernière fois. J'en prendrai mon parti.

MARC. — Oui, j'aime mieux. Avant, venir ici était ma plus grande joie. Mais maintenant... non... Il est si simple que ce soit toi qui viennes chez moi. Alors, tu es bien à moi... Il n'y a plus que nous deux... Tandis qu'ici j'ai toujours l'impression... Tu sais, j'ai failli te téléphoner de ne pas m'attendre.

MONIQUE. — Tu n'aurais pas fait une chose pareille ! Depuis trois mois que tu refuses de revenir ici !

MARC, impatienté. — Mais, enfin, ne peux-tu comprendre ? Il me semble...

MONIQUE, l'interrompant. — Oui, oui, que c'est pourtant moi qui devrais être la plus gênée de nous deux ! C'est cela, n'est-ce pas ? Allons, dis-le !

MARC. — Il ne s'agit pas de cela. Mais ton insistance me déroute.

MONIQUE. — Que veux-tu ? Nous avons tous de ces inconséquences... Il faut essayer de les admettre, même si l'on ne peut les comprendre... C'est dans cette pièce que je t'ai vu pour la première fois. C'est sans doute un détail à tes yeux. Mais ça compte pour moi. Et puis, toutes ces soirées d'hiver que nous avons passées ensemble... Tu te rappelles ?... Je redoutais presque la venue des beaux jours. Il me semblait qu'ils feraient fuir cette douce intimité. Je ne voulais pas songer à l'avenir... Je ne voulais penser qu'au bonheur que me causait ta présence...

MARC. — Mais tu ne m'aimais pas ?

MONIQUE. — J'étais heureuse auprès de toi.

MARC. — Tu savais que je t'aimais ?

MONIQUE. — Je le sentais obscurément. Je le craignais et le souhaitais à la fois.

MARC. — Me suis-je donc trahi tout de suite ?

MONIQUE. — Ton coup de téléphone... Cela m'avait intriguée. Et puis, en te voyant, en t'écoutant, j'ai pensé que j'avais été imaginer je ne sais quoi... Pourtant, il y a eu cette remarque que tu as faite sur ma photographie...

MARC, prenant la photographie et la regardant. — Oui, c'est sans doute elle la première responsable... (Tendrement.) J'avais déjà tant pensé à toi, là-bas, en captivité... Je te connaissais si bien avant de te connaître !... Mieux que maintenant, peut-être... Je t'avais créée, recréée plutôt, un peu comme un artiste, avec la même patience, le même amour... Parfois, c'était un trait précis qui m'était révélé au cours d'une conversation. Parfois, au contraire, c'était le hasard qui venait guider mon imagination : ton écriture sur l'étiquette d'un colis... un livre que tu avais choisi... un passage que tu avais marqué d'un coup de crayon... Chaque jour je te faisais plus vivante, plus réelle...

MONIQUE. — Mais n'était-il pas préférable, dans votre situation, de n'être lié à personne, de n'avoir pas cette hantise d'un être lointain et inaccessible ?

MARC. — Oui, il arrivait de souhaiter cela. N'avoir jamais aimé... Avoir au moins la paix... Sentir son cœur et son corps s'engourdir en attendant le réveil à une existence normale... Mais ceux qui souhaitaient cette anesthésie se rendaient compte que leur souffrance était sans doute la seule chose qui donnât un sens à leur vie. Sans cela que leur fût-il resté ? Ils ne pouvaient se passer de leur torture, ils l'aimaient malgré tout à leur insu... Mais pour moi c'était différent. Tu étais celle que je formais à mon gré, que je réinventais...

MONIQUE. — Mais tout cela n'était qu'un jeu !

MARC. — Non, je ne crois pas. Au début, c'était tout à fait inconscient. De petits détails qui s'accumulaient, insensiblement. Longtemps, je ne me suis pas rendu compte de ce qui arrivait. Quand je l'ai vraiment compris, j'ai essayé de lutter. Il était déjà trop tard.

MONIQUE. — Tu ne m'aimais pas, cependant ? On n'aime pas quelqu'un qu'on n'a jamais vu !

MARC. — Crois-tu ? Peut-être... Je suis loin d'en être sûr... En tout cas c'était autour de toi que tournait toute ma vie, enfin, toutes mes pensées. Et qu'était notre vie en dehors de nos pensées ?

MONIQUE. — Alors, tu étais moins malheureux, grâce à moi ?

MARC, avec un rire un peu amer et sarcastique. — Heureux, malheureux, voilà le grand problème pour vous !

MONIQUE. — Pas pour toi ?

MARC, ironique. — Mais si, mais si !

MONIQUE. — Tu te moques ! Pourquoi ne pas vouloir m'expliquer ?

MARC. — A quoi bon ? A quoi bon revenir en arrière, s'user sur des souffrances passées ?... C'est toujours tourner dans le même cercle ! Il n'y a pas d'issue... Il faudrait renoncer tout de suite quand on sait qu'il n'existe pas de solution. Mais est-ce qu'on raisonne quand il s'agit d'aimer ?... (Un temps.) Un jeu, disais-tu ? Un jeu qui semblait ne pas tirer à conséquences... Et puis, la chance m'a favorisé. (Un temps.) N'empêche que maintenant c'est moi qui perds !

MONIQUE. — Marc, écoute-moi...

MARC. — Tu le sais bien ! Oui, je suis là, je te tiens dans mes bras, mais est-ce moi que tu regardes ?... Ah ! pourquoi suis-je venu aujourd'hui ? Je savais qu'il en serait ainsi !... Et cet entêtement pour que je revienne chez toi ! Parfois il m'arrive de me demander...

MONIQUE. — Allons ! Pourquoi te torturer ainsi ?

MARC. — Oui, je sais... Je voudrais me taire, mais je ne peux pas. Je vois avec une lucidité effrayante tout ce que je joue, tout ce que je risque de perdre en parlant, mais il faut que je parle ! Maintenant... oui, maintenant. Demain, ce serait trop tard... Monique, dis-moi... (Il hésite cependant.)

MONIQUE. — Achève, va ! Que veux-tu savoir ?

MARC. — Monique... es-tu sûre de m'aimer ?... Es-tu certaine que ce soit moi que tu aimes ?

MONIQUE. — Tu en doutes ?

MARC. — Oui, pardonne-moi... parfois... Je me demande si je ne me trompe pas, si tu ne te trompes pas toi-même... Il y a une phrase que tu as prononcée un jour — oh ! avant que tu sois à moi — et que je n'arrive pas à oublier...

MONIQUE. — Etait-ce donc si terrible ?

MARC. — Oui... assez ! Tu ne vois pas ce que je veux dire ?

MONIQUE. — Non... non, vraiment !

MARC. — Souviens-toi. C'était un peu plus de deux mois après mon retour. J'étais venu passer la soirée avec toi. Tu étais assise là, tiens !... Nous étions restés quelques instants silencieux. Tu regardais le feu. Et soudain, tu avais dit rêveusement : « C'est curieux l'influence... Comme on voit que vous avez longtemps vécu ensemble, Robert et vous !... Savez-vous que vous avez fini par vous ressembler ? »

MONIQUE. — Oui, je me rappelle...

MARC. — Nous avions essayé de rire de cette remarque, mais nous n'en avions guère envie, ni l'un ni l'autre, pour des raisons différentes d'ailleurs. Tu regrettais peut-être déjà cet aveu, et moi, il me semblait que tout venait de s'obscurcir... que jamais plus je ne saurais... Je ne t'avais encore rien dit alors. Sans doute m'étais-je trahi bien des fois. Mais je ne voulais pas. Je luttais... A la suite de cette parole, j'ai failli ne plus te revoir.

MONIQUE. — Oui, c'est vrai. C'est le lendemain que tu es parti pour Limoges, si brusquement.

MARC. — Mais à mon retour je n'ai pu rester sans te voir. Tu m'as semblé heureuse alors ! J'ai pensé que j'avais exagéré la portée de cette phrase. Je ne pouvais plus me taire... J'ai cru que tu m'aimais aussi.

MONIQUE. — Et tu ne le crois plus ?

MARC. — Je ne sais pas... Je ne sais plus... J'entends toujours ces quelques mots ! Je t'en prie, dis-moi la vérité... Est-ce *moi* que tu aimes ?... ou m'aimes-tu surtout à cause de ce que je te rappelle ?...

MONIQUE. — Marc, tu es fou, tu es fou !...

MARC. — Tu vois, tu ne peux pas me répondre !... Et ce souhait si souvent exprimé que je vienne ici ! Ce besoin d'une présence chez toi !... Est-ce ma présence à moi que tu désires, ou est-ce la sienne que tu veux retrouver ? Dis, réponds ! réponds donc !

MONIQUE. — Non, je ne te répondrai pas ! Tu es injuste... Tu ne sais pas ce que tu dis... Tu es jaloux, voilà tout !

MARC. — Non, je ne crois pas... Ce n'est pas cela. Je ne te demande pas ce que tu éprouves envers lui... Mais je veux savoir si tu m'aimes, moi, ou si tu n'aimes que lui à travers moi !

MONIQUE. — Ta question est absurde ! Comme si l'on pouvait...

MARC. — Ecoute !... Si vous n'aviez pas été séparés et que tu m'aies connu, m'aurais-tu aimé ?

MONIQUE. — Marc, comment envisager une hypothèse pareille ? A moins que tu n'exiges de moi un mot pour te rassurer à tout prix ! Mais si tu désires que je sois sincère... non, c'est impossible ! Je ne puis te répondre parce que je ne le sais pas moi-même. C'est comme si je te demandais à toi : « M'aurais-tu aimée si tu m'avais rencontrée dans des conditions normales ? » Tu ne m'aurais peut-être même pas remarquée ! Le hasard a voulu que pendant des mois ta pensée se fixât sur moi. Ensuite, il nous a rapprochés. Tu m'as attirée pour bien des raisons que je ne puis démêler, qui ne sont pas analysables sans doute !... Je t'en supplie, ne va pas t'hypnotiser ainsi sur une phrase au point de déformer complètement la pensée que j'ai pu avoir... Je t'aime. Voilà tout ce que je puis te dire. Cela ne te suffit donc pas ?

MARC. — Oui... la réponse est habile. Tu ne mens pas... mais je ne suis pas sûr que tu dises toute la vérité. Il en sera toujours ainsi ! Je ne saurai pas...

MONIQUE. — Mais qu'y a-t-il de changé ?

MARC. — Ne me questionne pas... Dis-moi seulement que tu es sûre de ton amour pour moi, que tu ne regrettes rien... que tu ne regretteras rien... (Un temps.) Monique... que feras-tu plus tard ?

MONIQUE. — Plus tard ?

MARC. — Oui, quand il sera de retour... Que deviendrai-je alors pour toi ? Auras-tu encore besoin de mon amour quand tu auras retrouvé le sien ?

MONIQUE, douloureuse. — Tu es cruel ! Tu ne songes qu'à toi ! Mais comment veux-tu que je te réponde ? Pourquoi me tourmenter ainsi, Marc ?... On dirait que tu cherches à tout ruiner. Tu me traques, tu me harcèles ! Il faut que je te livre tout de moi, y compris ce que j'en ignore ! Cet acharnement à fouiller le passé et l'avenir ! Mieux vaut peut-être ne pas savoir !... D'ailleurs qu'y pouvons-nous ? Est-ce nous qui choisissons ? Le destin s'en charge pour nous, va !

MARC, nettement. — Pas toujours !... Parfois c'est quand même nous qui pouvons décider... (Un temps.) Tiens ! S'il dépendait de toi que Cazal revienne... Que ferais-tu ?

MONIQUE, pâle et violente. — Tais-toi, Marc ! Tu n'as pas le droit !...

MARC. — Si ! Il faut que tu me dises !... Au fond, c'est là la vraie réponse à ce que je te demandais tout à l'heure... Cela résume tout ! Dis ! A qui penserais-tu ? A vous ?... ou à nous ?

MONIQUE, simplement, mais avec force. — Je penserais à lui ! (Elle se laisse tomber dans son fauteuil, la tête dans les mains, les coudes sur les genoux. Elle ne pleure pas. Un temps. Sans colère.) Et maintenant... (Sonnerie du téléphone. Monique étend le bras vers le guéridon où est posé l'appareil, pose la main sur le récepteur, mais ne décroche pas. La sonnerie retentira deux ou trois fois pendant les répliques suivantes.) Et, maintenant, va-t'en, Marc, veux-tu ? (Doucement.) Je t'en prie... Je n'en puis plus... Va-t'en, cela vaut mieux, je t'assure... Nous nous sommes fait assez de mal comme cela...

MARC, s'asseyant sur le bras du fauteuil de Monique et lui entourant les épaules de son bras. Tristement. — Monique, mon petit... pardonne-moi !

MONIQUE. — Je ne t'en veux pas. Mais laisse-moi, Marc.

Elle a décroché le récepteur, mais garde sa main sur le microphone.

MARC. — Quand te reverrai-je ?

MONIQUE. — Je ne sais pas... Bientôt... Je passerai chez toi... Je t'écrirai.

MARC. — Demain ?

MONIQUE. — Oui... si tu veux... demain.

Marc sort lentement.

SCÈNE TROISIÈME

MONIQUE, seule

Monique, restée seule, demeure encore un instant immobile, puis, machinalement, retire sa main du microphone. D'une voix basse et absente.

MONIQUE. — « Allô... (Un temps.) Allô ?... Ah ! c'est vous Cartier ! Bonjour... Excusez-moi de vous avoir fait attendre... Euh ! comme ça... pas très bien... Enfin, ça passera ! On commence à en avoir l'habitude... Oui, je vais peut-être aller quelque temps à Grenoble... Je ne sais pas encore... (Un temps.) De Robert ? Ah ! moi je n'ai rien reçu depuis une quinzaine... (Vivement.) Malade ? Récemment ? Je ne l'ai pas su... Vous avouerez que c'est quand même un peu... Complètement remis ? C'est vrai ce que vous me dites là ?... Bon... bon... Oui, je vous crois... Il a toujours eu la gorge assez fragile... (Essayant de plaisanter.) Je ne lui enverrai que la moitié de son tabac dans mon prochain colis ! Il comprendra... Et je ferai du troc avec le reste ! Ça nous fera du bien à tous les deux !... Et à part cela, que dit-il ? (Surprise et avec une nuance d'amertume.) Le cafard ?... Eh bien, mon cher, vous pouvez vous vanter de recevoir des confidences !... Avec moi, il n'en est presque jamais question... (Un temps.) Oui, ce doit être pour cela. Je suis injuste... Oui, c'étaient de grands amis... Marc Bruhard... (Gênée.) Evidemment, ça doit lui faire un vide... Qu'il lui écrive ? Je le lui dirai... si je le vois... (Un temps.) Non, écoutez ! Voulez-vous être gentil ? Eh bien, au lieu de m'envoyer sa lettre, venez donc me l'apporter... Je serai contente de vous voir... Et les affaires, comment vont-elles ?... Qu'est-ce que vous voulez, c'est déjà ça ! En ce moment... Vous remettrez vite cela d'aplomb avec Robert. Il me disait avoir de grands projets. Vous devez être au courant... Deux nouveaux romans ?... Quand sortiront-ils ?... Oui, cela me fera plaisir... Une traduction ? Ah ! je n'ai guère de courage... (Ironique) et puis, vous savez, en dehors de Shakespeare je ne vois pas bien ce qu'on vous laisserait publier. Il est vrai qu'il faut songer à l'après-guerre ! Eh bien, apportez-le votre auteur anglais. Nous verrons cela ensemble ! (Ironique et amère.) Ce qui me plaît dans votre proposition, c'est que j'aurai tout mon temps... Deux bonnes petites années pour mettre cela au point ! Ce sera perlé... J'exagère ? Eh bien, pour une fois, votre associé vous donnerait tort ! Le pronostic est de lui !... Je le souhaite aussi, qu'il se trompe... Oui, pas drôle... Enfin !... Alors, à bientôt... C'est cela, si vous voulez... Au revoir, Cartier ! A vendredi ! »

Elle raccroche. Son visage, qui s'était un peu animé pendant la conversation, reprend son expression de tristesse. Elle réfléchit un instant, soupire, se lève lentement, traverse la pièce en flânant et revient s'asseoir sur le divan. La porte du fond s'ouvre et Marc apparaît. Il fait un pas, puis s'arrête. Monique, absorbée, ne l'a pas entendu entrer. Soudain, elle relève la tête et l'aperçoit.

SCÈNE QUATRIÈME

MONIQUE, MARC

MONIQUE. — Tiens ! tu es revenu ?... Je ne t'avais pas entendu sonner...

MARC. — La bonne sortait. Elle m'a ouvert la porte.

MONIQUE. — Ah ? (Un temps. Un peu froide, mais sans reproche.) Je t'avais demandé de me laisser... (Marc, debout, la tête baissée, se tait.) Cela aurait mieux valu... (Ironique, mais sans méchanceté.) Ou bien, si tu avais encore quelque chose d'urgent à me dire, tu aurais pu me téléphoner ! Tu sais, comme la première fois ! C'est si pratique... la poste juste en face !

MARC. — ... Je t'en prie. Ne comprends-tu pas...

MONIQUE, l'interrompant. — Je ne veux pas comprendre... Je te l'ai dit... Je ne veux pas savoir... (Ne cherchant plus à dissimuler.) J'ai mon compte pour aujourd'hui...

MARC, fermement. — Il faut pourtant que ce soit aujourd'hui que tu me répondes !

MONIQUE, que ses nerfs commencent à trahir. — Mais à quoi ?

MARC. — A la question que je t'ai posée.

MONIQUE. — Je t'ai répondu.

MARC. — Pas assez nettement ! Je veux t'entendre dire oui ou non... Monique... je te redemande... S'il dépendait de toi que Cazal revienne...

MONIQUE, exaspérée. — Mais cela ne dépend pas de moi !

MARC, la regardant en face et articulant. — Cela ne dépend que de toi !

MONIQUE, égarée. — Marc ! Que dis-tu ? Tu es fou !

MARC. — Non, je répète : cela ne dépend que de toi ! Moi, je ne serai que l'intermédiaire ! Ma réponse sera la tienne. Choisis !

MONIQUE, d'une voix blanche. — Marc, je te préviens !... Si tu m'as trompée, si tu as dit cela simplement pour me mettre à l'épreuve... je jure que je ne te reverrai plus !

MARC, avec un léger mouvement de tête. — Tu peux penser cela de moi !... Et pourquoi pas, après tout ? De quoi n'ai-je pas déjà été capable ?... Mais cette fois je suis loyal ! Tu peux me croire... (Un temps.) Réponds, maintenant !

MONIQUE. — Mais, parle ! Explique-toi ! Ce n'est pas possible ! Comment ?

MARC. — A quoi bon expliquer. C'est possible. C'est tout. Un mot de toi suffira. Je transmettrai...

MONIQUE, éclatant. — Comment oses-tu me demander ? Quand je ne voyais dans ta question qu'une hypothèse, je la trouvais révoltante. Mais si c'est vrai, cela devient monstrueux ! As-tu pu penser que je dirais non ?... Qui crois-tu donc que je suis ? et qu'es-tu devenu toi-même pour seulement envisager une telle possibilité ? Tenir sa liberté entre mes mains et la lui refuser ? Mais tu serais le premier à me trouver criminelle ! Il est des fautes qui sont peut-être pardonnables. Mais cela, Marc ! Y songes-tu ?

MARC, lentement, d'une voix basse mais ferme. — C'est bien... Dans un mois il sera ici... (Il tire de sa poche une lettre non cachetée qu'il tend à Monique.) Tu déposeras cette lettre à l'adresse indiquée avant demain soir...

MONIQUE, tirant la lettre et la parcourant à mi-voix. — Kommandantur ?... En réponse à l'offre que vous m'avez faite, j'ai l'honneur de solliciter la libération de mon ancien compagnon de captivité le lieutenant Robert Cazal, n° 1.472, Oflag IV-B...

Elle le regarde.

MARC. — Une adresse que tu n'auras jamais plus à écrire... Ton courrier arriverait probablement après son départ...

MONIQUE, fouillant le visage de Marc qui cherche à rester impassible. — Marc ! tu vois bien ! Tu avais déjà écrit la lettre !... Et ce n'était pas seulement parce que tu connaissais à l'avance ma réponse. N'est-ce pas ? (Marc hausse légèrement les épaules et détourne la tête sans protester.) Je le savais ! A toi aussi, ta décision était prise ! (Un temps.) Alors ! Pourquoi m'avoir torturée ainsi ?

MARC. — Oui... J'aurais dû t'épargner. Je n'ai pas eu la force... la force de souffrir seul...

MONIQUE. — Mais la force de faire l'essentiel, tu l'as eue... malgré tout ce que... (Elle n'achève pas. Un temps. Doucement.) Marc... mon chéri...

MARC, tressaillant, douloureusement mais sans violence. — Non, non... Je t'en prie... Pas cela !...

Ils restent un instant silencieux, côte à côte mais lointains, chacun suivant ses pensées.

MONIQUE. — Mais comment tout cela est-il arrivé ?

MARC. — Bah ! Qu'importent les circonstances ? Souvent, on s'ingénie en vain et le hasard soudain vous apporte la solution quand on a cessé de la chercher...

MONIQUE. — N'y a-t-il eu que le hasard ?

MARC, réticent. — C'est à peine s'il a fallu l'aider...

MONIQUE. — Ne peux-tu me dire ?

MARC, hésitant. — Tu tiens à savoir ?... (Un temps.) Soit... C'est tout simple d'ailleurs... (Objectif, mais revivant intensément la scène.) Tu te rappelles qu'il y a huit jours je suis allé au Mans en auto pour l'usine ? Je suis revenu tard dans la soirée, juste avant le couvre-feu.

MONIQUE. — La nuit où il a fait un tel orage ?

MARC. — Oui. Il n'y avait personne sur la route. Il pleuvait à verse. A un moment, je fus doublé par un motocycliste allemand. Je le suivis pendant quelques kilomètres. Il marchait très vite. C'est alors que c'est arrivé... Un peu après Chartres, en prenant un virage, il a dérapé et est tombé sous sa moto. J'eus à peine le temps de freiner moi-même pour ne pas rouler dessus... Il était étendu sans connaissance, blessé à la tête. Alors, je l'ai ramassé et conduit à l'hôpital de Chartres... Voilà. (Un temps.) Tu vois que c'est le hasard qui a fait l'essentiel. Mon rôle à moi n'a été que très secondaire...

MONIQUE. — Et quand as-tu su ?

MARC. — A Chartres, un médecin allemand m'avait demandé mon nom et mon adresse. Deux jours après, j'ai reçu une lettre de remerciements. Il paraît que j'avais amené le blessé juste à temps. On me proposait une récompense. J'ai refusé, évidemment. (Un temps.) J'ai demandé à la place la libération d'un prisonnier que je désignerais. (Un temps.) Tout à l'heure, après t'avoir quittée, j'ai bien été à la poste, ainsi que tu m'y invitais en plaisantant. Mais c'est à la Kommandantur que j'ai téléphoné. Hier, on m'avait dit que rien n'était encore décidé, mais que la chose n'était pas impossible... Moi, je sentais que cela se ferait... Je ne sais pourquoi... Je n'en ai jamais douté... Tu vois, cette lettre, elle était dans ma poche depuis deux jours !... En arrivant, j'ai failli tout te révéler... Et puis la crainte de te causer ensuite une déception m'a retenu, la pensée aussi que c'était peut-être la dernière fois que je te voyais, avant d'être sûr que tout était fini... Mais, tandis que tu téléphonais, moi j'obtenais confirmation que ma demande était accordée... Alors, je suis revenu...

Un temps.

MONIQUE. — Ainsi, c'est pour Robert que tu as fait tout cela ?...

MARC, brusque et cherchant à se défendre maladroitement. — Pour lui ! Est-ce que je sais, moi ! Pour lui, pour toi, pour moi-même, tout ce que tu voudras ! Que pouvais-je faire ?... Je suis loin de les aimer, mais je n'allais tout de même pas laisser ce type crever sur la route... Ce n'est pas une raison parce qu'il y a des sauvages parmi eux pour que nous agissions de la même façon ! Alors ? il n'y avait rien d'autre à faire. Ça s'est trouvé comme ça, voilà tout !

MONIQUE. — Mais je sais que tu as pensé à Robert... Ne dis pas non !

MARC. — Pourquoi ne pas le dire ?... oui, j'ai pensé à lui... Il y avait déjà eu des cas analogues... Tout cela a passé comme un film devant mes yeux... Sur le moment même j'ai à peine réfléchi... C'est après... tandis que je retournais vers Chartres... (Il ne cherche plus à dissimuler maintenant. Il se remémore la scène et pense tout haut.) La pluie... l'orage... l'homme qui gémissait derrière moi... Ah ! cette plainte mêlée au bruit du vent et du moteur ! Parfois il me semblait qu'elle s'échappait de ma propre poitrine, que je me débattais pour sortir de quelque chose d'inextricable... Je savais que pour moi c'était la fin... et cependant je fonçais toujours plus vite, comme si j'avais eu hâte de tout voir anéanti... Et la plainte reprenait derrière moi... et je croyais entendre l'appel de tous ceux qui sont restés, là-bas... qui attendent... Et parmi eux, je le revoyais, lui, Cazal ! Quelle revanche il prenait sur moi maintenant ! C'était à lui que j'obéissais, malgré moi... Je ne cherchais même pas à lui résister et je finissais par éprouver comme un apaisement devant la certitude que j'allais tout perdre... que j'allais peut-être tout racheter en perdant tout... Et je ne me trompais pas... J'ai tout perdu... Et vois comme tout est redevenu simple !... Tout est presque effacé déjà... Pour toi, la vie va reprendre... (Un temps. Intensément.) Dis-moi seulement... Monique... mon petit... dis-moi bien... car il faut que je sache au moins cela... que je sois sûr que ce que j'ai fait a servi à quelque chose... (Un temps.) Es-tu... heureuse ?

MONIQUE le regarde un instant douloureusement, puis elle s'écroule aux pieds de Marc, la tête sur ses genoux, gémissant et sanglotant. — Marc !... je t'en prie... tais-toi... tais-toi !...

ACTE III

Même décor. On est à la fin d'août 1943. Robert est de retour depuis cinq semaines. C'est un homme de taille moyenne, mais bien proportionné. Il a un visage fin et amaigri, aux traits tendus, des pommettes saillantes, un menton volontaire et bien modelé. Certains jeux de physionomie révèlent en lui un nerveux qui se domine. Il a des cheveux bruns, grisonnants aux tempes et un regard clair, capable d'exprimer la tendresse, mais qui reste le plus souvent d'une précision un peu dure. Il est 9 heures du soir.

SCÈNE PREMIÈRE

ROBERT, MONIQUE

Robert est assis dans un fauteuil et fume silencieusement sa pipe. Il a un livre sur les genoux, mais ne lit pas. L'éclairage ne vient pas du plafond, mais d'une grande lampe qui laisse une partie de la scène dans une pénombre légère. La radio joue doucement *la Chanson du Pêcheur*, de Fauré. On entend quelques phrases de la mélodie :

La blanche créature
Est couchée au cercueil.
Comme dans la nature
Tout me paraît en deuil !
La colombe oubliée
Pleure et songe à l'absent.
Mon âme pleure et sent
Qu'elle est dépareillée !...

Monique entre, venant de sa chambre. Elle éteint le poste de T. S. F. et s'installe sur le divan. Quelques secondes s'écoulent.

ROBERT, avec un détachement attentif. — A quelle heure a-t-il dit qu'il viendrait ?...

MONIQUE. — 9 heures et demie... Il est à peine le quart...

Un temps.

ROBERT. — Il t'a téléphoné ce matin ?...

MONIQUE. — Oui... tu venais de sortir...

Un temps.

ROBERT, froidement, avec une imperceptible ironie. — Pas de chance...

Un long et lourd silence. Robert tire quelques bouffées de sa pipe.

MONIQUE, tendrement, mais avec une nuance de reproche. — Tu ne dis rien ?

ROBERT, rêveusement, mais avec une arrière-pensée. — C'est si bon le silence... Nous en avons été tant privés... Si tu savais quel bien-être, quelle détente cela procure... Il a tant fallu subir de paroles pendant ces trois années... Même si chacun parle assez peu, quand on est trente dans une baraque — tu devines ce que ça donne... Ah ! j'aurais souhaité qu'on imposât trois ou quatre heures de silence absolu par jour... Une sorte de cure de désintoxication... Parfois même, j'aurais aimé écoper quelques jours de cellule !

MONIQUE. — Ce ne devait pas être très difficile !

ROBERT. — L'ennui c'est qu'on n'était pas sûr de recevoir la dose exacte dont on avait besoin...

MONIQUE. — Ah ! voilà. Tu as des goûts monastiques, mais tu tiens à garder les clefs du cloître... C'est frère tourier que tu aurais dû être !

ROBERT. — C'est ça, c'est ça ! Moque-toi bien de moi !... C'est pourtant sérieux, ce que je te dis...

MONIQUE. — Oh ! je le sais... Ce n'est pas nouveau, d'ailleurs... Tu étais déjà ainsi avant la guerre.

ROBERT. — Comment ?

MONIQUE. — Ce goût... disons : de la retraite... Quand j'entrais dans ton bureau, parfois, je sentais que ma seule présence te causait... non pas une gêne... mais qu'enfin tu ne la désirais pas...

ROBERT. — Parce que je travaillais...

MONIQUE. — Non, pas seulement pour cela !

ROBERT. — C'est un reproche ?

MONIQUE. — Oh ! non... Une simple constatation...

ROBERT, un peu amer. — Oui, évidemment... Vous avez du mal à comprendre ça, vous, les femmes ; du moins beaucoup d'entre vous. Vous n'aimez pas être seules... Et puis il faut vous dire les choses... Vous avez le culte des mots. Ils vous charment, vous vous les répétez... Ils guident et entretiennent vos rêveries... ravivent vos sentiments... C'est compréhensible après tout !... Mais que veux-tu ? Cela ne se commande pas. Comme tu dis, c'est une question de tempérament... Je souhaiterais...

MONIQUE. — Oh ! ne t'excuse pas ! Je ne t'en veux pas !... Tu conviendras seulement que, si nos goûts sont ceux que tu nous prêtes, les femmes de prisonniers auront eu leur part de souffrances et de déceptions !

ROBERT. — Je le sais... (Un temps.) Il nous arrivait, à nous aussi, même à ceux qui, comme moi, s'expriment en général assez peu, d'être pris d'une envie soudaine de nous épancher, de trouver dans les mots une compensation... une volupté... Et puis...

MONIQUE. — Et puis ?

ROBERT. — Et puis, rien... Tout cela mourait en nous... Ces mots que nos rêves nous avaient dictés, ces phrases que nous avions murmurées... quand venait le moment de les écrire... (Geste las.) Plus rien !... Tout semblait vide, banal, inutile...

MONIQUE. — A moi cela n'eût pas semblé banal ou inutile...

ROBERT. — Oui... peut-être. (Amer.) Le format des cartes et des lettres de prisonniers ne prêtait pas au lyrisme, tu sais !

MONIQUE. — Le format pour la réponse était le même...

ROBERT. — Et n'éprouvais-tu pas, toi aussi, cette impression affreuse de desséchement, de pauvreté lamentable, de paralysie !... vingt-cinq lignes, sept lignes, vingt-cinq lignes, sept lignes !... Il fallait si bien mesurer son élan que tout envol devenait impossible... On avait beau condenser en style télégraphique toutes les choses sans intérêt qu'il fallait dire, c'étaient elles qui prenaient toute la place ! Après avoir parlé colis, chaussettes et conserves, il eût fallu soudain découvrir des formules riches de passion et d'amour, comme ça, tout à coup, sans transition... Cela me semblait choquant, tristement burlesque...

MONIQUE. — Quelle exagération ! Trouvais-tu grotesque ce même contraste dans les lettres que je t'écrivais ?

ROBERT. — Ce n'était pas la même chose ! Vous ignoriez ce côté sordide, pleinement matériel et terre à terre qui empoisonnait nos vies comme nos lettres. La nécessité de demander... Vous, vous donniez. C'était moins prosaïque... Et cependant... (Il s'interrompt. Un temps.) Non, pardonne-moi... J'allais sans doute dire des choses injustes... Mieux vaut se taire, attendre de voir plus clair... Il y a des moments où il semble que je ne suis plus le maître de mes pensées et de mes paroles... où je deviens un être aigri, agressif... Parfois, je ne me reconnais plus. Je suis devenu pour moi-même un étranger.

MONIQUE, avec une tendresse nuancée de remords et de pitié. — Mais non, mais non ! Moi, je te reconnais, je t'ai retrouvé... et je t'aime tel que tu es !

ROBERT, torturé. — Ah ! tais-toi !... Si c'était vrai... si c'était vrai !... Je vois tellement bien le bonheur auquel j'ai si souvent songé... là-bas ! Qu'y a-t-il qui nous empêche de l'atteindre ? Dis ! pourquoi ? pourquoi ne pouvons-nous ?...

MONIQUE. — Mais c'est faux ! Quel besoin de se créer des chimères ?... (S'efforçant de le convaincre.) Moi, je suis plus simple que toi... Tu es là... Je ne veux pas, je ne puis pas avoir d'autre pensée... « Etre ensemble », ces deux mots-là n'expriment-ils pas tout ce que, pendant tant de mois, nous avons si ardemment désiré ?

ROBERT, avec une arrière-pensée. — Oui, bien sûr... Mais la réunion n'efface pas d'un seul coup l'absence... Il y a là, dans notre vie, comme une large et profonde coupure qui ne peut se cicatriser en un jour... Il faudra du temps pour que les cellules se reforment, lentement, mystérieusement, et pour que toute souffrance disparaisse... (Regardant Monique.) Sans doute la trace en restera-t-elle toujours...

MONIQUE, d'une voix basse et douloureuse. — C'est dur ce que tu me dis là, Robert.

ROBERT. — Ai-je tort d'être aussi franc ? La vérité est parfois cruelle.

MONIQUE. — J'aime mieux la connaître.

ROBERT. — En es-tu sûre ? L'ennui, c'est qu'en disant *une* vérité on défigure *la* vérité...

MONIQUE. — Alors... tu es déçu ?

ROBERT, éludant la question. — Déçu de décevoir aussi...

MONIQUE. — Pour ma part, je ne me plains pas...

ROBERT. — Mon retour correspond-il donc à ce que tu avais imaginé ?

MONIQUE. — Je préfère aux rêves la réalité, même avec ses peines et ses angoisses. Il faut accepter la vie.

ROBERT. — Il faut se réhabituer à elle, aussi... Nous avons tellement vécu en dehors de la vie pendant cette captivité ! Les plus réalistes d'entre nous avaient besoin de trouver refuge dans le rêve... Cette pensée du retour ! Si tu savais avec quelle fervente ténacité nous l'avons entretenue ! On s'accrochait désespérément à quelques images qui résumaient tout : un train dans lequel on se voyait monter... le hall de la gare de l'Est, où l'on cherchait des yeux, parmi la foule, celle qui nous attendait... une étreinte silencieuse... et puis quelques mots murmurés : « C'est fini... c'est fini... Nous ne nous quitterons plus... Oublions ce cauchemar... »

MONIQUE. — Mais tout cela n'a pas été qu'un rêve. Nous l'avons réellement vécu, mon chéri... Ne peux-tu donc oublier le reste ?

ROBERT. — Au début, oui... Tout semblait délicieusement simple. C'était bien l'engourdissement voluptueux du rêve... Mais cet état ne peut se prolonger indéfiniment. Tôt ou tard la conscience revient... On recommence à se souvenir, et surtout à vouloir jeter un pont sur cet abîme des mois et des années d'absence...

MONIQUE. — Est-ce donc indispensable ?

ROBERT. — Peut-être pas... C'est dangereux, à coup sûr, mais cela ne se raisonne pas. Pour moi, c'est instinctif. Il faut que je sente une unité dans ma vie... Un réflexe de bâtisseur, si tu veux : reconstruire ce dont l'absence m'a frustré. Chaque jour j'essaie de le faire, avec une patience d'araignée qui retisse sa toile déchirée... Je n'aurai la paix intérieure que lorsque je sentirai que tout se tient... Mes trois années de captivité, il faut que j'arrive à en voir l'envers... Je veux dire, il faut que je les revive de *ton* point de vue à toi. Alors vraiment j'aurai repris contact... Pour l'instant, j'éprouve le malaise que doit ressentir un amnésique. Il y a un vide, un blanc... des fils qui me manquent... Alors, j'imagine, je tâtonne, j'essaie de reconstituer ce qui m'échappe... (avec une intonation un peu inquiétante) je me pose des questions...

MONIQUE, hésitant, puis choisissant de l'affronter. — Pourquoi ne pas me les poser à moi ?

ROBERT, la scrutant. — Pourrais-tu y répondre ?

MONIQUE. — Pourquoi pas ?

ROBERT. — J'hésite... (Un temps. Cruel :) Dis-moi... lequel de nous deux a le plus peur en ce moment ?

MONIQUE. — Peur ?

ROBERT. — Le mot te surprend ?

MONIQUE, se troublant un peu. — Ma foi, oui, tout de même... Est-ce donc si terrible ?...

ROBERT. — Ce n'est pas moi qui peux te renseigner... (Ironique et amer.) Moi, je suis celui qui ne sait pas... Celui qui n'était pas là... celui qui cherche, qui s'interroge et qui a le courage de dire qu'il a peur...

MONIQUE. — Mais de quoi parles-tu ?

ROBERT. — De rien, de nous, de ce qui nous sépare alors que nous venons à peine d'être réunis. Ne sens-tu rien entre nous ?

MONIQUE. — Mais c'est inévitable ! Nous avons changé tous les deux... Il faut recréer entre nous une harmonie nouvelle, au lieu de vouloir à tout prix

retrouver l'ancienne... Nous ne serons plus jamais les mêmes...

ROBERT. — Oui... c'est vrai. Il faut reconstruire, comme tu dis... Mais on ne peut faire table rase du passé, choisir un terrain entièrement neuf... Il faut garder les mêmes fondations... à condition d'être sûr qu'elles soient solides toutefois...

MONIQUE. — Tu en doutes ?

ROBERT, ne voulant pas encore répondre directement. — Je songeais à nous tout à l'heure en écoutant à la radio *la Chanson du Pêcheur*, de Fauré. Tu l'as entendue ?

MONIQUE. — Vaguement... j'étais dans ma chambre...

ROBERT. — Tu te rappelles les paroles ?

MONIQUE. — Oui, oui, à peu près...

ROBERT. — Eh bien, cette phrase : « Mon âme pleure et sent qu'elle est dépareillée... » C'est tellement juste ce mot... Tu ne trouves pas ?... Hein ? Combien y en aura-t-il de ces couples dépariés, de ces couples qui auront cessé de faire une *paire* au sens fort et magnifique du mot... qui ne seront plus que la juxtaposition de deux solitudes ?...

MONIQUE, inquiète, les larmes aux yeux. — Robert, voyons... Pourquoi ? Pourquoi me dis-tu cela ainsi, tout à coup... ? Te rends-tu compte de la portée de tes paroles ?... Qu'est-il arrivé ? Dis ? Mais réponds-moi donc ! (Robert suit ses réactions, s'obstine à se taire.) Allons, parle ! Je t'en prie... As-tu vraiment vu les choses ainsi depuis ton retour, ou bien est-ce une idée soudaine qui t'est venue ?... Cinq semaines après être rentré ici ! Pouvoir penser cela ? Et oser me le dire ! A quel mobile obéis-tu en agissant ainsi ?... Est-ce seulement un jeu cruel pour voir comment je réagirai ? Si c'est cela, tu peux être heureux du résultat...

ROBERT, ambigu. — Je n'en suis pas si sûr...

MONIQUE, sur le point de s'effondrer. — Robert, je t'en supplie, c'est assez ! Cesse de te jouer de moi !

ROBERT. — Est-ce donc moi qui mène le jeu ? C'est curieux ! J'avais plutôt l'impression d'être joué...

MONIQUE. — Oh ! trêve de subtilités, veux-tu ? Je n'en puis plus ! Tu disais tout à l'heure que tu reconstruisais la période de ton absence comme une araignée retisse sa toile ! Le malheur c'est que c'est autour de moi que tu en serres les mailles, et je suis là à me débattre, étouffée... Ah ! si tu savais quel malaise...

ROBERT, l'interrompant. — C'est bien le mot... Si cela peut te consoler, tu n'es pas la seule à l'éprouver. J'en suis au même point que toi.

MONIQUE. — Mais qu'est-ce donc qui te fait souffrir ?... Explique-toi... T'a-t-on dit quelque chose qui t'a fait de la peine ?...

ROBERT. — Que veux-tu que l'on me dise ?

MONIQUE. — Je ne sais pas, moi...

ROBERT. — Non, rassure-toi, on ne m'a rien dit. Personne ne dit rien. Personne ne veut rien dire. Chacun garde son secret et ainsi torture d'autant mieux son voisin. (Un temps.) Quel est donc l'imbécile qui a prétendu que le bonheur consistait à ne pas savoir ? A moins que ce n'ait été un humoriste féroce...

MONIQUE. — N'essaie pas d'ironiser... Nous ne pouvons continuer ainsi. Cette angoisse qui nous étreint l'un comme l'autre, il faut la dissiper... Veux-tu ?

ROBERT. — Il faudrait pouvoir !

MONIQUE. — Essayons !...

ROBERT. — Ce n'est pas le moment... Bruhard va arriver...

MONIQUE, bluffant. — Tu ne te souciais pas de Bruhard, il y a cinq minutes...

ROBERT. — Qu'en sais-tu ? Toutes mes paroles ne cachent-elles pas un piège ?

MONIQUE, désarçonnée et se trahissant. — Qu'est-ce que ça veut dire encore ça ?

ROBERT. — Garde ton sang-froid ! Est-ce que je perds le mien, moi ?

MONIQUE. — On sait que tu es très maître de toi...

ROBERT. — Je fais ce que je peux... Pour ce qui est de Bruhard...

MONIQUE, l'interrompant. — Laisse Bruhard tranquille ! Il s'agit de nous...

ROBERT, enchaînant et articulant. — De nous trois, oui... (Un temps. Ils se regardent. Monique essaie de rester impassible.) Alors... nous y voilà ! (Un temps.) Tu désirais des explications ? Eh bien, je vais t'en donner... Tu voulais que je te demande des éclaircissements ?... Soit. Je vais t'en demander... Après tout, le moment pourrait être plus mal choisi... Il faut que l'abcès finisse par crever. Autant que ce soit maintenant... (Un temps.) Nous disions tout à l'heure que c'était l'absence qui était cause de notre malaise... Nous avions tort... Ce n'est pas l'absence. Sans vouloir jouer sur les mots, c'est même tout le contraire. C'est une *présence* qui nous gêne, qui nous sépare... Non, ne proteste pas. Contente-toi de m'écouter pour le moment... Ça vaudra mieux. Je voudrais que mes paroles ne dépassent pas ma pensée... Essayer de ne pas rendre irréparable ce qui, de toute façon, sera suffisamment grave... (Un temps.) Si je me suis trompé...

Geste.

MONIQUE. — Tu admets tout de même cette possibilité.

ROBERT. — J'essaie de ne pas avoir de parti pris... Mais ce que je vais te dire ne repose pas que sur des impressions. Il y a des faits...

MONIQUE. — C'est un réquisitoire ?

ROBERT, froidement. — Si tu veux... (Il se lève, va jusqu'à son bureau, ouvre un tiroir, en tire un paquet de lettres.) Tu vois ces lettres ?

MONIQUE, se dressant. — Quelles lettres ?

ROBERT, avec un rire méprisant. — Ne crains rien. C'est à *moi* qu'elles sont adressées !... Tu as eu peur ? Calme-toi. (Reprenant.) Ce sont les lettres que j'ai reçues pendant ma captivité...

MONIQUE. — Tu les as gardées ?

ROBERT. — Cela t'étonne ?

MONIQUE. — Tu n'en disais guère de bien tout à l'heure...

ROBERT. — Je parlais de celles que j'écrivais... Celles-ci sont presque toutes de toi... et je les sais à peu près par cœur... Celle-ci n'est pas de toi... Elle est de Bruhard... 23 décembre 1942... Lendemain de son retour... Il me raconte sa visite ici... Ecoute : « Ta femme m'a demandé si tu avais changé... J'ai essayé de la rassurer, mais je n'ai pas

cru devoir la leurrer. Qui de nous, hélas ! après une telle épreuve, peut se vanter d'être resté le même »...

MONIQUE. — N'est-ce pas ce que nous disions ?

ROBERT. — Oui, mais toi, c'est *à partir* de ce moment-là que tu as commencé à changer... (il la regarde un instant, puis recommence à feuilleter les lettres) ou, pour être précis, un peu après... Pas bien longtemps ! Oui, tiens, voilà, du 25 février au 25 mars, rien... pas un mot de toi. C'était la première fois que cela arrivait... Tu parlais de documents ? Eh bien ! le plus grave, c'est justement celui-là : celui qui manque !

MONIQUE. — Mais que vas-tu imaginer ? Je ne t'ai pas écrit parce que je m'étais foulé le poignet...

ROBERT. — Oui, oui, je sais... tu m'expliques cela dans ta carte du 25 mars... (Récitant par cœur.) « Le docteur Fontange est venu deux fois. Il craignait une fêlure, mais il paraît qu'après quelques massages il n'y paraîtra plus »... Tu vois, j'ai bonne mémoire !

MONIQUE. — Alors ?

ROBERT. — Alors ? Eh bien, ce n'est pas mal combiné. Il n'y a qu'un petit ennui... (Un temps.) C'est que ce n'est pas vrai... Tu n'as jamais vu Fontange !

MONIQUE. — Comment ?

ROBERT. — Figure-toi que je l'ai rencontré cet après-midi au métro Exelmans...

MONIQUE. — Et tu l'as questionné ?

ROBERT, ironique. — Que vas-tu supposer ? Et le secret professionnel ? hein ?... Non, nous avons simplement bavardé un peu. Il ignorait mon retour. Il m'a demandé de tes nouvelles, et c'est alors qu'il a ajouté en plaisantant : « Je suppose que Mme Cazal se porte à merveille, puisque, pendant tout le temps de votre absence, elle n'a jamais eu besoin de moi ! » Je n'ai pu m'empêcher de faire allusion à ton... accident. Mais non, il était sûr de ne pas t'avoir vue. J'ai dit que je devais avoir mal compris... Mais je savais que je ne me trompais pas... (Lui présentant la carte.) Est-ce que je délire ?

MONIQUE, traquée, cherchant une échappatoire. — Oui, c'est vrai... Je t'ai menti... Je n'ai pas voulu te faire de peine à ce moment-là... J'ai traversé alors une de ces périodes de dépression dont tu parlais toi-même tout à l'heure... Je ne savais plus que t'écrire... Oui, une sorte de paralysie — les mots semblaient n'avoir plus de sens...

ROBERT. — Je t'admire !... Tu es très forte... La parade est habile... Et le mieux, c'est que, cette fois, tout en ne me disant pas la vérité, tu ne mens pas... « Les mots semblaient n'avoir plus de sens. » Exactement mon impression en lisant les lettres qui ont suivi... Presque les mêmes mots qu'avant, pourtant ! Mais avec je ne sais quoi de forcé, de faux. Plus d'élan... une dérobade, une gêne... Quelque chose de mort... On eût dit que tu cherchais à t'imiter, à copier celle que tu étais naguère, sans y parvenir. Est-ce que je me trompe ?

MONIQUE. — Ne pouvions-nous avoir, nous aussi, des moments de découragement ? Mais à quoi bon ? Tu ne veux pas comprendre. Tu accuses...

ROBERT. — Il y a autre chose... Pendant les deux premiers mois après le retour de Bruhard, tu me parlais de lui. Plusieurs fois, tu m'as dit qu'il était venu te voir... Et puis, soudain, plus rien, ou presque...

MONIQUE. — Il a été absent pendant plus de trois mois... Il était à Limoges.

ROBERT. — Tu crois ?

MONIQUE. — C'est ce qu'il m'a dit...

ROBERT. — Eh bien, il a menti, lui aussi ! Tout à l'heure, avant de rentrer, j'ai téléphoné à son usine...

MONIQUE. — Tu as fait cela ?

ROBERT. — Choquant, n'est-ce pas ? Pas joli, le personnage du mari, hein ? Un manque d'élégance tout à fait déplorable ! Désolé... Tu voudras bien convenir que ce n'était pas dans mes habitudes... Mais, après ma rencontre avec le docteur Fontange, j'ai voulu en avoir le cœur net... Le directeur m'a dit que Bruhard avait été à Limoges du 10 au 25 février. Depuis, il n'a pas quitté Paris pendant plus d'un jour ou deux. Cela ne correspond pas tout à fait à ce que tu me dis — ou à ce qu'il t'a raconté ?

MONIQUE. — Je n'étais pas chargée de vérifier ses allées et venues !

ROBERT. — Et puis, lui aussi, à partir de mars... plus le même ! Je lui ai écrit trois fois : une fois il n'a pas répondu et les deux autres il n'a même pas utilisé la lettre-réponse que je lui envoyais. Il m'a adressé quelques lignes sur une ancienne carte de prisonnier à lui, dont il avait corrigé le nom... (Amer.) La lettre était trop longue, sans doute — le temps n'était plus aux confidences !... (Ému malgré lui.) Et pourtant ce qui existait entre lui et moi, quelques semaines plus tôt, c'était quelque chose, tu sais ! Je croyais avoir trouvé un ami... Ecœurant !...

MONIQUE. — Mais tu ne te rends pas compte de ce que tu dis ! Tes suppositions, tes recoupements sont sans doute très subtils ! Tu n'oublies qu'un petit détail... C'est que c'est Bruhard qui t'a fait libérer !

ROBERT, violent. — Non, je ne l'oublie pas, hélas ! Je le sais, je le sais que c'est à lui que je dois d'être ici !... Tu n'as pas besoin de me le rappeler ! J'y pense assez... Et malgré cela, non, je n'arrive pas à chasser mes doutes !

MONIQUE. — C'est de la folie !

ROBERT. — Peut-être ! Mais, alors, il y a de la méthode dans ma folie !... Songe que depuis cinq semaines que je suis rentré il n'est venu ici qu'une fois ! Ces invitations acceptées, puis différées sous des prétextes divers, cela te semble normal ? Et son attitude quand il est venu ? Naturelle, sans doute ? Hein ? Allons ! reconnais qu'il semble pour le moins mal à l'aise ici ! Cela crève les yeux ! Pourquoi ces refus, ces excuses ?

MONIQUE, acculée. — Excès de délicatesse, peut-être ! Sitôt après ton retour, il pense probablement que nous souhaitons rester en tête à tête !

ROBERT, menaçant. — Ah ! assez ! tu m'entends ?

MONIQUE. — Tu me recommandais le calme...

ROBERT, se maîtrisant. — Maintenant je te recommande de changer de ton ! Tu t'es peut-être moquée de moi en mon absence, mais en ma présence n'y compte pas ! (Il s'approche d'elle.) Monique, réponds-moi. Qu'y a-t-il eu entre vous ? (Un temps.) C'est bon ! Ton silence équivaut déjà à un aveu, mais j'attendrai encore. Et je te garantis que je finirais bien par... (On sonne.) Tiens ! Il arrive à point ! Toi, tu es sauvée par le gong. Mais, lui, je l'aurai !

MONIQUE. — Robert ! Je t'en prie !

ROBERT. — Cela suffit ! Va dans ta chambre !

MONIQUE. — J'ai le droit de rester !

ROBERT. — Rentre dans ta chambre. Je tiens à le voir seul.

MONIQUE. — Robert, écoute-moi !

ROBERT. — Trop tard... C'est lui que je veux entendre maintenant !

Il l'entraîne vers la chambre.

MONIQUE. — Laisse-moi t'expliquer...

ROBERT. — Il s'en chargera aussi bien que toi. Il doit être au courant !

MONIQUE. — Tu me fais mal.

ROBERT. — Ne résiste pas... C'est inutile... Et pas un mot, n'est-ce pas ? Crois-moi, ça n'arrangerait rien !

Il la pousse dans la chambre, ferme la porte et met la clef dans sa poche.

SCÈNE DEUXIÈME

ROBERT, MARC

Robert reste une seconde appuyé à la porte, cherchant à retrouver un peu de calme et réfléchissant à l'attitude qu'il va adopter. Il va tourner un commutateur afin d'intensifier l'éclairage et jette un coup d'œil rapide autour de lui. A ce moment, Louise introduit Marc. Robert s'avance vivement vers lui, les mains tendues, pour l'accueillir.

ROBERT, *cordial.* — Ah ! te voilà tout de même, toi ! Je craignais presque que tu n'eusses oublié mon retour !... Tu as pourtant de bonnes raisons de ne pas l'ignorer !

MARC, *gêné.* — Oh ! je t'en prie ! Ne parlons plus de cela...

ROBERT. — Bon, bon, soit !... Est-ce donc si désagréable d'être le sauveur de quelqu'un ?

MARC. — Pas de l'être, mais de se l'entendre rappeler, surtout par l'intéressé...

ROBERT. — C'est cette crainte qui t'a empêché de venir tous ces temps-ci ?

MARC. — Tu es bête ! Non, tout de même pas !

ROBERT. — Alors, quoi ?

MARC. — Oh ! un tas d'embêtements à la boîte... des déplacements continuels...

ROBERT. — Décidément, tu as tout du chevalier errant, mon vieux ! Toujours par voies et par chemins !... Et où es-tu allé te promener ?

MARC. — Euh... Roubaix la semaine dernière. Une histoire de métiers à tisser...

ROBERT. — Pas très drôle comme patelin... Longtemps ?

MARC. — Cinq jours...

ROBERT, *ironique.* — Ah ! oui ?

Un temps.

MARC. — Ce n'est pas désagréable d'ailleurs ces petits voyages. Il fait beau. Et le directeur pousse la bonté jusqu'à me prêter sa voiture !

ROBERT. — Veinard !

MARC. — Si je ne l'avais pas eue ce soir, je ne sais à quelle heure je serais arrivé. Je l'ai laissée en bas...

ROBERT. — Ça ne risque rien. Le quartier est très respectable !

MARC. — D'ailleurs, il est déjà tard. Je ne vais pas rester bien longtemps.

ROBERT. — Ah ! non. Ça, rien à faire ! Pour une fois que je te tiens, je ne te lâche pas ! Tu t'ennuies avec moi ?

MARC. — Idiot, va !

ROBERT. — Alors, quoi ? tu es amoureux ?

MARC, *essayant de rire.* — Tiens, pourquoi pas, après tout ?

ROBERT. — Dans ce cas, au revoir, Bruhard ! Va ! Va vite ! Ne la fais pas attendre ! Ne la laisse pas seule. Il ne faut jamais laisser seule celle qu'on aime... Très mauvais ! Elle ne vous le pardonne pas. Même si on n'en est pas responsable...

MARC. — Il ne faut quand même pas généraliser...

ROBERT. — Peut-être, mais mieux vaut ne pas se faire d'illusions...

MARC. — Tu deviens un moraliste bien sévère !... A propos, et cette édition de La Rochefoucauld que tu préparais à l'Oflag ? A quand la publication ?

ROBERT. — Bientôt, sans doute. Mais il faut que je revoie ma préface.

MARC. — Nous en sommes-nous abreuvés de ces maximes ! C'est curieux, on ne s'en lassait jamais.

ROBERT. — Tu t'en souviens encore ?... De bonnes formules... (*Citant.*) « L'absence diminue les médiocres passions et augmente les grandes, comme le vent éteint les bougies et allume le feu... » (*Un temps. Avec un rire amer :*) Pas étonnant que le chauffage et l'éclairage fassent tellement défaut !

MARC. — Tu es féroce !

ROBERT. — Mais non, je suis lucide, c'est tout, comme disait notre ami Marcillac.

MARC. — A propos, comment était-il quand tu es parti ?

ROBERT. — Tu ne l'as pas oublié, notre locataire du haut ? Quand on y pense, nous formions un trio assez réussi... Les pensées ne devaient pas être bien différentes aux trois étages de couchettes !

MARC, *essayant de changer de ton.* — Etais-tu arrivé à le faire se déchausser avant de grimper jusqu'à sa paillasse ?

ROBERT. — Non. Rigoureusement impossible... Après ta libération, j'ai encore vu ses godillots tomber du plafond deux cent six fois !

MARC, *d'une voix changée.* — Tu as compté les jours après mon départ ?

ROBERT, *ému et dur.* — Oui... j'ai compté les jours après ton départ...

MARC. — Cazal... mon vieux...

ROBERT. — Allons ! allons ! pas d'attendrissement... Et pourtant, oui... je me suis ennuyé de toi... (*Un temps.*) Peut-être aussi ai-je été ennuyé à cause de toi !... Mais cela, c'est une autre affaire...

MARC. — Que veux-tu dire ?

ROBERT. — Je te répète que c'est une autre histoire !... Mais ce qui est certain, c'est qu'après ton départ j'ai eu l'impression que ma captivité recommençait, entrait dans une nouvelle phase... La première avait duré neuf cents jours. La seconde a été beaucoup plus courte, mais sa densité l'a faite l'égale de l'autre, tu peux m'en croire !

MARC, *feignant de ne pas comprendre.* — Mais le dénouement a été heureux. Tu es là...

ROBERT. — Le dénouement ? On ne le connaît pas encore. Il reste un acte à jouer. Et pas le plus drôle.

MARC. — Je ne comprends pas...

ROBERT. — Tu ne comprends pas ?... Alors, je ne vois pas qui peut comprendre... Autrefois, nous avions, il me semble, moins de mal à nous communiquer nos pensées les plus secrètes...

MARC. — Nous avons eu si peu l'occasion de nous revoir !... Crois-moi, dans quelque temps, tout redeviendra comme auparavant.

ROBERT. — Tu le penses vraiment ?

MARC. — Je le souhaite, Cazal.

ROBERT. — Il est quand même difficile d'en être sûr, n'est-ce pas ? Je ne sais si l'on doit le regretter ou s'en féliciter, mais il faut admettre qu'on change, qu'on oublie... Sept mois nous séparent, mon vieux... Tiens, je songe à ceux que je viens de quitter... Il n'y a que sept semaines, et déjà je les sens s'éloigner de moi... Il en est parmi eux que tu reconnaîtrais à peine... Nous parlions de Marcillac, tout à l'heure...

MARC. — Pauvre type ! Par moments, il me donnait l'impression d'être au bord de la folie...

ROBERT. — Je crois qu'il n'en a pas été loin, en effet.

MARC. — Cette jalousie, cette obsession... cela avait fini par devenir vraiment morbide...

ROBERT. — On trouve volontiers morbides les sentiments des autres, quand on ne souffre pas de la même fièvre.

MARC. — Et ça c'est arrangé ?

ROBERT. — Oui... ça c'est arrangé en un sens.

MARC. — Il a compris qu'il se trompait ?

ROBERT. — Non, au contraire. Il a eu la certitude qu'il ne se trompait pas !

MARC. — Mais tu disais que la situation s'était arrangée ?

ROBERT. — Pourquoi pas ? Rien n'est pire que le doute... l'angoisse... On se sent ligoté, paralysé, incapable d'agir...

MARC. — Il n'y avait pas grand' chose à faire...

ROBERT. — Si ! ce qu'il a fait !

MARC. — Oui, bien sûr... Essayer de comprendre...

ROBERT. — Non. Se quitter.

MARC. — Il a demandé le divorce ?

ROBERT. — Il l'a même obtenu. La réponse est arrivée un mois avant ma libération. Morel et Darcet ont fait de même.

MARC. — C'est insensé !

ROBERT. — Je ne leur donne pas tort.

MARC. — L'outrage vient parfois à point pour exaucer le désir secret qu'on avait de se dégager.

ROBERT, ironique (1). — Bravo ! La phrase est joliment tournée !... Mais je ne vois pas ce qui t'autorise à dire cela de nos trois camarades. Leur souffrance ne m'a jamais semblé être une comédie.

MARC. — Ils auraient au moins pu attendre d'être rentrés pour mieux juger et se rendre compte.

ROBERT. — A quoi bon ! Puisqu'ils avaient la chance d'être sûrs ? Oui, je dis bien : la chance !... Au moins, à leur retour, les choses seront nettes ! Ils ne connaîtront pas l'écœurement de la découverte qui sera réservée à d'autres... En fait, je les admire. Il faut un certain courage pour se quitter, même quand on a cessé de s'aimer...

(1) Jusqu'à la chute du rideau, l'ironie de Robert doit apparaître non comme un jeu cruel, mais comme la transposition de sa souffrance. Il faut que la douleur perce sans cesse sous la maîtrise apparente et la férocité.

MARC. — Il en faut aussi pour pardonner.

ROBERT. — Que veux-tu ? Tout le monde ne se sent pas une vocation de cocu !... (Un temps.) Tu ne ris pas de ce que je viens de dire ?... Tu devrais !... Car ces paroles-là, dans ma bouche, c'est franchement drôle ! Allons, avoue !

MARC. — Je ne vois pas...

ROBERT. — Comprends-moi bien ! Quand je dis : « Avoue ! » je veux seulement dire : « Avoue que c'est drôle ! »... Le reste, ce n'est pas la peine de me l'avouer... Quelqu'un d'autre s'en est chargé...

MARC. — Cazal, je te jure...

ROBERT. — Non, ne jure pas ! C'est inutile. Je ne te croirais pas. Il n'y a qu'une personne en qui j'ai une confiance entière, tu le sais bien : c'est ma femme !... A ce propos, je te fais remarquer que tu ne m'as même pas demandé de ses nouvelles ce soir. Pas très chic, ça !... Je ne le lui dirai pas, car ça lui ferait de la peine... Enfin, passons ! Je te disais donc que c'était d'elle-même que je tiens la vérité ! (Un silence.) Tu ne trouves plus rien à répondre ? Si ? Allons, va, mon vieux ! Explique-moi tout par le détail. Raconte-moi comment s'est passé ton voyage à Roubaix... Aussi bien que celui à Limoges, j'espère ?

MARC. — Cazal, écoute-moi...

ROBERT. — Mais je t'écoute, mon cher, je ne fais que cela ! Je t'indique seulement quelques points à éclaircir... Parle-moi aussi de la foulure que ma femme s'était faite au poignet, fin février. Comment ce petit accident est-il arrivé ? Une étreinte un peu brutale peut-être ?... Tu as pourtant la main très douce d'ordinaire ! Sa franchise et sa chaleur m'avaient tout de suite séduit... Je n'ai pas été le seul à l'être, apparemment ! (Un temps. D'une voix soudain basse et sourde.) Tu es un beau salaud !

MARC. — Où est ta femme ?

ROBERT. — Ah ! tout de même ! Tu commences à t'inquiéter d'elle. Je sens que la conversation va devenir plus naturelle...

MARC. — Réponds-moi ! Où est ta femme ?

ROBERT. — Appelle-la donc Monique ! Je suis sûr qu'elle-même t'en prierait.

MARC. — Où est-elle ?

ROBERT. — A Roubaix, je crois... ou à Limoges, je ne sais plus !

MARC. — Ah ! c'est assez ! Pour la dernière fois, réponds-moi ! Qu'as-tu fait d'elle ?

ROBERT. — Des menaces ? Je ne reconnais plus ta courtoisie.

MARC. — Je te parlerais comme d'habitude si tu étais dans ton état normal.

ROBERT. — L'état de cocu est-il un état normal ? Voilà la question... Enfin, pour te prouver que je suis sain de corps et d'esprit, je vais te répondre. Ma femme est dans cette chambre. (Marc fait un pas vers la droite.) Ne te dérange pas. La porte est fermée. Et en voici la clef.

MARC. — Donne !

ROBERT. — Ne prends pas ces airs tragiques. Tu as peur que je l'aie tuée ? Rassure-toi. Ma femme a porté mon revolver au commissariat. Uniquement pour obéir aux ordres, bien entendu !... Il est vrai que j'aurais pu l'étrangler... Je n'en ai pas eu le courage. Je suis désespérément civilisé. Lamentable !... Tu veux aller ouvrir ? Je ne puis te refuser ce plaisir. (Il donne la clef.) La serrure est un peu

dure. Mais tu la connais, sans doute... (Marc tourne la clef dans la serrure.) A propos, est-ce que... c'est ici que ça se passait ? (Violemment.) Mais, réponds, bon Dieu ! Oui ou non ?

MARC, se retournant à demi. — Non !

Il ouvre la porte.

ROBERT, doucement. — Vous êtes des gens d'une extrême délicatesse...

Monique, livide, apparaît dans l'encadrement de la porte.

SCÈNE TROISIÈME

ROBERT, MARC, MONIQUE

ROBERT. — Allons, Bruhard, soutiens-la ! Tu vois bien qu'elle ne tient pas debout ! (Marc s'avance vers Monique, mais elle l'écarte.) Toutes ces émotions ne lui valent rien... C'est un petit être fragile et sensible... Abrégeons tout cela... Nous n'avons plus grand-chose à nous dire, je crois...

MONIQUE. — Robert, que vas-tu faire ?

ROBERT. — Qu'en pensez-vous ? Nous sommes trois. Il y a quelqu'un de trop, et il est clair que c'est moi... Je suis le gêneur... l'intrus... Je me retire.

MARC. — C'est moi qui partirai ! Je te jure que tu ne me reverras plus !

ROBERT. — Encore un serment !

MARC. — Celui-là, tu seras bien obligé de voir que je le tiendrai.

ROBERT. — Nous n'allons pas faire assaut de politesse, non ? Il faut avoir le sens de ses responsabilités, que veux-tu ?... J'avais une femme, je dis bien *j'avais*...

MONIQUE. — Robert !

ROBERT. — ... Car maintenant je n'en ai plus. Tant qu'elle a été à moi, je l'ai aimée, mal sans doute, mais enfin de mon mieux... Ma candeur imbécile m'incitait même à croire que, moi aussi, j'étais aimé ! Peut-on se fourvoyer, hein ? Heureusement, les événements se chargent de vous ouvrir les yeux. Un peu pénible... mais salutaire, au fond ! (A Marc :) Tu me l'as prise. Je te la laisse... Que moi je parte maintenant, c'est naturel. Mais que, toi, tu veuilles la quitter, ce serait une saloperie de plus à ton actif. Il faut aller jusqu'au bout, Bruhard.

MARC. — Tu peux être tranquille, j'irai jusqu'au bout à ma manière.

ROBERT. — Tu n'es plus libre de choisir celle qui te convient. Tu n'es plus seul.

MARC. — J'ai toujours été seul, quoi que tu puisses en penser, et je continue à l'être.

ROBERT. — Faut-il que je te plaigne ?

MARC. — N'abuse pas de ta supériorité sur moi, Cazal... Ce n'est pas digne de toi. Tu sais bien que les seuls mots que je pourrais peut-être dire pour ma défense, je ne les prononcerai pas... Ce n'est pas pour moi que je plaide. Ton jugement à mon égard ne peut pas être plus dur que le mien et je suis prêt à payer. Mais, je t'en prie, tâche de voir les choses telles qu'elles sont et surtout telles qu'elles ont été. La noblesse de caractère et la lucidité que tu avais là-bas, que nous admirions en toi, ne peux-tu essayer de les retrouver maintenant ?

ROBERT. — Fais-moi grâce de tes compliments et de tes conseils. Je vois fort clairement les données du problème et sa seule solution.

MARC. — Tu sais bien que ce n'est pas si simple ! Au fond de toi, tu ne peux pas ne pas sentir que c'est la vérité que je te dis en ce moment. Pour moi, tout est fini. Mais il n'y a pas que moi. Je n'ai pas le droit de me taire. Il faut que j'aie la force de te crier qu'elle n'a jamais aimé que toi !

ROBERT, avec un éclat de rire douloureux. — Très drôle. Mais n'insiste pas, veux-tu ? Ce serait de mauvais goût...

MARC. — Tu te dérobes, Cazal !... Je sais toute ma responsabilité dans le passé, mais songe à la tienne en cet instant, à ce que ton geste entraînera...

ROBERT. — C'était à vous de mieux peser les conséquences de vos actes. Vous avez décidé. Moi, je subis maintenant. (Un temps.) Je vais vous quitter... Je reviendrai quand l'appartement sera vide, nettoyé ! Prenez votre temps, et toi emporte bien tout ce qui t'appartient, surtout. N'oublie rien. Tu me feras plaisir. Que je ne trouve plus trace de ton passage ici.

MONIQUE. — Robert, pardonne-moi ! Ne t'en va pas ! Je ne pourrai jamais...

ROBERT. — Mais si, mais si, tu verras... Tout cela s'arrangera, va ! Je rentrerai dans deux jours. Ça suffit comme délai ? Il est normal que je vous facilite les choses... Je vous dois des égards à l'un comme à l'autre... Vous n'êtes quand même pas n'importe qui pour moi... Toi, tu étais celle que j'aimais. Lui, c'est mon sauveur ! C'est à lui que je dois de vivre les jours que pendant trois années j'ai appelés de mes vœux. La joie du retour... Enfin, pour l'instant, il vaut mieux que je reparte... Ne vous dérangez pas. Je connais le chemin... Seulement, n'oubliez pas, quand vous vous en irez, tous les deux, ouvrez les fenêtres toutes grandes ! (Un temps. Doucement.) Pensez-y, n'est-ce pas ?... Vous serez gentils...

Il ouvre la bouche comme pour ajouter quelque chose, mais il n'en peut plus. Il fait brusquement demi-tour et sort à gauche. Monique et Marc esquissent un geste.

MONIQUE, dans un cri. — Robert !

La porte s'est refermée en claquant. Monique et Marc se regardent sans un mot pendant que

ACTE IV

La scène est vide et plongée dans la pénombre. Il est 7 heures du matin. Le jour filtre à peine à travers les doubles rideaux Tout est resté exactement tel que la veille au soir.

La porte de gauche s'ouvre sans bruit. Robert entre doucement. Il va à tâtons jusqu'au bureau et allume une petite lampe de travail. Il hésite un instant, puis se dirige vers le téléphone et décroche le récepteur. Il revient vers le bureau, s'assied, ouvre un tiroir, met quelques billets dans son portefeuille et des papiers dans une serviette. Il voit la liasse des lettres qu'il a montrées à Monique. Il les regarde, les feuillette distraitement, puis les jette dans la corbeille. Il referme trop brutalement le tiroir, qui claque. Robert s'arrête, reste l'oreille tendue, puis se lève en repoussant son fauteuil avec précaution. Il demeure quelques secondes immobile, pensif. Son regard parcourt lentement la pièce. Enfin, il se décide, prend sa serviette et se dirige vers le hall. A ce moment, la porte de la chambre, à droite, s'ouvre brusquement.

SCÈNE PREMIÈRE

ROBERT, MONIQUE

MONIQUE. — Ah ! c'est toi !

ROBERT. — Oui, pardon... Ce n'est que moi... Tu... attendais quelqu'un d'autre ?

MONIQUE. — Tu m'as fait peur. J'ai entendu du bruit.

ROBERT. — Toujours maladroit, décidément ! J'avais cependant pris des précautions... Désolé de t'avoir réveillée...

MONIQUE. — Je ne dormais pas.

ROBERT. — Tiens ? Tu as pourtant dû te coucher... tard, je suppose ?

MONIQUE. — Je ne crois plus qu'il soit nécessaire que je relève des remarques de ce genre, n'est-ce pas ?... D'ailleurs, c'est presque anodin, comparé à ce que j'ai entendu hier soir.

ROBERT. — Oui, je te dois des excuses. J'ai été odieux. Ce n'était pas indispensable. Un sale réflexe... Faire mal parce qu'on souffre... Je n'aurais pas dû... Je n'aurais pas dû non plus repasser ici. C'était une imprudence.

MONIQUE. — Pourquoi l'as-tu fait, alors ?

ROBERT, cherchant une excuse. — J'avais des papiers à prendre. Le fait d'être trompé par sa femme ne vous dispense pas de travailler. Heureusement même qu'il vous reste ce refuge ! (Un temps.) Je manquais aussi d'argent pour payer les frais de la petite villégiature que je vais m'offrir à l'occasion de ton départ.

MONIQUE. — Robert, tu ne me chasseras pas !

ROBERT. — Préfères-tu que ce soit moi qui m'en aille ?

MONIQUE. — Pourquoi es-tu revenu ?

ROBERT. — Je te l'ai expliqué ?

MONIQUE. — Je ne te crois pas.

ROBERT. — Alors, quoi ?... Le classique besoin de revoir les lieux du crime, peut-être ? Mais tu sembles oublier que ce n'est pas moi le coupable !

MONIQUE. — As-tu honte d'avouer que tu n'as pas pu t'empêcher de revenir ?

ROBERT. — Je ne voulais pas te voir ! (Un temps.) J'ai tout de même le droit, je suppose, de passer chez moi !

MONIQUE. — Chez nous !

ROBERT. — Dans deux jours ce ne sera plus que chez moi !

MONIQUE, doucement. — Ce ne sera plus que cela... en effet ! (Un temps. Triste et sans aucune présomption.) Et tu feras ce que tu es déjà venu faire aujourd'hui...

ROBERT, douloureusement. — Tais-toi ! (Un temps.) Je ne veux pas avoir de haine envers toi... L'épreuve était au delà de tes forces... Voilà comment il faut voir la chose. Mais c'est fini... Même si je te pardonnais, tout n'en serait pas moins mort.

MONIQUE. — C'est faux ! Tu cherches à t'en persuader, mais tu sais bien que tout n'est pas mort ! Sans cela, que ferais-tu ici en ce moment ? (D'une voix basse et intense.) Ah ! Robert, je ne m'étonne pas que jusqu'à présent tu n'aies pu que me juger sans parvenir à me comprendre. C'est presque naturel. Mais si tu m'ordonnes de partir...

ROBERT. — C'est fait !

MONIQUE. — Alors tu comprendras !... Tu sauras ce que c'est, à ton tour !

ROBERT. — Mon tour, je l'ai déjà eu, je pense !

MONIQUE. — Non, pas cela ! Toi, ce n'était pas la même chose ! On considère souvent l'absence comme quelque chose de purement négatif. Quelle ineptie ! L'absence n'est pas le néant. A la longue, elle est même pire que la mort. Oui, on finit par accepter la mort d'un être cher, mais pas son absence ! Cet espoir indéfiniment reculé, cette possibilité de bonheur toujours refusée, non, c'est trop cruel ! On en vient à demander le coup de grâce... Une lutte contre un fantôme !...

ROBERT. — Nous avons connu cela aussi, tu sais ! Il ne faudrait pas croire que tu as été la seule à faire cette découverte !

MONIQUE. — Je ne dis pas que c'était moins pénible pour toi, loin de là ! Mais c'était différent. Tout ne revenait pas vous rappeler l'absent.

ROBERT, très simple, lointain. — Non, mais nous passions précisément notre vie à recréer dans nos esprits ce décor que tu souhaitais de fuir !

MONIQUE. — Evidemment, ce que je te dis te semble incompréhensible ! Mais tu verras !... Tu verras, si tu m'obliges à partir, ce que c'est qu'une présence qui, à tous les instants, rôde autour de vous...

ROBERT, lointain. — Pendant trois ans, ma compagne immatérielle a été ma seule raison de vivre...

MONIQUE, continuant. — Les objets, les meubles, les livres, tout qui s'acharne contre vous !...

ROBERT, lointain. — Je songe aux 4 mètres cubes qui m'étaient réservés et où j'entassais pieusement tout ce qui me rattachait au monde d'autrefois !... (Changeant de ton. Apre.) Sais-tu que parfois nous en venions à douter, oui à *douter* — et ce n'est pas un mot vague que j'emploie — de l'existence de notre ancienne vie ? Sais-tu qu'il y avait des types qui devenaient fous à force de s'ennuyer ? Peu de femmes de prisonniers ont été jusque-là, je crois ! Sais-tu que ton ami Bruhard, une fois, a tenté de franchir les barbelés en plein jour, à 50 mètres de la sentinelle, peut-être seulement dans l'espoir de se faire flanquer un coup de fusil ? (Geste de Monique.) Il ne s'est pas vanté de ça devant toi ? C'est pourtant un épisode romanesque propre à toucher un tendre cœur de femme !... (Un temps.) Oui ! Voilà ce qu'on voyait dans les camps de prisonniers. Et ne me dis pas que je pousse la peinture au noir ! Nous avons tous eu nos heures de folie, même les plus sains d'entre nous. Quel cerveau aurait résisté à cette division de la vie intérieure ?

MONIQUE. — Mais vous avez une puissance de réaction tellement supérieure à la nôtre ! Ce que nous éprouvions l'un comme l'autre, c'était au fond la même chose ; seulement, ce que vous arriviez à transformer par votre force nous ne pouvions que le subir. Souvent, je me disais : « Si nous avions eu un enfant... » Alors, je suis sûre que rien ne serait arrivé ! (Geste de Robert.) J'aurais trouvé en lui un soutien, et surtout un reflet de toi ! (Intensément.) Car c'est cela, c'est cela, tu m'entends, que j'ai cherché, consciemment ou inconsciemment !

ROBERT. — Très flatté !

MONIQUE. — Bien sûr, tu ne me croiras pas ! Comme tous les hommes, même les plus intelligents, tu ne peux admettre chez les autres des sentiments qui te sont étrangers.

ROBERT. — Mettons que je sois borné et restons-en là.

MONIQUE. — Ah ! si ç'avait été l'inverse, comme cela te semblerait naturel, n'est-ce pas ?

ROBERT. — Tu sais bien que les deux cas sont différents. Une femme reste marquée par son amant.

MONIQUE. — Elle reste marquée par celui qu'elle a le plus aimé. En général, par son amant, puisqu'elle l'a choisi, préféré. Mais nous n'étions pas dans des conditions normales. Ce qui, en Bruhard, m'a attiré...

ROBERT, l'interrompant. — Cela ne m'intéresse pas !

MONIQUE. — Tu as peur de m'entendre !

ROBERT. — Allons, va jusqu'au bout, si cela te soulage ! (Ironique.) C'est... que tu me retrouvais en lui, je suppose ?

MONIQUE, intensément. — Tu le dis toi-même parce que tu crains que je ne le dise mieux que toi et que tu ne sois obligé de me croire ! Tu t'abrites derrière ton ironie, ta sale ironie que je déteste, qui fausse tout, détruit tout ! Mais regarde-moi ! Est-ce que j'ai l'air de mentir ?

ROBERT, tristement. — Tu n'as *jamais* eu l'air de mentir ! C'est cela qui est grave.

MONIQUE. — Mais si c'était lui que j'aime, qu'est-ce qui me retiendrait ici ? Je serais heureuse de partir ! Nous sommes libres l'un comme l'autre. Alors ?... Mais je sais que mon bonheur est auprès de toi. Et c'est pour cela que je lutte, que je me bats ! Tu ne sais pas la force que peut avoir une femme pour défendre son bonheur !

ROBERT — Dommage qu'elle n'ait pas la même force pour défendre celui de l'homme qu'elle prétend aimer !

MONIQUE. — Robert, je t'en supplie. Crois-moi ! Aie confiance en moi !...

ROBERT. — Ce n'est plus possible. Tu m'as trompé.

MONIQUE. — Même alors c'est toi que je cherchais ! S'il n'y avait pas eu entre vous cette ressemblance...

ROBERT. — Tais-toi ! Tu ne te rends pas compte de ce que tu dis !

MONIQUE. — Bruhard a vu plus clair que toi. Il a tout de suite découvert ce que tu refuses d'admettre.

ROBERT. — Comme j'envie la lucide intelligence de Bruhard !

MONIQUE. — Il a compris que je n'avais aimé en lui qu'un souvenir.

ROBERT. — Pauvre vieux ! Vraiment à plaindre ! Que veux-tu, il est toujours ingrat de vouloir jouer les doublures. On ne vous admire que dans la mesure où l'on n'est pas soi-même. Pas flatteur !... Mais, après tout, qu'est-ce qui l'obligeait à tenir ce rôle ?

MONIQUE. — Son amour pour moi a été quelque chose de si étrange... Pendant plus de deux années, il a rêvé à moi d'après cette photo qu'il voyait chaque jour... C'est ainsi que cela a commencé pour lui... Mais ni ses sentiments ni les miens n'étaient viables. Nous tâchions de nous cacher notre détresse, d'entretenir un rêve impossible...

ROBERT, froidement. — Et quand vous couchiez ensemble, c'était aussi un rêve, je suppose ?

MONIQUE. — Ah ! voilà l'impardonnable, n'est-ce pas ?

ROBERT. — Oui, l'impardonnable. Qu'est-ce que nous aurions dit et fait, nous, alors ? Des années sans voir un visage de femme, sans toucher un corps de femme ! Les pensées qui ont pu hanter les cerveaux des prisonniers, personne n'aura le courage de les dire, et cela vaudra mieux, crois-moi !

MONIQUE. — Je n'ai pas pu me créer, comme toi, une tour d'ivoire. Quand Bruhard m'a parlé de ton attitude, de ce détachement que tu avais atteint, j'ai essayé comme lui de t'admirer. Je n'ai pas pu. Ta force me faisait si cruellement sentir ma faiblesse. Je n'étais pas de taille avec toi. Je ne pouvais pas !... Penser que tu envisageais froidement cette perspective de cinq ans, cela m'anéantissait. Brusquement,

j'ai senti que je perdais pied. Tant que j'imaginais chez toi une souffrance analogue à la mienne, j'arrivais à tenir. Mais, quand j'ai su que j'étais seule, ç'a été fini. Tu étais trop loin de moi, trop au-dessus de moi...

ROBERT, avec un rire douloureux. — Voyons !... Il y a combien de temps que nous sommes mariés ? Quatre ans et demi passés, si je ne m'abuse ! Il est vrai que nous n'avons guère vécu que dix mois ensemble. Mais je ne sais si le temps changerait quelque chose à l'affaire. Ce n'est pas cela la cause...

MONIQUE. — La cause de quoi ?

ROBERT, nettement, mais sans violence. — Du fait que nous ne nous connaissons pas. Se connaître ! N'être plus qu'une même chair et un même esprit ! Souhait imbécile de ceux qui s'aiment ! Même dans l'acte de l'amour il n'y a pas d'union véritable... Le front s'appuie contre le front... (Un temps.) Mais le fait de rapprocher deux murs n'a jamais facilité le passage de la lumière, que je sache !

MONIQUE. — Peut-être n'avions-nous pas souffert assez pour nous connaître bien.

ROBERT. — En ce cas, nous devrions avoir fait de considérables progrès ! (Un temps.) Et, pourtant, je continue d'être pour toi un étranger. En veux-tu la preuve ?

MONIQUE. — Tu ne cherches qu'à me blesser !

ROBERT. — Je veux t'ouvrir les yeux. Alors, tu comprendras peut-être qu'après une erreur pareille il est inutile de prolonger une aussi lamentable expérience. (Un temps.) La cause première de ton... égarement, de ton... découragement a été, disais-tu, le spectacle de ma force ! (Un temps.) Comique ! Assise à ton foyer désert, tu songeais à l'absent ! Sans doute voyais-tu son visage émacié derrière un quadrillage de barbelés décoratifs, comme sur les affiches ?... Et, sur son front pensif, tu lisais une philosophique résignation, une mâle acceptation de la souffrance ? C'est bien cela, n'est-ce pas ?

MONIQUE. — Tu es absurde et insultant !

ROBERT. — Soyons sobres, puisque tu ne goûtes pas la charge. (Un temps.) En Allemagne, bon nombre de mes camarades avaient, eux aussi, pour moi une admiration mêlée d'envie... Ce qu'ils appelaient mon cran, ou, comme toi, mon invulnérabilité !... Ils ne me connaissaient pas et il n'y a pas à leur en vouloir. Mais toi ! (Apre.) Toi non plus tu n'as jamais compris ? Non ? Tu n'as jamais senti que je n'avais pas le choix ? Que c'était ça ou alors un marasme dont je ne serais pas sorti vivant ! Que je n'avais pas la force de souffrir raisonnablement, médiocrement, comme beaucoup d'autres ! Que je ne pouvais pas tenir le coup comme eux, accroché à flanc de coteau, regardant tantôt vers le haut, tantôt vers le bas. Moi, il fallait que je gagne un sommet ou que je me laisse glisser au fond. J'ai eu peur de tomber jusqu'en bas, oui, j'ai eu peur ! C'est le désespoir qui m'a donné la force de remonter plus haut que les autres. (Un temps.) Voilà ce qu'elle était, ma philosophie des cimes ! La peur de ce qu'il y avait dessous ! (Un temps.) Alors, y vois-tu un peu plus clair, maintenant ? Comprends-tu ce qu'ils signifiaient, mon détachement serein, ma superbe insensibilité ?

MONIQUE. — Robert, pourquoi m'as-tu caché cela ?

ROBERT. — Que fallait-il faire ? Gémir ? Se lamenter ?

MONIQUE. — J'aurais préféré cela à ton apparente froideur.

ROBERT. — Je n'avais pas la force de pouvoir m'attendrir. Vous, les femmes, l'aveu de votre faiblesse vous réconforte. Nous, cela achève de nous mettre par terre. Je ne pouvais pas me permettre cela. Maintenant, ça n'a plus d'importance. Rien n'a plus d'importance. (Un temps.) Tu me regardes ? Un pauvre type, hein ? Tu me méprises un peu, avoue...

MONIQUE. — Robert, mon chéri, pardonne-moi... Pardonne-moi... Nous sommes si malheureux l'un comme l'autre. Je te le répète, je n'ai jamais cessé de t'aimer, jamais, tu m'entends ! Vois-tu, pendant les premiers mois de notre mariage, j'ai été heureuse avec toi. Mais ce temps a été si court ! C'est quand tu es parti que j'ai commencé à sentir à quel point ma vie était conditionnée par toi... Et la *certitude* que je ne pourrais jamais aimer que toi, oui, malgré mes actes, c'est dans l'absence que je l'ai acquise !

ROBERT, tristement. — Peut-être en seras-tu encore mieux persuadée demain quand nous serons définitivement séparés !

Passant devant le téléphone, il replace machinalement le récepteur qu'il avait décroché en arrivant.

MONIQUE. — Ne peux-tu donc pardonner une faute que, seules, des circonstances inhumaines ont provoquée ?

ROBERT. — La comprendre, peut-être... car cela, dans une certaine mesure, est du domaine de l'esprit... Mais la pardonner, cela ne se commande pas... (Un temps.) Tu ne sais pas ce qu'était sa femme pour un prisonnier ! Non, tu ne peux pas le savoir... (Un temps.) Je te disais tout à l'heure que c'était la peur de sombrer qui m'avait donné la force de me maintenir à la surface. Ce n'était pas tout à fait exact. Il fallait quelque chose de positif, de vivifiant. C'était toi. C'était notre amour. Dans mon infini dénuement, tu étais mon inépuisable richesse. Par toi, je gardais un contact avec la vie. (Un temps.) Ta beauté, l'attrait de ton corps, tout cela j'y pensais, certes, plus même que je ne l'aurais voulu, parfois... Mais je m'efforçais d'écarter ces souvenirs trop brûlants ; car je savais que malgré tout ils n'étaient pas l'essentiel. Notre amour subissait, du fait de l'absence, une transformation qui le purifiait, l'idéalisait. Oh ! ne va pas croire que nous construisions nécessairement des systèmes philosophiques !... Tout cela pouvait rester fort simple. Une confiance semblable à une ferveur d'enfant. Une sorte de foi... Penser que ta vie, comme la mienne, était suspendue dans l'attente de la résurrection à venir... (Un silence.) Et, pendant ce temps, tu étais dans les bras d'un autre, tu faisais de ton mieux pour chasser le souvenir gênant !...

MONIQUE, véhémente. — Ce n'est pas vrai ! Tu sais bien que ce n'est pas vrai ! Je n'ai rien éprouvé de semblable ! C'était une sorte d'envoûtement auquel je ne pouvais me soustraire. Et je t'ai dit pourquoi. Mais un bonheur véritable, je ne l'ai jamais trouvé auprès de lui.

ROBERT. — Quand bien même tu n'aurais connu avec lui que le plaisir, cela suffirait pour que tu me répugnes !

MONIQUE. — Si pourtant tu pouvais voir côte à

côte ce pauvre plaisir et la joie qui m'a envahie le jour où j'ai appris ton prochain retour !

ROBERT. — Et lui, tu n'as pas pensé à lui ?

MONIQUE, dans un cri. — Je n'ai pensé qu'à toi !

ROBERT. — Je ne peux pas te comprendre. (Un temps.) Je ne te condamne pas. Mais ton acte nous a séparés. Je ne puis plus vivre avec toi.

MONIQUE. — N'est-ce pas la pire condamnation ?

ROBERT. — Je ne suis pas pour les demi-mesures. Rester, malgré ce qui s'est passé, serait une lâcheté... La vieille inertie, la veulerie du dernier moment qui souvent nous empêchent de trancher ! Crois-moi. Ayons le courage d'aller jusqu'au bout. Au moins nous serons libres...

MONIQUE. — Libres ?... Seuls !

ROBERT. — Notre solitude serait pire encore si nous demeurions côte à côte. Rien ne m'attache plus à toi !

MONIQUE. — Pourquoi t'acharner à le répéter, si tu en es si sûr ? Ne comprends-tu pas que, de toute façon, après trois ans d'absence, d'évolution différente, il eût fallu refaire l'unité entre nous ? Même si tu n'avais rien eu à me reprocher...

ROBERT, l'interrompant. — A quoi bon toutes ces suppositions ? Il y a une réalité. Et elle n'est pas belle.

Sonnerie du téléphone.

MONIQUE. — Dis plutôt que tu tiens à garder de moi une image laide !

ROBERT. — Oui, cela vaudra mieux !

MONIQUE. — Pourquoi ? Tu as peur ?

ROBERT, avec lassitude. — Il me suffit d'avoir été trompé par toi. Je ne veux pas risquer de me tromper moi-même.

SCÈNE DEUXIÈME

ROBERT, MONIQUE, un instant.

ROBERT. — « Allô ! Quoi ?... Il n'y avait pas moyen d'avoir mon numéro ?... Je regrette. Mais ce n'est pas l'habitude de téléphoner aux gens à 7 heures et demie du matin... C'est exact, mais je suppose que je suis en droit de décrocher mon récepteur si cela me fait plaisir ! Et, d'abord, auriez-vous l'obligeance de me dire qui vous êtes, monsieur ? De la part de la... (D'une voix changée.) Ah ! Et que désirez-vous savoir ?... Oui, oui, vous pouvez parler... Je suis seul... Enfin, il y a ma femme... (Plus triste que cynique.) C'est vous dire que c'est comme si j'étais seul... (Monique sort par la porte du fond, à droite.) « Enfin, venons-en au fait, voulez-vous ?... (Bas.) Marc Bruhard ? Oui, je le connais... (Vivement.) Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ? Mais, voyons, c'est impossible ! Je l'ai encore vu... Quand cela ?... Hier soir, vers 11 heures... Sur la route de Chartres ?... Comment cela ?... L'auto n'a pas pris le virage ?... Non, en effet, il ne pleuvait pourtant pas... sur le coup ? Oui... oui, évidemment... Mais, pourquoi est-ce moi que vous avertissez ?... Mon nom sur son agenda... Oui, oui, je comprends... En cas d'accident... Vous êtes tout excusé... Je... je vous remercie de m'avoir prévenu... Oui... c'était un de mes amis... je ferai le nécessaire... Oui, vous pouvez compter sur moi... Je vais m'en charger... C'est tout naturel. »

Il écoute encore un instant et s'aperçoit qu'on a raccroché. Il repose lentement le récepteur sur le guéridon, fait quelques pas incertains, se passe la main sur le front et reste immobile, assis sur le bord du bureau, les yeux rivés sur le plancher. Quelques secondes s'écoulent. La porte du fond à droite s'entr'ouvre. Monique entre.

SCÈNE TROISIÈME

ROBERT, MONIQUE

A jouer très lentement, avec un temps entre chaque réplique.

MONIQUE. — Robert, qu'y a-t-il ? Je ne te dérange pas...

ROBERT, d'une voix blanche, sans bouger. — Non, tu ne me déranges pas...

MONIQUE, doucement. — Tu es là presque dans l'obscurité !... Veux-tu que je tire les rideaux ?... Je viens d'ouvrir les volets dans la salle à manger. Il fait si beau !... Laissons entrer la lumière...

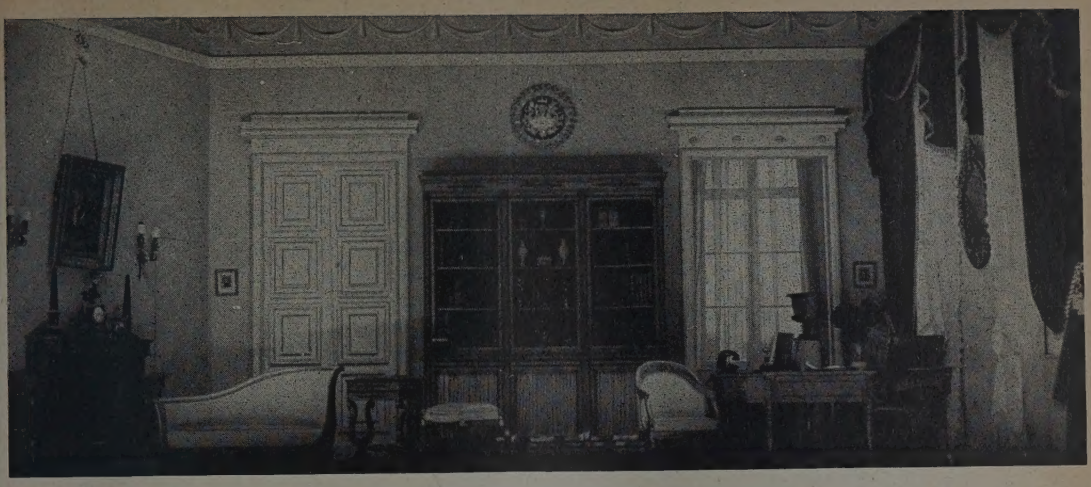
ROBERT, répétant. — Oui... laisse entrer la lumière...

Monique tire les rideaux. La lumière inonde la pièce. Un long silence. Monique revient lentement vers Robert, qui s'est assis dans un fauteuil. Elle aperçoit le récepteur du téléphone, qui n'a pas été raccroché.

MONIQUE, hésitant. — Rien de grave, j'espère ?

ROBERT, lentement. — C'était au sujet d'un de mes anciens compagnons de captivité... quelqu'un que j'appréciais beaucoup... Je vais avoir à faire des démarches pour lui... (Un long silence. Hésitant encore devant les mots qu'il va prononcer.) Je crains que cela ne me retienne toute la journée. Sans doute sera-t-il assez tard... quand je rentrerai ce soir. (Un temps. Doucement.) Il ne faudra pas t'inquiéter... Monique.

Ils se regardent. Monique s'avance de deux pas et s'appuie au dossier du fauteuil de Robert. L'espoir éclaire son visage tendu et douloureux. Soudain, elle baisse la tête et ses larmes commencent à couler. Robert, ému, les traits crispés, prend lentement la main que sa femme a posée sur son épaule et demeure immobile, les yeux perdus dans le vide.



Le décor.

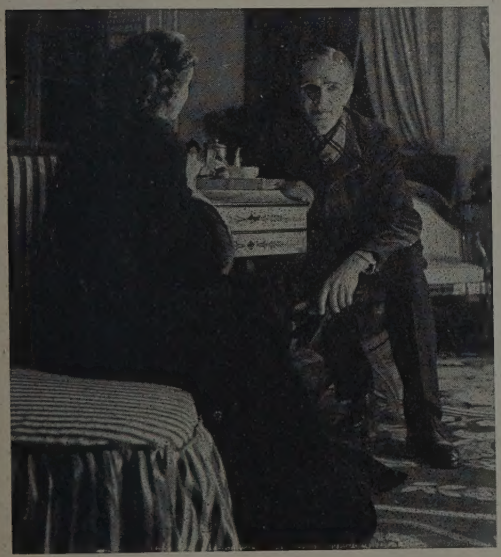
Monique.

MONIQUE. — *Des nouvelles de mon mari ?* (ACTE PREMIER, SCÈNE II.)

Monique.

MONIQUE. - *Il suffit d'attendre, toujours attendre...* (ACTE PREMIER, SCÈNE II.)

Monique. Marc.



MARC. — *On a tellement dû se réfugier dans le souvenir, s'accrocher à tout ce qui soutenait et ranimait le souvenir...* (ACTE PREMIER, SCÈNE IV.)

MARC. — *Et je ne me trompais pas. J'ai tout perdu... Et vois comme tout est redevenu simple : tout est presque effacé déjà...* (ACTE II, SCÈNE IV.)

Monique. Marc.

MARC. — *J'avais déjà tant pensé à toi, là-bas, en captivité. Je te connaissais si bien avant de te connaître. Mieux que maintenant, peut-être...* (ACTE II, SCÈNE II.)

Marc. Monique.

Monique. Robert.

ROBERT. — *Vous avez le culte des mots. Ils vous charment, vous vous les répétez. Ils guident et entretiennent vos rêveries.* (ACTE III, SCÈNE I.)

Marc. Robert.

Monique. Robert.

MARC. — *Étais-tu arrivé à le faire se déchausser avant de grimper jusqu'à sa paillasse ?*

ROBERT. — *Non, rigoureusement impossible. Après ton départ, j'ai encore vu ses godillots tomber du plafond deux cent six fois.* (ACTE III, SCÈNE II.)

ROBERT. — *Il ne faudra pas t'inquiéter, Monique...* (ACTE IV, SCÈNE III.)

(Suite de la page 2 couverture.)

autant de précision et un tel luxe de détails, des innombrables aventures qu'il a vécues. Il faut donc qu'il ait introduit le romanesque dans son récit, qu'il ait « arrangé » plus ou moins la matière brute livrée par la mémoire. L'intérêt présenté par l'ouvrage n'en souffre pas, certes. Il en va autrement si l'on est exigeant sur les garanties que doit présenter tout document historique.

J'ai eu l'occasion, à deux reprises, de le souligner dans ces brèves chroniques : les récits de la douloureuse expérience concentrationnaire, s'ils bénéficient automatiquement du préjugé favorable, ont rarement atteint le but qu'ils se proposaient presque tous et qui était de survoler le problème d'assez haut afin d'en dégager une leçon. *Les Jours de notre mort*, de David Rousset, et *L'Enfer organisé*, d'Eugen Kogon, seuls, ont paru satisfaire pleinement cette exigence. On aurait pu croire même que, l'un de ces ouvrages complétant l'autre, ils avaient épuisé les possibilités d'un sujet atroce.

Voici que Louis Martin-Chauffier, à son tour, établit le bilan des jours qu'il vécut dans les geôles de Montluc ou de Compiègne et dans les « enfers organisés » qu'étaient les camps de Neuengamme et de Bergen-Belsen. Les sinistres décors sont, aujourd'hui, si l'on ose dire, familiers à tous ceux qui, sans avoir vécu personnellement l'expérience des camps, se sont penchés pieusement sur les témoignages avec le désir de déchiffrer l'énigme qu'ils posaient. Les pires sévices matériels, l'avilissement humain auquel était promis le concentrationnaire, ils les ont fraternellement ressentis dans leur esprit si ce n'est dans leur chair. D'où vient donc que *L'Homme et la Bête* (Gallimard, édit.) parvient à placer le problème sous un éclairage absolument neuf, oblige le lecteur, pourtant informé déjà, à y réfléchir encore, à reviser même certaines conceptions qu'il s'était faites?

C'est que Louis Martin-Chauffier, en chrétien bien né qu'il est, a réellement transcendé son calvaire de deux années. Lorsque son corps fut jeté dans l'effroyable engrenage, l'auteur de *Châteaubriant ou l'obsession de la pureté*, de *Patrice*, de tant d'autres livres ardents et sincères était un homme dans la force de l'âge ; il était sans nouvelles de son fils aîné, lui-même déporté ; il n'avait plus, pour tout bien, que sa force morale. Mais elle était immense, endurcie par la méditation, soutenue et vivifiée par la foi. Il lui dut de ne pas périr et de trouver même le courage, un jour qu'il était fouetté, de réciter des vers de Virgile, au grand ébahissement de son bourreau...

Son livre est donc bien plus un journal spirituel que des carnets de faits matériels, revécus au jour le jour de la mémoire. Il révélerait, s'il en était besoin, que l'homme n'est jamais plus grand qu'au moment où il triomphe de la bête, non par la force physique, mais par les prestiges conjugués de l'âme et de l'intelligence. D'une manière démoniaque et scientifiquement parfaite, les pourvoyeurs de camps avaient réuni toutes les données indispensables pour ramener leurs esclaves au niveau des bêtes les plus brutes. Louis Martin-Chauffier n'est pas de ceux qui entreprennent de nous leurrer : dans une grande majorité de cas, reconnaît-il, la réussite des nazis était complète. La défaite était totale, par contre, dans les cas où était présentée à l'ennemi une armature morale sans défauts ou presque.

Ce n'est pas là une constatation décourageante, même pour les incroyants, politiques ou religieux. Il faut dire avec Louis Martin-Chauffier: « *Je m'émerveille au contraire que, dans les conditions extrêmes du malheur — tous les maux et toutes les humiliations conjurés pour notre abaissement — quand la Bête tenait en mains tous les attributs du pouvoir absolu, la force, la méchanceté, l'injustice, la ruse et la malice, une fois sur vingt elle n'ait pas pu prévaloir contre la puissance de l'esprit réduit à ses seules ressources dans un corps qui le portait à peine, devenu son plus insidieux ennemi...* »

Certes, il faut louer hautement le souci de moraliste qu'a eu l'auteur de *L'Homme et la Bête*. Il s'efforce toujours de s'effacer au profit de l'expérience générale qu'il détaille. Mais on n'en admirera pas moins la magnifique figure de soi-même qu'il présente sans prétendre un seul instant se glorifier. Cette modestie parfaite dans la grandeur authentique fait de Louis Martin-Chauffier l'un des témoins les plus importants dans le procès de notre temps.

A sa mort, voici quelques années, Jean Martet avait acquis deux titres à la notoriété littéraire. Longtemps secrétaire de Clemenceau, il avait consacré au « Tigre » des livres de souvenirs qui traçaient, incidemment, quelques-uns des tableaux les plus pittoresques des milieux politiques et de l'époque parmi lesquels avait évolué le grand homme d'Etat. Romancier, il s'était plu à combiner des bouquets bien ordonnés où l'on allait respirer les parfums mélangés de l'aventure, de l'amour, de l'exotisme. Pierre Benoît, sans en être en rien responsable, avait trouvé un élève bien doué.

Il faut croire que les meilleures veines s'épuisent. Dans *Les Portes du désert* (Albin Michel, édit.), dont le manuscrit inachevé fut sans doute trouvé parmi les papiers de Jean Martet, c'est en vain que l'on s'épuise à rechercher le talent frais et juvénil de *Marion des Neiges*. Incomplet, présenté à son état de schéma, ce livre n'apporte rien qui puisse satisfaire le lecteur le moins difficile.

De tous les « genres » littéraires, le conte n'est-il pas un de ceux dont la formule semble se perdre de plus en plus ? Ramasser une histoire en quelques pages ; la nourrir suffisamment pour que le lecteur averti y trouve, à son tour, matière à rêveries et à réflexions ; la conduire à sa fin suivant des règles imprécises, mais impérieuses, et faire en sorte que la boucle soit bouclée... autant d'exigences que, seul, un très grand poète, doublé d'un très grand écrivain, puisse satisfaire. L'espèce en serait éteinte si nous n'avions heureusement Jules Supervielle.

Ignoré du public, il faut bien le dire, considéré par un petit nombre comme le plus grand poète vivant de langue française — avec Eluard et Saint John Perse, peut-être — l'auteur de *Gravitations* n'en aura pas moins, à sa façon modeste et persévérante, marqué notre littérature d'une trace profonde. Il possède, avant toutes autres, une qualité bien rare chez nous : il n'a pas seulement le don de l'humour, il exploite ce don avec une gentillesse qui force les sympathies les plus rétives, à condition qu'elles veuillent bien s'abandonner un instant.

Nos lecteurs se souviennent de *L'Enlèvement d'Europe*, dont ils ont eu la primeur. Ils retrouveront ce conte, réuni en bouquet avec quelques autres de la même veine, dans *Le Petit Bois* (Wittmann, édit.). Vingt fois la mythologie a servi de prétexte à des écrivains ; les revuistes même s'en sont emparés. Mais il s'agissait toujours d'une matière figée et conventionnelle. Qui aurait pu y croire encore ?

Le miracle de Jules Supervielle, c'est, justement, de nous la rendre aussi proche, aussi familière que le pain et le vin de nos repas.

CONSERVEZ ET COLLECTIONNEZ

France
ILLUSTRATION
LITTÉRAIRE ET THÉATRALE

avec

une reliure mobile ACLÉ Brevetée FRANCE et ÉTRANGER

spécialement conçue à cet effet

Modèle pour une année . . . . . **273 fr.**
Clefs de montage, utilisables pour plusieurs reliures, la paire . . . . . **24 fr.**

(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)

Pour une reliure. . . . . **80 fr.**

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL) POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER

Le Directeur-Gérant : GEORGES OUDARD.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imp. de Bobigny.
Dépôt légal 1er trimestre 1948. — Imprimeur nº 54.